

**Auguste FRANÇOIS**

**DE CANTON À  
YUNNAN-SEN**

**\***

**AU YUNNAN**

à partir de :

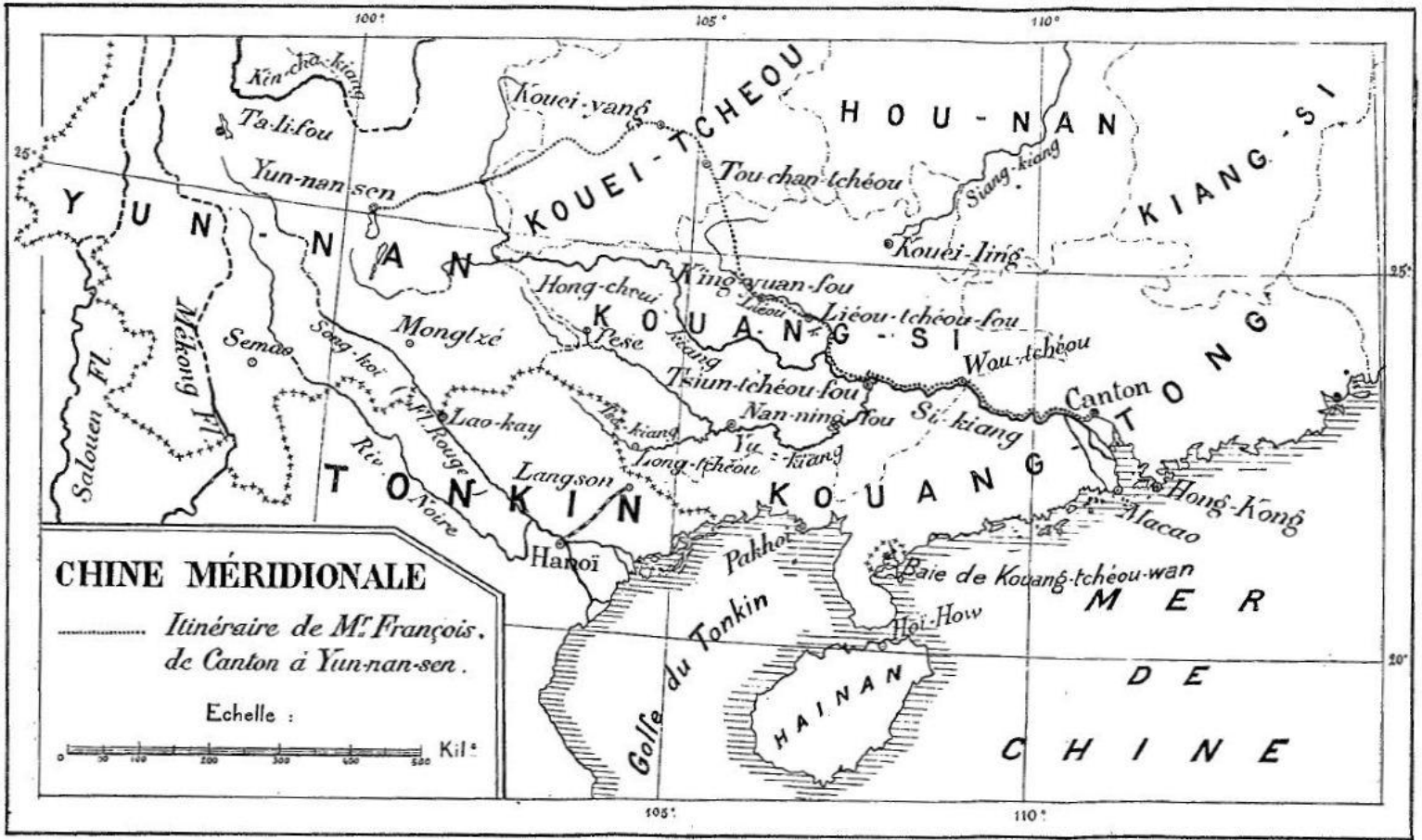
## DE CANTON À YUNNAN-SEN. AU YUNNAN,

par Auguste FRANÇOIS (1857-1935)

*Revue de Paris*, Paris, 1900. Livraisons du :  
15 juillet, pages 225-260,  
1er août, pages 535-558,  
1er octobre, pages 449-478,  
1er novembre, pages 82-108.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www.chineancienne.fr](http://www.chineancienne.fr)  
mai 2012



# TABLE DES MATIÈRES

## **De Canton à Yunnan-Sen**

- I. [Entre Canton et Tsiun-Tchéou-Fou, 1er janvier 1899.](#)
- II. [Liou-Tchéou-Fou, 26 mars.](#)
- III. [King-Yuan-Fou, 5 mai.](#)
- IV. [King-Yuan-Fou, 25 mai.](#)
- V. [Kouéi-Yang-Fou, 28 juin.](#)
- VI. [Kouei-Yang-Fou, le 10 juillet 1899.](#)
- VII. [Kouéi-Yang-Fou, 5 août.](#)
- VIII. [Entre Kouéi-Yang et Yun-Nan-Fou.](#)

## **Au Yunnan**

- I. [Yunnan-Sen, le 25 octobre 1899.](#)
- II. [Sur la route de Mong-Tseu, le 9 février 1900.](#)
- III. [Entre Laokay et Mong-Tseu, Vendredi, 13 avril 1900.](#)
- IV. [Entre Mong-Tseu et Yunnan-Sen, 2 avril 1900.](#)
- V. [Yunnan-Sen, 21 mai 1900.](#)
- VI. [Yunnan-Sen, 30 mai.](#)
- VII. [Yunnan-Sen, 14 juin.](#)
- VIII. [Hanoi, 12 juillet 1900.](#)

# DE CANTON À YUNNAN-SEN

Entre Canton et Tsiun-Tchéou-Fou, 1er janvier 1899.

Mon cher ami,

p.225 En consultant mon calendrier ce matin, j'ai appris que nous étions au neuvième jour de la douzième lune, j'ai vu, ensuite, que ce jour était propice pour se raser la tête et coudre des habits, mais défavorable pour se couper les ongles des mains et des pieds, qu'on pouvait sans crainte construire sa maison et même y disposer les pièces maîtresses de sa toiture, mais qu'il ne fallait pas remonter sa pendule, ni consulter les esprits, ni manger du chien.

Par contre, c'est un jour fameux pour prendre un bain et écrire à ses amis ; ainsi instruit de ce que je peux entreprendre p.226 dans cette neuvième journée de la douzième lune, je me suis dit : je vais prendre un tub sérieux et écrire à cet animal de B. sans crainte de l'indisposer ou de l'ennuyer.

Et voyez comme cela se trouve : je découvre que ce neuvième jour concorde avec le 1er janvier de votre ère barbare et qu'en suivant ma route sur la carte, j'arrive aujourd'hui même au dernier trait de carmin que j'avais tracé l'année dernière en quittant Vou-

<sup>1</sup> M. A. François avait occupé le consulat de France à Long-Tchéou de 1896 à 1898 et avait profité de son séjour en cette région pour reconnaître les voies commerciales entre la Chine méridionale et le Tonkin et en particulier la branche méridionale du Si-Kiang. Il fut chargé par M. Delcassé, ministre des Affaires Étrangères, à la fin de 1898, de poursuivre la même enquête commerciale et économique dans les provinces limitrophes du Tonkin (Kouang-Toung, Kouang-Si, Kouéi-Tchéou et Yun-Nan). Il avait mission d'étudier les ressources de ces régions et d'examiner l'opportunité d'y étendre les voies ferrées du Tonkin. Parti de Canton à la fin de novembre 1898, M. François est arrivé à Yun-Nan-Sen au commencement d'octobre de l'année suivante. Le gouvernement français l'y maintint, avec le titre de consul général honoraire, pour débattre avec le vice-roi les questions relatives à l'établissement de la ligne ferrée qui doit relier le Tonkin au Yun-nan. Au cours de ce voyage, il a adressé à un de ses amis les lettres familières que nous publions.

Tchéou-Fou. Ne croyez pas cependant que j'aie volontairement différé jusqu'au jour classique des compliments banals pour vous écrire. Il m'a été impossible de le faire plus tôt au milieu du vacarme d'une vingtaine de Chinois travaillant au gréement de ma jonque.

J'ai attendu le calme de la rivière mettant à profit le glissement silencieux de mon arche lorsqu'elle s'avance à la cordelle, car, dans les passages où elle est livrée à la perche, j'y suis comme dans l'intérieur d'un tambour de basque, et force est bien d'interrompre tout travail.

D'abord, que je vous fasse les honneurs de ma jonque : imaginez une boîte un peu longue dans laquelle je me tiens tout juste debout. Pour la menuiserie, prenez pour terme de comparaison les huttes passagères des charbonniers. On ne peut guère passer que la main dans les jointures des planches ; c'est, vous le voyez, très perfectionné comme aération, mais ça n'est pas précisément soigné comme menuiserie. En revanche on a prodigué sur ces planches mal équarries la pourpre la plus rutilante et l'or le plus flamboyant. Et c'est sculpté aussi, s'il vous plaît ! On a même peint des fleurs sur les panneaux, et des oiseaux donc ! qui embêteraient joliment les naturalistes ! Et j'ai aussi de belles inscriptions dont Beauvais me fait la lecture et qui nous incitent à la vertu. Le mobilier est à l'avenant ; un peu sévère de style ; l'ébéniste ou le charron, je ne sais pas au juste, qui a construit les sièges, a oublié le rembourrage, mais a laissé aux jointures une élasticité qui leur fait prendre des mouvements de *rocking-chair* dans tous les sens. On est suspendu là-dessus comme une boussole à la Cardan. J'y ai ajouté un mobilier personnel qui s'harmonise le moins mal possible avec ce cadre d'or et de vermillon.

Mon salon a 4m50 sur 3m35, et 1m90 de hauteur dans le milieu ; il est à vitraux découpés et a naturellement vue sur p.227 la rivière ; il manque bien quelques vitres aux fenêtres, mais c'est sans importance. La cave est immédiatement en-dessous du salon et, s'il me vient un visiteur, je n'ai qu'à lever une trappe pour lui offrir des rafraîchissements. Le centre de la pièce est entièrement occupé par une table sur laquelle on voit les objets les plus divers, depuis un tournevis et un tire-bouchon, jusqu'aux instruments d'optique les plus précis, des plumes pour toutes les écritures, des encres multicolores, des papiers de tous formats indiquant un travail acharné en même temps que les occupations les plus variées. Chaque montant de fenêtre est orné d'un fusil ; il y en a un de plus dans une encoignure, soit sept, qui font l'admiration des populations ; il y a aussi les pipes de Beauvais, toutes numérotées pour les différentes heures de la journée et pourvues d'un acte de baptême ; la dix-neuvième ne se fume que dans les jours fériés. Nous avons maintenant comme suspensions sept appareils de photographie, quatre revolvers et trois sacs de chasse, trois calendriers chinois qui nous indiquent le jour de la lune et nous renseignent sur les opérations que l'on peut tenter avec quelque chance de succès, suivant les astrologues de Sa Majesté Tien-Sai ; sur les étagères vous pourriez voir trois chronomètres, un baromètre, quatre thermomètres, cinq boussoles, un alidade, des jumelles. Mais la pièce artistique de ma maison flottante est une longue-vue de un mètre soixante, montée sur un socle de grande taille. Cette pièce impressionne beaucoup les populations quand nous la braquons dans leur direction.

Nous avons dans les cent cinquante bouquins chinois, anglais, allemands et même français, toute la bibliothèque du voyageur en Chine, depuis l'art d'empailler les oiseaux, jusqu'aux publications du Bureau des Longitudes. Nous possédons même le *Guide pour ouvrir*



*les serrures d'or de la terre*. Ce précieux bouquin appartient à mon lettré, un Mandchou que j'ai engagé à Canton et qui est travaillé, durant les loisirs que je lui laisse, par un cancrelat étonnant : il ne songe qu'à découvrir le meilleur emplacement pour un tombeau ; c'est une idée fixe chez lui. Il ne travaille d'ailleurs pas seulement pour lui-même et pour sa famille ; il ne refuse pas de mettre ses précieux talents au service des autres.

p.228 Et on vient de loin pour le consulter. Car c'est un art, et un art profitable, de savoir enterrer ses parents ! Si on place mal ses aïeux, rien ne marchera. Un bon tombeau est donc un capital, mais tout dépend du choix de l'emplacement. Ce choix doit se faire différemment, suivant qu'on recherche de l'argent ou des honneurs. Il y a des gens habiles dans cette spécialité. Mon lettré M. T'ong est un praticien hors ligne dans ce genre. Il ne s'est décidé à m'accompagner dans ce voyage que par l'espoir qu'il a de découvrir des endroits favorables aux tombeaux, des raretés sépulturales. La campagne, les sites n'existent pour lui qu'à ce point de vue. Il juge un arbre suivant sa valeur comme cercueil. Il ne voit dans la nature que les arrangements de terrain défavorables ou propices aux inhumations. « Comment trouvez-vous cet arbre, monsieur T'ong ? — Le tronc serait magnifique pour un cercueil, mais le bois n'est pas bon. » On lui indique un endroit ravissant : « Celui qui enterrerait son père là n'aurait pas le sens commun. » Il ne quitte pas une boussole qui l'aide à faire ses relèvements funéraires, et emporte une bibliothèque spéciale de bouquins, qu'il annote. J'ai cru récemment qu'il allait s'arracher sa tresse, en découvrant un endroit tel qu'en y enterrant son père il était sûr d'avoir un empereur dans sa descendance. En y plaçant sa mère, c'était moins bon, mais enfin c'était encore exceptionnel ; et, voyez sa guigne, il avait déjà disposé de son père dans une circonstance pressante, et son amour fraternel l'avait porté à employer le cadavre de sa mère

au profit de son frère pour lui procurer de l'argent. Cela n'avait pas manqué : dans les six mois, son frère cadet avait réalisé un bénéfice de deux mille taëls.

J'ignore quelle place M. T'ong pourra tenir sous terre ; mais, de son vivant, il se contente d'espaces véritablement restreints au plus strict minimum. Il y avait un coin dans lequel je ne pouvais pas poser une chaise ; c'est là qu'il s'est établi ; il y loge en outre ses pinceaux et sa boussole géomantique, qu'il ne quitte guère de l'œil. Il ne s'y sent pas trop à l'étroit, puisqu'il trouve le moyen, une fois débarrassé de ses travaux, de me confectionner des dessins et de coucher, sur son papier jaune, rouge ou vert, des poèmes macabres qui lui sont inspirés par la belle nature.

p.229 Je n'insiste pas sur la chambre à coucher, qui devient salle à manger dans la journée, ni sur le cabinet de toilette, qui se transforme à volonté en chambre noire ; chacune de ces deux pièces a dans les deux mètres carrés : nous sommes là dedans quatre Européens, en comptant mon chien, qui tient à ses aises et sait trouver la bonne place. Je me demande par quel phénomène de tassement on arrive à se loger dans un si petit espace sans être, en somme, trop mal. Et nous déambulons ainsi le long de Si-Kian parmi les roches et les rapides, regardant défiler toute cette Chine, et regrettant que la journée n'ait que vingt-quatre heures, ayant de quoi employer le double de temps.

Nous voici parvenus à Tsiun-Tchéou-Fou. J'abandonne le Si-Kiang. Demain nous voguerons dans le non connu.

@

## II

@

Liou-Tchéou-Fou, 26 mars.

Mon cher ami,

Ouf ! je mets le point final au bas d'une quantité de papiers officiels qui représentent, je vous assure, un poids respectable. Je vous ai dispensé de les lire et je vous engage seulement à regarder les images qui accompagnent mon texte ; tous mes rapports peuvent d'ailleurs se condenser en une simple formule où je résume la valeur économique du Kouang-Si :  $K.S. = O + O + O + (-1)$  ; décomposez-la ainsi :  $O =$  agriculture,  $O =$  commerce,  $O =$  mines,  $-1 =$  voies de pénétration, auxquelles je donne le signe négatif parce que, si l'on crée des voies de pénétration, ce sont nos possessions du Tonkin qui seront pénétrées par les marchandises de Canton et de Hong-Kong.

Je suis arrivé sans encombre à Liou-Tchéou après vingt-cinq jours d'une navigation plutôt pénible. Vous allez en juger.

Lorsque, parvenu à Tsiun-Tchéou-Fou par la rivière de l'ouest, on s'engage dans la direction de Liou-Tchéou-Fou, on rencontre, à environ un kilomètre de cette ville, la bifurcation des deux rivières de l'ouest et du nord. Je laissai à ma <sup>p.230</sup> gauche la branche de l'ouest, et je m'engageai sur la rivière du nord ou Pei-Kiang.

On entre immédiatement dans une série de rapides dont le plus redoutable se nomme Ta-nou-t'an (tendu comme l'arc). La rivière, en cet endroit, s'enfonce dans une gorge entourée de rochers. La poussée des eaux dans cet étranglement vient buter contre les roches semées en plein milieu du courant, et produit des remous terribles pour les jonques qui, suspendues à leur câble de bambous, s'en vont ballottées de récif en récif à la merci d'un treuil branlant

du système le plus primitif. L'eau brise avec rage, aux pointes de roches émergeant de tous côtés dans un couloir sinueux entre deux hautes murailles sombres. Les Chinois, arc-boutés sur leurs bancs, sont crispés sur leurs perches, dans un véritable corps à corps avec le courant. Le son assourdissant du gong, le crépitement des pétards tirés en sacrifice tandis que fument les baguettes parfumées piquées à tous les points de résistance du bateau, les chandelles rouges brûlant à l'avant sur l'autel de l'équipage, les papiers consacrés jetés sans cesse par les bateliers et voltigeant autour de la jonque pour écarter les esprits malfaisants, — tout contribue à donner à la scène du passage d'un rapide quelque chose de farouche et d'impressionnant.

Les rapides se succèdent sans interruption. On n'avance qu'en se hâlant péniblement sur des câbles de bambous portés parfois jusqu'à six cents et six cent cinquante mètres de distance. Entre Tsiun-Tchéou-Fou et Liéou-Fou on rencontre soixante-deux rapides et, bien souvent, après un rude travail de douze heures, avec l'aide du treuil et l'effort d'une trentaine d'hommes tirant sur la cordelle du haut des rochers et des mamelons, la jonque se trouve portée le soir à douze cents ou quinze cents mètres en avant du point qu'elle a quitté le matin.

Il n'y a d'ailleurs pas moyen d'éviter ce mode de locomotion mouvementé. On n'a pas le choix : la route de terre serpente au milieu d'un amas de montagnes sans ressources qui opposent aux communications un obstacle plus sérieux encore que les rapides de la rivière. Cette route n'est d'ailleurs qu'une piste postale, et la seule voie commerciale est la rivière. Jugez après cela de l'importance du trafic. Et sous <sup>p.231</sup> ma jonque l'eau file vertigineusement refluant entre des alignements de roches monstrueuses qui déterminent de terribles contre-courants. Voici

encore un passage difficile, mais superbe dans son cadre de hautes montagnes nues, noircies par les incendies des herbes. Puis, coup sur coup, on rencontre de redoutables obstacles, la passe du Loup blanc, celle des Trois Portes avec ses trois marches successives, le petit et le grand rapide des Génies, etc. Et le pays se déroule toujours semblable, morne, désolé, couvert de cônes abrupts, tous séparés les uns des autres, mais si rapprochés que leurs pentes se rencontrent au bord de ravins inaccessibles.

Au dessus de Lo-Ma, le cours du fleuve est moins embarrassé, et l'on poursuit sans trop de difficulté jusqu'à la sous-préfecture de Vou-Siuen-Hien ; mais en aval même de la ville on se heurte à un obstacle fort sérieux. Les eaux débouchent tout à coup dans un large hémicycle bordé d'une ceinture de hauts pitons calcaires. Au milieu du lit les courants des crues ont accumulé un vaste banc de pierres roulées, débris arrachés à tous les terrains des régions traversées par la rivière et ses affluents. On trouve rassemblée là une collection géologique complète du bassin du Liéou-Kiang. Les roches de la berge sont en cet endroit d'un fort beau marbre laiteux, et présentent des surfaces curieusement entaillées, percées de trous à peu près réguliers. On reconnaît à l'examen que tous ces creux sont les alvéoles des galets qui, secoués par les remous, se sont peu à peu incrustés dans le marbre usé par leur frottement, et dans lequel ils ont pénétré jusqu'à ce qu'ils aient été réduits eux-mêmes en sable.

Le pays est toujours aussi pauvre et désolé : on avance souvent pendant des heures sans rencontrer un être vivant. Le gibier lui-même est d'une extrême rareté, et l'absence de tout oiseau de proie dénote suffisamment que ce pays ne nourrit rien. De loin en loin, des groupes de trois ou quatre maisons apparaissent sur le bord du fleuve, abritant autant de familles de Tchouang isolées de

tout autre lieu habité et vivant de quelques arpents de rizières perdues dans les ravins.

Nous voici à l'embouchure du Hong-Chouei-Kiang.

Encore une désillusion ! On est accoutumé à rencontrer au confluent des moindres cours d'eau des centres habités, au p.232 moins un marché à défaut d'une ville murée. Ici on est extrêmement surpris de constater que le point de jonction des deux grandes branches de la rivière de l'Ouest est d'une importance rigoureusement nulle. Le Hong-Chouei-Kiang se déverse par un estuaire sans ampleur dans un pays parfaitement désert ; seul un ponton de likin, qui semble presque abandonné, déshabitué d'une surveillance inutile, est mouillé tristement à la rive, sur laquelle on compte exactement onze misérables mesures en paillottes. N'est-ce pas la démonstration absolue qu'aucun apport commercial de quelque importance n'est fait par cette branche du fleuve ?

En approchant de Liéou-Tchéou-Fou, le cours décrit des courbes très prononcées, qui ramènent même assez avant dans le sud-est, pour remonter ensuite vers le nord-ouest. Quelques rapides, ou plutôt de grands courants nous retardent encore. Les masses rocheuses apparaissent plus serrées, puis le fleuve, détourné de sa direction, dessine juste à la hauteur de Liéou-Fou un grand détour qui le jette droit au nord, pour redescendre ensuite au sud parallèlement à sa direction antérieure à moins de trois kilomètres de distance. Dans le fond de cette deuxième courbe se trouve la cité de Liéou-Tchéou-Fou, qui occupe toute l'extrémité de la presqu'île.

La ville est disposée sur la rivière, exactement comme toutes les villes situées sur le cours de la branche inférieure. Elle déploie au-dessus des berges, couvertes elles-mêmes de constructions passagères qui disparaissent à chaque crue, une ligne de bouges,

construits sur pilotis, plus noirs et plus sordides que dans tout autre port du fleuve. Cette rangée d'habitations forme autour de l'enceinte de la citadelle une ceinture qui est le pendant bien assorti des murailles de cette forteresse, à contours informes, et qui n'est plus redoutable qu'aux paisibles passants, menacés à chaque instant par la chute des matériaux. Dans l'intérieur on peut distinguer, à peu près, trois rues. L'une longe approximativement la face sud ; la partie centrale est occupée par quelques magasins approvisionnés d'articles de Canton : aucune de ces boutiques n'a l'aspect des maisons similaires établies à Vou-Tchéou-Fou ou même à Nan-Ning-Fou. Une autre voie transversale et sans p.233 commerce rejoint la rue de la Porte-du-Nord qui donne issue sur la campagne. Dans l'intervalle, des pâtés de maisons sans ordre donnent naissance à des ruelles qui se coupent en tout sens et qui sont de véritables égouts ; le reste, ou, pour parler plus exactement, le tout n'est qu'un cloaque épouvantable ; et de gros moellons, jetés dans le milieu des rues fréquentées pour élever les promeneurs au-dessus des immondices, rendent peut-être encore la marche plus périlleuse.

Au milieu de toutes ces horreurs sont édifiés les yamens des mandarins dont l'ampleur de proportions est égalée par le délabrement des constructions. Extérieurement, cependant, quelques jolies pagodes sont construites dans la partie est de la presqu'île, où se trouve le cercle des négociants cantonnais, d'allure monumentale. L'une de ces pagodes contient quelques inscriptions curieuses, dont l'une est la plus ancienne de la région et remonte à la dynastie des T'ang (620 à 907) ; elle est du pinceau de Liéou-Tsong-Yuan ; une autre est de l'écriture même du grand poète Sou-Tong-Po. Une seconde enceinte, que l'on soupçonne à peine à présent, ferme la presqu'île au nord. Au delà, des tombeaux s'étendent, à perte de vue, dans la campagne, couvrant des

étendues de plusieurs kilomètres de leurs buttes de terre abandonnées, et semblables à de grosses fourmilières.

En face, sur la rive gauche, deux faubourgs, qui rivalisent de saleté avec la cité et qui parviennent à la dépasser, se prolongent perpendiculairement au fleuve et se perdent aux pieds des grands rochers qui dressent de toutes parts des masses sombres, majestueuses et fantaisistes. L'un d'eux, le Li-Yu-Chan, est entièrement évidé intérieurement, percé de grottes éloignées dans lesquelles on a élevé des pagodes, et qui sont très fréquentées, disent les notices chinoises, « par les gens des environs qui s'y rendent en pique-nique ».

La population établie sur les deux rives représente six mille feux (nombre officiel et exact, car les quartiers sont divisés en fractions de dix maisons marquées par un écriteau pour la répartition des milices de police) soit environ vingt-cinq à trente mille habitants (chiffre fort).

Cet ensemble, repoussant dans ses détails, forme à distance le plus pittoresque tableau, dans le cadre admirable d'une <sup>p.234</sup> courbe de rivière cerclée de pics rocheux, que d'autres pics dépassent partout en arrière, bornant l'horizon d'une ligne de fantastiques déchirures.

Telle est la vieille cité dont il est dit dans les proverbes chinois « qu'après être né à Sou-Tchéou, le bonheur consiste à mourir à Liéou-Fou ».

Et maintenant, si l'on songe que cette ville de Liéou-Tchéou est le déversoir naturel du commerce de plus d'un tiers de la province du Kouang-Si, on peut se faire, par le tableau que je vous en ai tracé, une idée de la pauvreté du pays.



En voulez-vous une autre preuve ? C'est le chiffre ridicule du rendement des impôts tant en nature qu'en argent. J'ai pu me procurer ce document, et voici ce qu'il m'apprend sur les trois préfectures de Liéou-Tchéou, de King-Yuan-Fou et de Ssen-Tcheng-Fou.

La préfecture de Liéou-Tchéou a 3.597 lieues carrées, et le produit de l'impôt foncier est de 1.381 quintaux de riz et 68.000 francs. La préfecture de King-Yuan-Fou, avec 1.743 lieues carrées, paye 807 quintaux de riz et 34.000 francs. La préfecture de Ssen-Tcheng-Fou, qui a l'énorme superficie de 5.610 lieues carrées, paye le chiffre ridicule de 97 quintaux de riz et 24.000 francs. Et remarquez que la pauvreté du pays va en croissant de l'est à l'ouest, pour atteindre son maximum dans les circonscriptions qui bordent le Tonkin : Taiping-Fou, avec 3.828 lieues carrées, rapporte 306 quintaux de riz et 28.000 francs ; Po-Se, avec 2.142 lieues carrées, ne donne que 109 quintaux de riz et 15.800 francs. — On peut enfin trouver une nouvelle base d'appréciation des ressources de cette province en rapprochant le chiffre de sa population de sa superficie. Les sept millions d'habitants représentent à peine une moyenne de trente habitants par kilomètre, et, si l'on tient compte que trois millions et demi de ces habitants résident dans les villes, on appréciera aisément l'état de prospérité et la valeur de cette province où d'aucuns voyaient déjà fumer les cheminées des locomotives européennes...

@

### III

@

King-Yuan-Fou, 5 mai.

Mon cher ami,

p.235 Je me berce toujours, en vous écrivant, de l'espoir que ma lettre précédente vous est parvenue, et que celle-ci vous apporte une suite qui est comme le neuvième couplet de ma complainte chinoise, avec cette différence que, si l'air peut varier suivant l'état du ciel et mes dispositions d'esprit, la chanson, elle, ne varie pas. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit depuis deux ans sur des tons divers, et chaque pas de plus que je ferai me forcera sans doute à répéter la même note.

Je vous ai envoyé un fort courrier de Liéou-Fou. C'est en ce point que se termine en effet la partie de mon inventaire relatif au Kouang-Si, et vous avez pu voir que mon total est nettement négatif ; ce que j'ai vu depuis entre Liéou-Tchéou-Fou et King-Yuang-Fou et tout ce que je vois à présent contribue à donner plus de force à ma conviction.

Me voici donc maintenant à King-Yuang-Fou, tête de ligne des routes de terre du Kouéi-Tchéou et point terminus de la navigation sur le Liéou-Kiang. Il faut vraiment que les Chinois aient des idées spéciales sur la navigabilité d'un fleuve pour en reculer jusqu'à ce point le terminus ; c'est-à-dire qu'il faut avoir la prétention de naviguer par des fonds inférieurs au tirant d'eau du bateau et de passer dans des chenaux qui n'ont pas la largeur de l'embarcation.

Au-dessus de Liéou-Tchéou-Fou, en effet, la navigation n'est plus possible qu'à des sampans de petite dimension. Le lit de la rivière est obstrué au point que les petits bateaux eux-mêmes ne trouvent plus de passes assez larges entre les écueils, et ils ne

doivent qu'à leur légèreté d'être hissés sur les rochers plutôt que poussés ou traînés à flot. C'est partout un amas de blocs énormes, un chaos indescriptible de pierres au milieu desquelles écume une eau furieuse ; ici elle tombe en cascade ; là elle gicle avec force de fissures et de conduits souterrains ; en nul endroit elle ne trouve un écoulement paisible. Pour les sampans qui nous portent, c'est comme une ascension ininterrompue sur un déversoir d'écluse : ils s'élèvent, avec des peines infinies, sur des courants lancés en jet, p.236 dans des couloirs d'un mètre et demi à deux mètres de largeur ; et c'est un objet d'étonnement continu de voir des bateliers accepter, pour un salaire aussi modique, les fatigues et les risques d'une pareille navigation, sans cesse poussant, tirant, avec des efforts désespérés ; le passage semble parfois plus étroit que le bateau ; ils l'y engagent pourtant, et le portent littéralement au delà, soulevant de ci, plongeant de là, crispés des pieds et des mains contre les parois des roches, le dos arc-bouté au bordage, interposant leurs corps pour amortir les chocs que la trépidation du courant infligerait au bateau, — et, souvent, après de longs efforts, une pierre imprévue les oblige à rétrograder, avec les mêmes difficultés, pour recommencer d'autres tentatives dans une nouvelle passe.

Le type presque exclusif de ces bateaux est une pirogue longue, effilée, couverte de nattes, avec un avant et un arrière pointus et excessivement effilés. L'équipage se compose toujours d'une famille complète et le bateau représente la fortune commune. Pour l'exploitation d'un tel capital, le rôle des femmes est plus dur que celui des hommes ; comme ceux-ci, on les voit pousser à la perche, couchées sur le plat-bord du bateau, le corps presque entièrement en dehors, dans le vide, appuyées seulement sur leur long bambou que le courant secoue avec violence à leur épaule, exposées à être précipitées lorsque le point d'appui vient à leur manquer. Elles sont

à tout moment dans l'eau, à soulever le bateau, à le tirer de terre ; elles grimpent sur les pointes des roches pour y fixer des amarres ; ou bien elles rament ou tiennent la barre et toujours, dans ces deux emplois, un marmot lié sur leur dos, dans un sac *ad hoc*, participe à tous les mouvements de la manœuvre. Dans les passages particulièrement délicats, on voit même surgir quelque vieille aïeule, non aperçue jusque-là, une sorte de squelette desséché qui se lève péniblement d'un coin qu'elle ne quitte guère, et qui apporte son pauvre contingent de forces pour assurer la conservation de la fortune commune. Puis, lorsque le moment du repos est arrivé et que les hommes, allongés sur l'avant ou sur la toiture de la jonque, hument leur opium ou fument leur pipe de bambou, les femmes peinent encore, sans répit, aux travaux du ménage.

A mesure que l'on s'avance vers King-Yuan-Fou, on <sup>p.237</sup> s'enfoncé davantage dans les massifs rocheux. Ils forment, par endroits, des gorges resserrées, dans lesquelles la rivière coule comme au fond de gigantesques murailles aux parois inaccessibles. Les sites se succèdent, admirables de pittoresque et de sauvagerie. Parmi ces paysages qui tous sont splendides, il faut noter particulièrement le passage de Houen-Tchong. Le fond de la gorge, c'est-à-dire l'extrémité qui se trouve en amont, est complètement fermé ; la rivière n'a pu se frayer un chemin qu'en encerclant et isolant complètement un des pics rocheux, séparé des autres par un fossé circulaire où les eaux se précipitent avec fracas. De l'autre côté de ce barrage, ce n'est qu'un amoncellement de rochers découpés, limés par le courant, percés à jour, en arches et en ponts naturels, dans un désordre chaotique.

Après une navigation dont la durée varie entre dix et vingt jours, l'arrivée à King-Yuan-Fou se fait par un couloir droit de plusieurs

kilomètres de longueur, bordé de hautes roches blanches, toutes régulières, dans leurs déchiquetures originales.

Pour s'offrir le panorama de la ville et de ses environs, il suffit de gravir un piton qui domine la citadelle à portée de pistolet. Cette montagne — ou plutôt ce bloc de pierre, au haut duquel on accède par un escalier — est en grande partie évidée, percée par des cavernes formant des successions de chambres communiquant entre elles et divisées par des piliers de stalactites de toute beauté. Dans l'une de ces chambres, le caprice des dépôts d'infiltrations a moulé un long dragon dont les replis, bien accusés, rampent sur le sol, où ils dessinent des anneaux qui vont en progressant depuis la queue pour aller se perdre sous des blocs, dans des trous où la bonne volonté des gens distingue la tête du monstre. On n'a pas manqué d'élever une pagode dans cette grotte dont l'entrée est perchée à plus de soixante mètres du pied du rocher. C'est la caverne de Po-Long-Tong (du Dragon blanc), et la pagode qu'elle renferme est l'objet d'une vénération spéciale de la part du peuple et des mandarins. Les cavernes abondent dans tous ces rochers ; il en est d'excessivement profondes : on y peut pénétrer à des distances de plusieurs kilomètres, comme dans celle de Nan-Chan-Ssen, à quelques lis de la ville, lieu de villégiature des mandarins pendant <sup>p.238</sup> l'été ; on a dû murer certains passages dangereux de ces grottes qui conduisaient à de véritables labyrinthes aboutissant à des abîmes sans fond.

Les montagnes que l'on aperçoit sont complètement dénudées ; aussi pas une seule pièce du bois vendu à Liéou-Fou et à King-Yuan-Fou n'est-elle produite par le pays. Les bois dits de Liéou-Fou viennent exclusivement des territoires « Miao », où la funeste habitude des Chinois qui consiste à brûler et à dénuder toutes les pentes, même celles non cultivables, n'a pas encore

pénétré. Avec le Chinois vient la dévastation absolue, qui ne laisse plus un arbre debout, qui brûle jusqu'aux herbes et ne permet de subsister ni à un quadrupède, ni à un oiseau, ni à un poisson. Non seulement le Chinois est incapable d'une exploitation rationnelle, mais il abat les arbres sans nécessité, il les mutile, il les incendie sans même une apparence de raison. Devant ce destructeur stupide, tout territoire qui ne se prête pas à la transformation en rizières devient pelé, nu, aride, lavé par les pluies, impropre à produire quoi que ce soit. Et l'on ne peut concevoir une telle incurie chez des gens pratiques, économes, actifs par ailleurs, lorsqu'on voit avec quelle parcimonie on use de ce combustible dans les maisons chinoises, et le prix élevé de ces petits paquets de bois, refendus comme des allumettes, vendus presque comme matières précieuses.

Dans la ville même je ne vois rien d'intéressant à vous décrire. Je retrouve partout le même délabrement ; par ci par là une jolie chose défigurée par un détail grossier. Tout ce qu'on voit ressemble à ces meubles chinois dont la mode a encombré nos magasins européens. C'est très sculpté, très figolé, et le tout est assemblé avec des clous bons à ferrer les chevaux. On ne les choisit même pas semblables. On construit un palais ou une pagode, on la place au beau milieu d'un marécage ou on y amène un égout. Si on a soigné la façade on élève aussitôt un appentis devant.

On me dira peut-être qu'il fallait voir cela aux temps anciens de la splendeur de l'empire. Mais non. Cela a toujours été ainsi, cela n'a pas changé depuis des dizaines de siècles. On excelle ici dans le procédé du couteau de Jeannot. On remplace tantôt le manche, tantôt la lame, et il faut <sup>p.239</sup> pour cela que le besoin de la réparation se fasse bien réellement sentir : il n'y a jamais rien de

neuf, ni jamais rien de vieux en Chine. Ce que l'on y voit date de toutes les dynasties. Ce sont toujours les mêmes objets. Pour boucher un trou, on en fait un autre à côté. On remet une pièce, on en casse une autre. Et tout est toujours pareil.

@

## IV

@

King-Yuan-Fou, 25 mai.

Cher ami,

Avant de quitter King-Yuan-Fou, je vous dois quelques détails sur notre séjour dans cette capitale. Ce fut une belle cérémonie que celle de notre entrée à King-Yuan-Fou. A plusieurs kilomètres de la ville on voyait déjà des paquets de gens sur les rochers, accourus pour contempler notre auguste visage ; tout ce monde, d'ailleurs, parfaitement poli : pas une injure, pas une note fâcheuse. En face de la citadelle, toute la population massée contemplait mon débarquement en s'écrasant ; les premiers rangs tombaient à l'eau de temps à autre, mais cela n'a pas d'importance en Chine. J'opérai ainsi mon entrée dans la préfecture de King-Yuan, somptueusement vêtu d'un complet de flanelle de la meilleure coupe de mon tailleur chinois, chaussé de sandales de bicyclette qui sont excessivement commodes pour les exercices auxquels je me livre, un large sombrero ombrageant la barbe qui m'est revenue et qui me donne un air si vénérable, monté dans ma chaise verte, précédé de mes soldats à queue, portant mes escopettes comme des cierges, suivi de mon chien pointer qui est pris vingt-cinq fois par jour pour un tigre. Les vieillards, les adultes et les nouveau-nés de tous les sexes, sans compter les animaux domestiques, s'empilaient dans les ruelles. Ma chaise entrait dans les boutiques au tournant des rues ; sa toiture décrochait les enseignes des négociants en poissons séchés et autres comestibles, et je m'avançais dans le crépitement et la fumée des pétards, dans le bruit de casserole des gongs battus à tour de bras. Et les yeux bridés obligeaient les bouches à s'ouvrir pour donner plus d'extension aux paupières et



mieux contempler l'espèce de Bouddha qui passait, p.240 tenant sur mes genoux des boîtes mystérieuses contenant les chronomètres et le sextant, que je ne confie à personne depuis le moment où de vos mains vous les avez déposées dans le filet de mon sleeping à la gare de Lyon.

C'est dans cet appareil que je suis arrivé au palais des examens préparé par les mandarins de King-Yuan-Fou pour me recevoir. Je suis établi dans la salle de littérature à côté du hangar de la philosophie. La pauvre littérature est bien dans la dèche à King-Yuan-Fou, et quant à la philosophie, on a dans ce yamen hospitalier toutes les occasions de la pratiquer effectivement. A défaut du confort européen, je jouis ici de tout le luxe mandarinesque, et la vie de yamen n'a plus aucun secret pour moi : on tire des pétards quand je rentre et quand je sors ; on tape sur un tambour enfermé dans une armoire quand je reçois des visites ; j'ai un veilleur de nuit qui me bat des veilles suivant toutes les formes et m'empêche très correctement de dormir.

Mon habitation est disposée suivant le plan rituel des habitations officielles, avec ses trois cours successives dont la première est publique, — et tout King-Yuan-Fou en use, de cette publicité, je vous l'affirme ; on vient écraser des nez qui n'avaient réellement pas besoin de cette compression, contre les fentes de la porte qui clôture ma demeure privée ; on les introduit dans les orifices de la chimère grimaçante qui me garde et qui a été repeinte toute à neuf à mon intention. Je crois bien que mes gens se font des rentes en louant des vues sur mon intérieur.

Nous sommes arrivés ici précédés d'une réputation extraordinaire que nous nous sommes acquise à Liéou-Tchéou-Fou et qui a été apportée ici par nos courriers. A Liéou-Fou, la foule avait eu la velléité de se mal conduire envers nous, et j'y avais mis

bon ordre. J'avais fait mine de coucher en vue le premier insulteur que j'ai pu saisir, et j'ai fait assavoir que, pour chaque pierre lancée même à mon chien, je riposterais immédiatement. J'appuyai cette déclaration en décrochant un oiseau au vol et, du coup, j'étais un diable avec lequel il ne fallait pas plaisanter. Dès lors, nous avons été tellement tranquilles que je pouvais dresser mes appareils photographiques dans tous les coins au milieu des foules qui se rangeaient au simple signe de la main, et que je prenais mes hauteurs de soleil, avec ces préparatifs bizarres des observations astronomiques, sans que personne songeât même à bouger. On m'a amené des malades. J'ai sauvé, avec une forte dose d'émétique, une femme empoisonnée par une absorption d'opium. On a crié au miracle, et le bruit s'est répandu que j'avais ressuscité une femme morte, guéri un aveugle et fait parler un muet. Depuis ce moment la Renommée nous précède. Les pères, les mères nous conduisent leurs enfants, et j'emmène avec moi un fils que ses parents m'ont supplié de prendre pour l'instruire dans les choses d'Europe. Ces parents sont une famille de petits mandarins. On m'a remis des lettres de paternité, et me voilà père bien authentiquement du jeune Lien-Ho, lequel est âgé de onze ans, connaît les caractères comme un lettré et est entendu aux affaires domestiques comme une ménagère. Il vient avec moi avec un enthousiasme extraordinaire. — Ne riez pas trop, s'il vous plaît. Il serait joliment à souhaiter que nous ayons ainsi à notre service quelques jeunes Chinois propres dirigés par nous dans un sens convenable. J'en ai laissé comme cela deux ou trois à Long-Tchéou. Ce petit bonhomme de Lien-Ho m'est extrêmement utile ; il s'introduit dans les yamens, il court en ville, me conte ce qui se dit, me dénêche une foule de renseignements ou me fournit les moyens de me renseigner, et sa présence auprès de moi inspire à mon

personnel une retenue très profitable en bien des circonstances, car rien ne lui échappe.

Voici bientôt trois semaines que je suis ici. J'ai employé ces longs jours à mettre de l'ordre dans mes notes et à réunir les porteurs qui me sont nécessaires désormais pour aborder la route de terre. Il ne m'a pas fallu moins, avec l'aide des mandarins et des commerçants, pour mettre la main sur le nombre de coolies exigé par notre bagage. Il m'a fallu défaire toutes mes caisses et placer leur contenu dans des paniers d'une charge maxima de trente-quatre livres, et me voilà prêt à partir. Demain matin, par un beau dimanche de mai, votre serviteur quittera le palais des examens, monté sur une jument du Kouéi-Tchéou que j'ai achetée ainsi que deux insectes de même forme pour mes gens ; Beauvais occupe p.242 une chaise ; nous formons une caravane composée de mes cinquante-six paniers personnels, des dix-huit de Beauvais, plus mes instruments portés dans ma chaise officielle, qui sera désormais comme un tabernacle. Mon voyage dans ces conditions ressemblera à quelque chose comme un déménagement où chaque objet serait porté à la main. Et nous nous en irons ainsi de pagode en pagode, dans cet appareil original qui aura pourtant cet avantage, qu'en arrivant à l'étape, nous serons comme chez nous : on dressera des lits comme à domicile, les porteurs de vaisselle la disposeront immédiatement sur la table, et le personnage de confiance qui transporte ma toilette en étalera cérémonieusement les diverses parties.

J'ai épuisé tout le stock de papier huilé de King-Yuan-Fou pour la préservation de mes bagages. Ma chaise personnelle est, comme je vous l'ai dit, réservée à mes instruments que je tiens à garder à l'abri des intempéries : on dirait un étalage d'opticien installé dans une baraque de foire ; c'est d'un cocasse achevé ; mais tout

marchera, et nous opérerons sur les routes comme à l'observatoire ; vous aurez des longitudes et des latitudes en règle.

J'ai devant moi vingt ou vingt-cinq étapes. Nous aurons sans doute un peu chaud, car le thermomètre marque 30 à 35° à l'ombre et au nord, et ne descend guère au-dessous de 27° la nuit. N'importe, je ne suis pas fâché d'en finir avec les exercices aquatiques. Voilà bientôt six mois que je bourlingue sur des bateaux de tous les types ; qu'il passe de l'eau salée, de l'eau douce et surtout des cailloux sous la quille de mes divers navires ; que j'avance à la vapeur, à la voile, à l'aviron, à la cordelle et à la perche, que je me traîne sur des fleuves, qui se transforment en rivières, en ruisseaux, en torrents et en cascades. J'ai ascensionné à présent tous les rapides possibles, en diminuant graduellement le tonnage de mes jonques et sampans. Il n'y avait plus qu'à chausser ses godillots et boucler ses guêtres. C'est fait !

@

## V

@

Kouéi-Yang-Fou, 28 juin.

Cher ami,

p.243 Mon voyage de King-Yuan-Fou à Kouéi-Tchéou-Fou s'est effectué sans incidents, sinon sans fatigue. Voici quelques détails sur la route parcourue. Un peu de géographie, s'il vous plaît ! Vous mettrez moins de temps que moi à l'apprendre !

C'est à Li-Min-Koan que l'on franchit la frontière du Kouang-Si et du Kouéi-Tchéou. Un mur de quelques mètres joint les deux parois opposées des rochers, et une porte basse et étroite donne seule accès au Kouéi-Tchéou.

De Li-Min-Koan, où l'on a atteint une altitude de cinq cent cinquante à six cents mètres, on redescend, par une route semblable, sur un versant un peu plus découvert, pour tomber dans un étroit vallon large de deux ou trois cents mètres ; et la route reprend aussitôt une nouvelle ascension dans des rochers tout pareils aux précédents, avec une succession ininterrompue de montées et de descentes à travers le massif du Kouéi-Tchéou, dans un pays toujours sauvage et désert. A Chouéi-Kang, elle s'enfonce dans un cul-de-sac dont elle ne peut sortir qu'en traversant la montagne sous un tunnel naturel extrêmement curieux, utilisant une grotte qui traverse le rocher de part en part sur une épaisseur de soixante à quatre-vingts mètres et à laquelle on accède sur chaque face par des escaliers. Enfin, après une nouvelle série d'ascensions et de descentes durant lesquelles on a cependant gagné de cent cinquante à deux cents mètres d'altitude, on atteint, par un couloir de pierre de douze lieues de longueur, la petite sous-préfecture de Li-Po-Hien, la première circonscription administrative

du Kouéi-Tchéou. On la retrouve là et on traverse une dernière fois la branche inférieure de la rivière de Liéou-fou, le Long-Kiang, qui enserme la petite ville de Li-Po dans une de ses courbes. La source se trouve à peu de distance de là.

On s'est, à présent, élevé à huit cent cinquante mètres <sup>p.244</sup> par une dernière montée sur des pentes nues, ravinées, toujours bordées ou terminées par des pointes rocheuses, et l'on débouche sur une sorte de plateau, si l'on peut donner ce nom à une bande de terre d'une largeur moyenne de quinze cents mètres se poursuivant sur une douzaine de kilomètres et dominée de chaque côté par des lignes de hauteurs très découpées. Le terrain plat y est occupé par des rizières et des champs de pavots. La route traverse cette plaine en son milieu, formant une chaussée étroite de grosses pierres entassées de la façon la plus inégale plus pénibles encore à la marche que les échelons entaillés dans le roc des gorges.

A partir de ce point, une transformation complète s'opère dans la température, dans l'aspect général du pays et surtout dans la végétation. On laisse derrière soi le climat tropical du Kouang-Si et la flore des pays chauds. On reconnaît déjà beaucoup de variétés de plantes des zones tempérées : des champs de blé et de sarrasin se montrent fréquemment ; sur les bords mêmes de la route, on aperçoit des fraisiers, des framboisiers et des mûriers sauvages ; le pêcher abonde. A mesure que l'on s'avance, cette transformation s'accroît ; les traits de famille de nos plantes similaires d'Europe, d'abord peu accusés, se précisent davantage. On voit des poiriers, puis des plants de vigne à l'état sauvage ; il en existe des variétés nombreuses poussant spontanément dans les haies et parmi les rochers avec une vigueur peu commune. Puis ce sont des rosiers à profusion ; on en compte huit espèces différentes, jetant de véritables avalanches de fleurs sur les rochers, débordant et

rejaillissant sur tous les buissons environnants. Dans cette partie du trajet, le rosier donne la note caractéristique dans la campagne, qu'il envahit littéralement. Il en est une espèce très particulière dont les baies épineuses, presque semblables à l'écorce de petites châtaignes, sont employées dans la fabrication d'une eau-de-vie de riz à laquelle elles donnent, par infusion, un parfum et une saveur liquoreuse assez agréables, rappelant assez celle du vin de Madère.

A Tou-Yun-Fou, l'altitude n'est plus que de sept cent cinquante à huit cents mètres, mais la route remonte rapidement, toujours avec les mêmes ondulations, pour passer, à p.245 mille deux cents mètres, au col de Tong-Chan-Ping. Les pentes, sur ce nouveau parcours, sont plus boisées, et la vue se repose avec plaisir sur d'assez beaux arbres. Ce sont des chênes de plusieurs espèces, dont l'une est à feuilles de châtaignier : la ressemblance est telle qu'elle prête à la méprise ; le peuplier du genre yperreau ; les acacias ; puis une variété très particulière de sapins, des thuyas, des grenadiers, et des conifères très décoratifs ; puis des arbres à laque à côté de charmes ; dans les buissons poussent toutes les sortes d'épines d'Europe, et toujours les rosiers avec leurs cascades de fleurs, la vigne courant et grimpant comme une liane.

La route est fort pénible et le pays est désert. Ces bois sont fréquentés par les fauves, tigres et panthères. La population de l'intérieur, très clairsemée, appartient à la race miao, mais c'est à peine si l'on rencontre quelques-uns de ces indigènes : aucun de leurs hameaux n'est situé sur le chemin.

En approchant de la sous-préfecture de Kouéi-Ting, la campagne reprend son aspect désolé ; c'est à peine si l'on voit de loin en loin un maigre champ de blé ou quelques pieds de tabac accrochés au rocher. Des affleurements de charbon sont mis à nu par les pluies un peu de tous côtés.

En quittant Kouéi-Ting, la direction change brusquement : la route tourne au sud-ouest et traverse un pays excessivement aride. Cette pauvreté ira en s'accroissant jusqu'à Kouéi-Yang. On descendra encore dans un trou occupé par la toute petite sous-préfecture de Long-Li, pour remonter aussitôt une interminable pente rocheuse toute dépouillée dont le sommet est à treize cents mètres. Là on se maintient sur des sommets de plus en plus déserts et désolés. On ne rencontre plus que des restes de villages ruinés où seules quatre ou cinq maisons sont encore pourvues d'habitants au milieu des autres abandonnées et effondrées. Celles de ces maisons qui subsistent encore sont construites d'une manière assez originale en utilisant de larges plateaux d'une pierre blanche, dont les couches bien parallèles n'ont guère plus d'épaisseur que celle de l'ardoise. Ces pierres, encastrées dans des madriers de bois, forment les murailles de ces habitations. Parfois quatre de ces plateaux suffisent pour une façade. Beaucoup ont plus de <sup>p.246</sup> deux mètres de dimensions ; la toiture elle-même est faite de ces pierres choisies parmi les plus minces.

Enfin, au bout d'une dernière étape parcourue dans la même nature morne et misérable, on découvre à deux cents mètres plus bas les murailles blanches de la citadelle de Kouéi-Yang garnissant à peu près complètement le fond d'une cuvette bordée de pitons dentelés, rocheux et complètement dénudés.

Si l'on contemple maintenant dans son ensemble cette route que l'on vient de parcourir au travers de tant d'obstacles, on constate avec surprise que l'on vient de suivre une direction à peu près droite sur un plan incliné s'élevant graduellement, et passant par une montée progressive de l'altitude de cent mètres environ à la base du Kouang-Si à celle de onze cents mètres à la capitale du Kouéi-Tchéou. On a pénétré dans plusieurs bassins sans se heurter



à un véritable massif. On n'a pas eu à escalader un contrefort élevé ni à franchir une fosse profonde. On ne saurait mieux comparer cette surface qu'à la coque d'une énorme châtaigne hérissée d'épines. Les lignes de partage des eaux sont à peine accusées. Et pourtant ce pays offre les plus extrêmes difficultés à la pénétration. À mesure que l'on marche, un rideau nouveau succède à celui que l'on vient de dépasser, dressant des pics aigus, hauts de quelques centaines de mètres à peine, mais entassés, enchevêtrés comme les cimes des sapins dans une forêt. Vainement l'on s'efforce de découvrir dans cette masse confuse la direction d'une chaîne, la formation d'un système. Il n'en existe pas. Des rivières, qui conduisent leurs eaux dans trois bassins différents, entrelacent leurs cours inextricablement : elles s'écoulent au hasard parfois par des souterrains, à ce point que les sources d'un bassin sont réputées, et sans trop d'in vraisemblance, comme se déversant en réalité dans le bassin voisin.

C'est partout la confusion et le chaos. Dans quelles conditions s'opérera la transformation d'un tel pays ? Comment pourraient s'établir les voies de communication indispensables, comment surtout pourraient s'établir ces réseaux de chemin de fer dont on établit si facilement les plans... sur le papier ?

p.247 On ne peut donc, dès à présent, prévoir que des difficultés énormes et des dépenses immenses, sans pouvoir encore formuler une appréciation sur la valeur des ressources qui devraient payer de tels efforts.

@

## VI

@

Kouei-Yang-Fou, le 10 juillet 1899.

Voyons, mon cher ami, si l'on causait un brin. C'est aujourd'hui jour de fièvre où il ne faut pas entreprendre des choses sérieuses ; un de ces jours où le corps vous manque, où les membres refusent le service, où le sang vous saute aux oreilles, où les nerfs dansent une sarabande folle, et où l'esprit prend le mors aux dents. J'espère que vous ne connaissez pas cet état.

Un proverbe chinois dit qu'il faut craindre le soleil du Kouang-Si, redouter la pluie du Kouéi-Tchéou, et se garer du vent du Yun-Nan. J'en ai fini avec le premier ; je subis la deuxième et je m'apprête à me faire fouetter par le troisième. Mais pour le moment je vous recommande l'eau du Kouéi-Tchéou : c'est de la vraie abondance ; et le ciel qui la fabrique, le soleil qui la pompe vous tombent sur le crâne comme du plomb fondu. Il y paraît, n'est-ce pas ? Allons, soyez indulgent pour un malheureux qui en est à la fin de son dixième mois de chinoiserie, et qui vient de se passer par les jarrets cent-vingt lieues de rochers par la chaleur de juillet combinée avec une pluie diluvienne. Quel chien de temps et quelle route ! Nous sommes arrivés ici, mon chancelier et moi, pas mal défraîchis. Mais, rassurez-vous, nous n'avons pas tardé à reprendre ce chic et cette prestance qui en imposent aux populations. Mais, en arrivant, je dois l'avouer, nos carcasses avaient besoin de sérieuses réparations, et nous n'avions pas une fière mine. Aussi n'avons-nous pas fait à Kouéi-Yang une entrée aussi brillante que celle de King-Yang-Fou, dont je vous ai narré les détails.

Les mandarins avaient même manifesté l'intention de nous loger à l'auberge, sous le fallacieux prétexte que le <sup>p.248</sup> monument

réservé aux hôtes de distinction était trop délabré et habité par des serpents. Je leur fis comprendre que je ne tenais pas à faire la connaissance du « Grand Hôtel » de Kouéi-Yang-Fou et que je préférais m'établir dans le Ta-Kong-Kouan. A défaut d'autres commodités, ce palais nous offre l'espace qui nous isole de l'engeance chinoise. Si on n'y échappe pas aux odeurs, on évite le bruit et l'insupportable grouillement des badauds chinois.

Les mandarins n'avaient pas menti en alléguant le mauvais état de l'immeuble ; il est d'un somptueux délabrement. Il y a plusieurs tuiles cassées, me disait le préfet. Oh oui ! mon cher préfet, plusieurs, en effet ! Il est non moins exact qu'il est habité par pas mal de reptiles. Le brave mandarin aurait même pu annoncer des rats. Ils sont là une bande ! et d'une familiarité ! Nous dérangeons une nuée de pies qui avait la prétention de cohabiter avec nous. Je m'en suis débarrassé à coup de fusil. C'est l'oiseau du bonheur, dit-on dans ce pays, l'oiseau du mariage. Tant pis ! Mes gens, en Chinois pratiques, se le sont assimilé sous forme de rôtis, de ragoûts, de salmis. Je vous jure qu'il a été accommodé à toutes les sauces, le bonheur ! Et ils en auront pour plusieurs jours, car je leur ai tué plus de cent cinquante de ces braves pies qui voulaient absolument entreprendre le blanchissage de nos appartements et de nos bagages.

La route que nous venons de parcourir durant vingt et un jours, sans interruption, m'a fait plus d'une fois regretter ma bonne jonque abandonnée à Liéou-Tchéou-Fou. Imaginez un mur éboulé, ou bien un escalier dans une tour en ruines. On grimpe, on descend, on regrimpe, on redescend ; on reregrimpe. On s'élève comme dans une cage d'ascenseur, dans des fissures de rocher de 300 ou 400 mètres de hauteur. On se tortille dans des gorges, dans des boyaux où il y a juste le passage d'un homme. Et puis, c'est

toujours le rocher, qui vous surplombe, qui vous borde ou sur lequel vous circulez, en corniche. On passe dessus, on passe dessous, on pénètre dans des grottes et on traverse des montagnes, percées à jour, entre des forêts de stalactites. On y fait la rencontre de rivières qui elles-mêmes cherchent leur voie sous terre. Et puis, c'est toujours et encore les grimpettes et les p.249 raidillons, les descentes sur les marches branlantes d'escaliers antédiluviens, les pavés roulants, glissants, cirés par les pieds des générations de coolies. On descend dans des fosses sans issue, on en sort à la force du jarret, au-dessus on retrouve sans cesse une mer moutonnante de pics. Où que l'on regarde, des pics, des pics ! des pics pointus, durs d'arêtes, et d'énormes roches grises tachetées de quelques marques vertes.

Des cours d'eau apparaissent et s'escamotent aussi vite. Ils tournent, eux aussi, et ils tombent et ils écument ! tous les quelques mètres c'est une chute. L'un coule au nord ; cent mètres plus loin un autre coule au midi ; un peu au delà un autre recoule au nord. C'est une confusion de cours qui donne à penser qu'ils se traversent en quelque point pour aller rejoindre des bassins différents, et surtout pour narguer les géographes. Il n'y a qu'un mot pour qualifier ce pays : c'est le chaos. Partout l'entassement, le déchirement de la pierre, la nature torturée. C'est beau, très beau, mais beau de sauvagerie. Et c'est désert ! Tous les quatre ou cinq kilomètres, cinq ou six toitures de paille, montées sur autant de fois quatre bambous, représentent une halte. Tous les vingt, trente ou quarante kilomètres, une trentaine de maisons constituent un gros bourg. Il nous a fallu faire parfois plus de dix lieues pour trouver une auberge. Et dix lieues de ce pays ci !!! Pour des gens dont c'est le métier c'est un fichu métier ; jugez pour les autres. Pour qui opère cette traversée, c'est une impression analogue à celle de la mer. C'est toujours la même chose et c'est toujours aussi

empoignant. Les pics succèdent aux pics comme la vague suit la vague. C'est une mer figée, pétrifiée, animée seulement par les jeux de la lumière, par le glissement des ombres sur ces dents de scie. C'est bien une traversée aussi longue de durée que celle de France en Chine, avec ses températures de mer Rouge dans le creux des rochers et le fond des vallées, ses coups de mistral sur le haut des pitons ; alternatives de chaud et de froid qui se répètent à chaque pli de terrain ; cuisson au four sous le soleil du Kouang-Si, et congélation instantanée au vent des plateaux qui souffle de là-bas, du Pamir, en rasant le Yun-Nan. La pauvre carcasse humaine s'accommode assez <sup>p.250</sup> mal de ce jeu de bascule à laquelle on la soumet, trop heureuse encore quand un coup d'arrosage céleste ne survient pas tout à coup. C'est cela qui facilite le voyage, une ondée comme en amène la saison des pluies ! Chaque intervalle de pierre devient une mare où l'on entre jusqu'aux genoux. La route est un torrent et du haut des roches il vous vient de ces douches ! Benoîte Vierge ! Quelle hydrothérapie !

Et les nuits passées dans nos couchettes, au milieu de nos coolies entassés comme des passagers de pont ! Il faut voir ces scènes, mon cher ami. Envoyez donc ici un Rembrandt, si vous en avez un sous la main ; qu'il vienne nous peindre une de ces scènes en clair-obscur, plus obscure que claire, d'une halte de coolies chinois dans une auberge chinoise. Un vague lampion éclaire un tas de loques entassées sur des planches, de vagues formes humaines allongées l'une contre l'autre comme des cadavres dans une morgue ; une espèce de veilleuse avec une mèche en moelle de jonc, fumant entre deux faces livides, en même temps qu'elle consume les boulettes d'opium. Dans un autre coin, vous entreverriez comme un tas de membres qui auraient été coupés après une bataille. On ne distingue pas les corps. Ceux-là dorment en échangeant fraternellement leur vermine. On distingue parfois

un individu se grattant une plaie, vidant un ulcère, raclant du pus avec une tige de bambou, un morceau de tuile, ce qu'il a à sa portée : Job sur son fumier. Un autre relèvera la moitié ou le quart de jambe qui reste à sa culotte de coton et luttera avec ardeur contre des bêtes trop entreprenantes. Deux amis se chercheront affectueusement leurs poux dans des tignasses qui n'ont jamais vu le peigne. Et l'odeur qui se dégage de ces cuirs tannés par la crasse et les boues du chemin, la buée qui s'échappe de ces guenilles mouillées par la pluie de la route ! Et la fumée lourde, écœurante de l'opium, se mêlant à celle plus acre du tabac ! Et la fumée plus asphyxiante encore des herbes que l'on brûle pour la cuisine et qui se répand à même dans l'auberge ! — car ici ce sont les trous de la paillette qui font cheminée. Et les parfums de la cuisine chinoise, le fumet d'un poisson séché porté des journées entières à la ceinture, sous le soleil ; la graisse de cochon brûlée dans un poêlon de fonte ; et l'exhalaison fade <sup>p.251</sup> d'un œuf de conserve, extrait tout verdâtre de son enveloppe de chaux ! Et les hoquets, les expectorations sonores des estomacs chinois ! Et la fosse aux déjections, incluse dans l'appartement, une tinette traversée de ses deux planches branlantes ! Les porcs étalés majestueusement à la meilleure place ; les poulets, perchés dans la charpente et fientant sur les voyageurs ; les buffles enduits de vase piétinant dans leurs bouses ! Et bien d'autres agréments encore ! Ah ! que Zola aurait un bel inventaire à dresser et une belle symphonie à écrire sur ce composé formidablement compliqué des odeurs d'une auberge chinoise !

Maintenant, mon cher ami, sur ce tas d'ordures, au milieu de cette cour des miracles, entourée de cette vermine, dressez une couchette à ressorts, mettez-y des draps blancs, un oreiller, une couverture de laine rouge, plantez quatre bambous et tendez dessus une moustiquaire de coton blanc. Placez à côté un

escabeau, une cuvette de tôle émaillée, une boîte de toilette, du linge blanc. Étendez sur cette couche un monsieur qui ne dort malheureusement pas, isolé de toute cette Chine dans ses rideaux de toile, et qui rumine des tas de choses dans sa boussole surchauffée. Ce coin, c'est un peu d'Europe qui se pose sur la Chine, presque sans la toucher, et le monsieur, c'est moi. Je m'en vais comme cela d'auberge en auberge, promenant dans ces taudis notre costume européen, nos habitudes civilisées de propreté et de confortable, nos ustensiles perfectionnés au milieu de l'immondice chinoise, sans qu'il y ait pour ainsi dire contact ; nous sommes quelque chose comme une goutte d'eau roulant sur une plaque rougie à blanc. Grâce à mes précautions, la vermine se tient à distance ; à courte distance il est vrai : mais elle se tient chez elle. De toute cette route, je n'ai vu que trois poux sur le tapis de ma selle, qui est plus exposé aux promiscuités.

Et puis, demain matin, on m'apportera une jarre d'eau bouillante. Je me savonnerai au savon phéniqué. On me servira un chocolat qui vaudra le vôtre. Puis Tchang-Kouei'Piao et Sou-Tchung-To renfermeront ma literie dans son enveloppe de toile huilée. Ma batterie de cuisine reprendra sa place dans sa caisse laquée. De nouvelles discussions <sup>p.252</sup> s'engageront sur le poids des charges ; on entendra les cris assourdissants des coolies ; les surveillants pourchasseront les traînants. Enfin, à ma vue, tout se taira et rentrera dans l'ordre. Une par une mes caisses s'en iront, sautillant sur leurs bambous. Les badauds chinois regarderont défiler ces bagages étranges. Mon lit tout dressé, couvert seulement de son étui, filera dans les rochers sur le dos de ses deux hommes, le nécessaire de toilette suivra, puis mes malles.

Et je sèmerai sur la route de nouvelles boîtes de fer blanc que les aubergistes se disputeront et qui leur apprendront l'excellence

des conserves Rœdel. Mes fusils s'en iront, portés comme des cierges et tenus à l'envers, bien entendu, par des réguliers loqueteux, intrigués par ces armes d'un système inconnu. Et l'on recommencera le pèlerinage dans les cailloux. On gravira de nouveaux échelons de pierre, et on refera de nouveaux exercices d'équilibre sur les corniches des rochers. Mon chien, qui bat consciencieusement non les buissons, mais les pierres, me fera de temps en temps un arrêt aussi correct que dans les ajoncs de Bretagne. J'abattrai une poule de bambou, parfois un faisan doré. Alors la chienlit de mon escorte galopera dans les herbes ou grimpera sur les rochers comme une bande de singes. On me rapportera un gibier tout dépouillé. Les grandes plumes striées des faisans dorés orneront les lances, les tridents ou des chapeaux de mes guerriers exotiques, et l'on dissertera sur le pouvoir diabolique des hommes d'Occident, qui peuvent arrêter les oiseaux dans leur vol avec des armes terribles et qui détruisent toute une armée en un instant.

A l'approche des lieux habités, les grandes trompes de cuivre mugiront d'une façon fantastique. On sera fourbu, éreinté. Le soleil sera déjà caché au-dessus des grandes murailles de rochers, le fond des ravins sera obscur, on avancera en tâtonnant. « Combien de lis encore ? — Quinze lis. » On allongera comme on pourra. Au bout d'une heure : « Combien de lis ? » Le même individu nous répondra très sérieusement : « Vingt lis. » Enfin on arrivera quand même, après avoir pataugé à la lueur des torches. Le fidèle Tchen-Fou, qui m'aura devancé à cheval, aura monté mon lit, préparé de l'eau bouillante et du linge blanc. Peut-être aura-t-on laissé <sup>p.253</sup> sur le chemin un homme ou deux crevant de fièvre, abattus par la dysenterie, peut-être bien aussi le choléra. Les autres l'auront enjambé sans la moindre marque de pitié, et ceux qui suivent à



vide, dans l'attente d'un remplacement d'homme manquant, se seront précipités sur la charge.

Pas de secours à attendre pour l'homme : personne n'en demande, en Chine, en dehors de la famille. Éloigné de sa maison, on claque sur la route. Pauvres coolies, ramassis de miséreux, pris, abandonnés et repris dans toutes les provinces de Chine au hasard du portage et des engagements. On s'étonne de me voir donner aux éclopés de quoi repartir à vide. Pourquoi donner ? ce n'est pas l'usage. L'intéressé ne comprend pas plus que les autres. Il empoche, mais il ne dit pas même merci. Et il se demande longtemps pourquoi « l'homme de l'Océan », le Yang-Zen, lui a donné ce qui ne lui était pas dû.

Ces misérables porteurs qui effectuent les transports du Kouéi-Tchéou sont recrutés à King-Yuan-Fou par les soins d'agences spéciales. Le prix ordinaire payé à l'agence varie entre quatre cents et cinq cents sapèques par homme et par jour, soit environ cinquante cents de piastre ou un franc vingt-cinq centimes. Il est nécessaire, en outre, de faire accompagner les porteurs par des surveillants, fournis par les mêmes agences au même tarif que les coolies. Sur ce prix le coolie reçoit à peu près cinquante cents ; l'agence prélève dix cents par homme pour le paiement des porteurs de rechange, pour ses frais et pour son bénéfice.

Le poids normal de la charge ne doit pas excéder soixante-quatre livres chinoises, se divisant en deux colis de trente-deux livres chacun, portés à l'extrémité d'un bambou, soit un fardeau total de trente-huit à quarante kilogrammes. Pour les produits ou bagages encombrants qui ne peuvent être divisés et qui exigent plusieurs porteurs, le prix est le même par homme, mais la charge ne peut guère dépasser cent dix livres chinoises, soit de soixante-six à soixante-dix kilogrammes pour deux hommes. Les coolies ont

peu de goût pour le portage à deux, qui leur laisse moins de liberté dans l'allure et exige plus d'attention dans les passages difficiles. Le trajet journalier dans ces conditions est en moyenne de <sup>p.254</sup> cinquante à cinquante-cinq lis (vingt-cinq kilomètres) sur les mauvais chemins du Kouang-Si. Lorsque les marchandises peuvent être confiées à des coolies marchant à leur guise, et en traitant à forfait pour une distance déterminée, certains hommes se chargent de plus de cent livres (plus de soixante kilogrammes) et fournissent des traites de dix lieues et au delà dans une journée.

Mais quel triste et pitoyable bétail que celui qui compose les troupes de ces coolies du Kouang-Si, véritables bêtes de somme, ramassis de vagabonds de toutes les provinces, roulant par la Chine au hasard des enrôlements, abandonnés au point d'arrivée sans moyens d'existence assurés, et n'ayant d'autres ressources, si le portage fait défaut, que la mendicité ou la piraterie ! Et quel lamentable tableau que le départ d'un convoi, au matin, lorsque les hommes, pourchassés par les surveillants dans tous les bouges d'un gîte d'étape, viennent se replacer sous leurs fardeaux, ayant pour tout bagage personnel leur pipe d'opium et sa lampe de verre ; vêtus de guenilles inénarrables, restes de vêtements sordides devenus irréparables, laissant voir sur un corps aux trois quarts nu des plaques de crasse superposées comme des couches de laque, découvrant des épaules, des membres excoriés par le bambou, comme des haridelles par leurs harnais, misérables squelettes n'ayant plus même toute la peau ! On ne comprend pas comment des êtres sans apparence de vigueur, ruinés de misère, peuvent fournir un tel travail et montrer une telle endurance ; c'est là le secret de l'opium, de ce poison qui les tue et qui seul les soutient. Ils se nourrissent à peine, lorsqu'ils reprennent haleine, en déposant leur charge à chacune des haltes qui se succèdent à peu près de dix lis en dix lis. On les voit de temps en temps absorber

une tasse d'une bouillie rougeâtre de riz gluant qu'ils paient trois sapèques, mais, en général, ils se précipitent sur les nattes, s'étendent sur les lits de bois des auberges pour aspirer en hâte quelques bouffées d'opium qui leur rendent une force passagère : la drogue funeste leur tient lieu de nourriture ; ils lui consacrent tout ce qu'ils gagnent. Et cependant ces gens, qui ont peine à soulever leur fardeau et qui geignent à chaque reprise nouvelle du collier sur leurs plaies vives, vont s'en aller par des chemins horribles, p.255 grim pant d'une allure titubante des pentes d'une raideur extrême sous un soleil cuisant, et balançant d'épaule en épaule des poids écrasants, durant des journées entières, jusqu'à ce qu'un jour l'épuisement, la dysenterie ou la fièvre les étendent râlant sur la route, sans qu'ils aient rien à espérer de leurs compagnons ou de leurs maîtres, qui les enjamberont avec la plus complète insouciance, et s'éloigneront sans marquer même le moindre sentiment de pitié.

@

## VII

@

Kouéi-Yang-Fou, 5 août.

Mon cher ami,

Le mauvais temps a prolongé mon séjour ici, et j'en ai profité pour abattre une assez grosse besogne. A la première éclaircie je me mettrai en route. J'ai encore un minimum de un mois et demi à deux mois de mauvais, le moins, pour atteindre Yun-Nan-Fou en passant par le nord du Kouéi-Tchéou. Je profite de cet arrêt forcé pour reprendre avec vous la conversation.

J'ai continué à me promener par la ville et ses environs et il ne m'arrive toujours rien, et je n'ai à vous narrer, en dehors du pittoresque et de la cocasserie que je rencontre à chaque pas, et que je voudrais pouvoir vous montrer, aucune aventure tragique, aucune histoire à faire frémir. Bien certainement, ma vie ne ressemble pas à celle d'un bon bourgeois, mais en somme, si l'on considère les lieux que je traverse, ce voyage se poursuit avec une tranquillité remarquable. On pourrait avoir des affaires, fort aisément, cela est bien évident, mais je mets une certaine coquetterie, moi que l'on a représenté comme un sabreur, à traverser ces provinces réputées mauvaises et où certains voyageurs ont joué du fusil, sans qu'il m'arrive la moindre anicroche. On paraissait effrayé, lors de mon départ, de tout l'attirail de guerre que j'emportais avec moi. On paraissait craindre que je ne sois tenté d'en abuser. Hé bien, je ne serais pas fâché que l'on s'aperçût que <sup>p.256</sup> c'est précisément à moi qu'il n'arrive rien de désagréable, et que c'est précisément parce que mon revolver est apparent et que l'on me sait quelque peu expert à son maniement, qu'on ne me fournit pas l'occasion de m'en servir.

Prenez une attitude résolue, en face d'une foule chinoise, ne tolérez ni une injure, ni une attitude bruyante ; cravachez d'importance le premier malotru, et vous éviterez d'envoyer du plomb dans le corps des imbéciles ; vous rendrez la masse souple comme un gant. C'est un peu un travail de dompteur : il faut tenir la foule à l'œil. L'important est de ne pas la laisser commencer. Or, la plupart du temps, les voyageurs laissent commencer. On ne veut pas donner d'attention aux petites injures. Alors c'est fini, on n'est plus maître de ses mouvements, et, faute d'avoir donné en temps opportun du pied au derrière d'un braillard, il faut, ou se faire écharper, ou bien tirer à tort et à travers sur des badauds, et déchaîner la fureur des gens qui au fond n'étaient pas autrement mal intentionnés.

Règle générale : surveiller ses propres gens, prendre soin qu'aucun de leurs méfaits ne soit couvert par vous, ou puisse vous être attribué. Ensuite, eût-on plusieurs milliers de Chinois devant soi, entrer carrément dans leur foule ; car il n'existe entre eux aucune entente, aucune solidarité, et il n'y a pas de cohésion dans la masse. Pas un seul ne veut être tué le premier, et, si vous ne laissez pas venir la poussée générale, c'est comme si vous n'aviez devant vous qu'un seul individu. Chaque Chinois se considère comme un individu isolé ; il ne compte nullement, et avec raison, sur ses voisins, et si chacun d'eux comprend que vous êtes décidé à n'en faire qu'une bouchée, le même sentiment de prudence animant chaque unité, la foule reste inerte et calme. Aucun ne se dit : « Nous sommes ici deux ou trois mille individus contre un seul, allons-y, il est d'avance écrabouillé. » Il se dit seulement : « Ce Yang-Zen est plus grand que moi, on raconte qu'il tuerait un bœuf d'un coup de poing, il a une moustache féroce et il regarde dans le fond des yeux : tenons-nous tranquille. » Mais si on laisse croire à un seul, par quelque faiblesse de début, qu'il peut impunément vous injurier d'abord, et vous frapper ensuite, chacun d'eux faisant

le même <sup>p.257</sup> raisonnement, vous avez immédiatement les deux ou trois mille bonshommes sur le dos, et c'est trop. Au contraire, n'hésitez pas ; marchez résolument sur le premier malotru qui ricane, allez le cueillir au plus épais de la foule. C'est une bonne occasion d'entrer en relations avec les autres qui vous aideront presque à saisir votre homme, pour la simple curiosité de voir votre manière d'opérer. Je vous assure que Beauvais et moi nous allons partout où il est possible d'aller, et rien ne nous arrive : je n'ai pas encore senti même le vent d'un trognon de chou.

Voilà pour la foule des villes. Sur les routes, nous avons les « Pirates », pour nous distraire. Le fait est que jusqu'ici nos rencontres avec messieurs les brigands tiennent uniquement du comique ; et pourtant, je les ai vus, les pirates, dans les gorges de Hia-Tong-Ping, — dans les coupe-gorges, devrais-je dire. Tudieu ! les beaux endroits pour faire de mauvais coups ; seulement les pirates avaient été enrôlés par l'Autorité, pour me protéger. Je ne plaisante pas, et je verrai longtemps la tête de leur chef, à Li-Po-Hien, recevant sa gratification, à la fin de sa mission. Ma gratification était généreuse, elle devait m'attirer toutes sortes de saluts et de prosternations si j'avais eu affaire à des réguliers ; mais, pour salarier une bande de pirates, c'était évidemment insuffisant. Voici un bout de ma conversation avec leur aimable chef :

— Le Grand-homme (c'est moi) n'y songe pas ; comment vais-je pouvoir expliquer à mes gens que j'ai fait une aussi mauvaise affaire ? Le Grand-homme les a bien vus là-bas, à l'entrée de la gorge ; ils étaient plus de soixante dans les auberges de Hia-Tong-Ping, en outre de ceux qui vous ont escorté jusqu'ici. J'ai fait signe qu'il ne fallait pas attaquer, et vous êtes passé sans encombre. Vous avez bien vu le défilé. Le Grand-homme a des fusils terribles, il

tire comme pas un Chinois ne peut le faire, à tout coup un homme serait mort ; mais, dans un endroit pareil, que faire contre soixante hommes ? Je ne peux pas accepter une aussi faible rémunération, mes gens me reprocheront de ne pas les avoir laissé piller les caisses que nous avons escortées.

Et moi qui croyais mon escorte composée des hommes du préfet de King-Yuan ! Je répondis :

— Mon ami, c'est là ton affaire, réclame à la Préfecture, p.258 puisque c'est le préfet qui t'a engagé. Maintenant, si tu veux aller m'attendre quelque part, je te donne de l'avance, mais ne me manque pas ; tu connais mes escopettes, elles ne te rateront pas ;

et cet honnête pirate me dit :

— Oh non, c'est impossible à présent, les endroits ne sont plus aussi bons et mes hommes sont restés en arrière. Je n'ai d'autre ressource, pour ne pas perdre absolument mon voyage, que d'attendre un autre convoi. J'ai au moins appris, en venant ici, qu'il part de l'opium dans deux jours ; je me rattraperai de cette manière-là.

— A ton aise, mon cher pirate, je te souhaite bonne chance ; mais tu m'as dit des choses si intéressantes et tu m'as fait passer un si bon moment que je me fais un vrai plaisir de doubler mon offrande.

Nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre.

Un jour, à Tou-Yun-Fou, tandis que je prenais mon repas à peu près dans la rue, en présence de toute la ville assemblée, un citoyen monte sur une pierre et déclame d'une voix théâtrale quelque chose que Beauvais reconnaît être des vers, mais sans pouvoir m'en

donner une traduction exacte. Comme nous étions l'objet de ce discours, je fis appeler l'orateur : il me dit qu'il était le chef de la corporation des voleurs. Je saluai avec empressement. Il me dit que le préfet de Tou-Yun l'avait fait appeler et qu'il nous avait placés sous sa protection, nous et nos bagages. Alors, il venait d'adresser à ses affiliés de la Société l'appel solennel qu'il leur fait dans les grandes circonstances. Je lui demandai comme une faveur de me faire hommage du morceau littéraire qu'il venait de déclamer. Il me répondit avec modestie qu'il ne savait pas écrire.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher voleur, mon lettré va manier le pinceau sous ta dictée.

Alors, il se mit à rire et me dit :

— Non, je ne veux pas vous donner cela parce que je viens de parler dans un langage convenu, connu des seuls affiliés, mais je vais vous en donner le sens en chinois.

C'était quelque chose de très éloquent, dans le genre Victor Hugo, que cet appel aux filous de dix-huit provinces, qui pouvaient se trouver à Tou-Yun-Fou, pour réclamer d'eux le respect de la parole qu'il avait donnée que rien ne nous serait dérobé.

Le préfet lui avait fait l'honneur de le faire appeler pour lui demander en notre faveur ce petit service qu'il nous <sup>p.259</sup> rendait bien volontiers, et il me demandait la permission de continuer sa tournée pour prier ses associés de ne pas lui faire perdre la face en nous subtilisant le moindre bibelot. Il n'accepta pas même une tasse de thé, et j'ai bien regretté qu'il n'y eût plus le jour favorable pour lui dérober moi-même un instantané. Il nous quitta, et on entendit à nouveau sa déclamation un peu plus loin :

— Voleurs du Kouéi-Tchéou, filous du Kouang-Si, malandrins du Hou-pé, tire-laines du Shan-Tong, escarpes



du Ho-Nan, cambrioleurs du Sse-Tchouen, pick-pockets du Shan-Si, chauffeurs du Fo-Kien, etc., etc.

Et voilà nos distractions. Je vous en fais part sans pouvoir juger si mes anecdotes sont de nature à vous intéresser. Si ça vous ennuie, tant pis pour vous ; j'en ai bien d'autres en réserve pour Paris, que je vous conterai entre le dessert et le café ; car je m'invite à déjeuner, dès à présent, pour que vous me soigniez un peu le menu. Oh ! vous savez, peu de chose, des mets simples et, pour moi personnellement, un peu cuits, je vous en prie, car je commence à me fatiguer du poulet cru.

J'avais engagé un cuisinier à Canton. Il n'était pas fameux et me fabriquait de la cuisine trop anglaise, mais j'espérais arriver à le débarrasser de ses habitudes culinaires britanniques pour lesquelles je manque de goût. Et voilà qu'il s'avise de décéder en route. Mon second domestique savait donner un coup de casserole au besoin : je l'ai promu gâte-sauce. Il me joue le tour d'être malade à son tour. Cet animal est atteint d'une affection assez sérieuse, vous allez en juger. Un prince de la science de Kouéi-Yang a découvert, après y avoir regardé de très près et avec de fortes lunettes, que mon cuisinier possédait un poil qui poussait en dedans de la poitrine. Le cas n'est pas simple, comme vous voyez, et je ne sais pas de moyen pratique de faire passer un barbier dans des endroits pareils. Je lui ai administré de l'émétique, mais enfin, comme deux traitements valent mieux qu'un, il s'est remis entre les mains d'un sorcier qui se livre sur lui à des pratiques extraordinaires. J'espère que ce double traitement le mettra rapidement sur pied et qu'il pourra repartir avec moi.

p.260 Je compte bien être en route avant huit jours. Je vais voir un peu le nord du Kouéi-Tchéou. On me dit que les esprits sont très montés. J'ai la conviction que Beauvais et moi nous nous

promènerons là comme partout, sans difficulté. Les quelques mois que nous venons de passer à Kouéi-Yang nous ont valu presque la popularité. Nous sommes maintenant du « tout Kouéi-Yang ». Pas de bonne fête sans nous : nous sortons tous deux, ou isolément, sans être accompagnés. Et nous allons partout sans subir même une importunité. Toute la population est respectueuse et bienveillante. Les missionnaires me disent que, depuis notre arrivée à Kouéi-Yang, eux-mêmes n'ont plus eu à supporter aucun des petits désagréments qu'ils récoltent d'habitude dans les rues de la ville.

@

## VIII

@

Entre Kouéi-Yang et Yun-Nan-Fou.

p.535 Je sais fort bien, mon cher ami, qu'une fois rendu à destination je n'aurai pas grand temps à donner à l'amitié. J'aurai à mettre au point la foule de renseignements que je récolte quotidiennement, et je vous enverrai en hâte un trop rapide souvenir au moment de clore mes rapports officiels. Je vais donc essayer de bavarder avec vous, ou plutôt de noter le bavardage que j'engage mentalement avec vous en me laissant balancer dans cette espèce de panier qu'est ma chaise de voyage.

Le mauvais temps m'a forcé de réintégrer ma boîte ambulante. Voici quatre jours déjà que je roule de nouveau par les rochers. Je croyais avoir laissé derrière moi la dernière averse de la saison des pluies, mais, à peine sorti des murs de Kouéi-Yang, par un soleil radieux, j'ai vu le ciel s'obscurcir fâcheusement ; il en est tombé d'abord une légère poussière d'eau, le « crachin », comme nous disons, puis la vraie pluie s'est établie graduellement, et aujourd'hui il pleut à plein temps. Cela tombe ! Cela tombe ! C'est un p.536 crépitement continu sur les toiles huilées de ma chaise. Tout est noyé, tout dégoutte, tout suinte, et cela augmente encore la monotonie d'une route défoncée, tortillée, qui s'en va se faulant entre les mamelons dénudés, pierreux, tous semblables comme des taupinières. Comme cultures, des maïs, rien que des maïs, poussant entre les intervalles des rochers, et quelques champs de tournesols dirigeant leurs grandes bêtasses de fleurs jaunes vers le point d'où pourrait venir le soleil, inclinées comme des capuchons de musulmans vers le tombeau de Mahomet. C'est toute la culture que supporte ce pays maussade dont le paysage est convulsé sans

savoir être grandiose. Un peu de terre dans le creux des rochers ; de quoi faire de la boue. C'est triste, triste ! et misérable sous cette pluie ! De loin en loin, une hutte de boue et de paille ; des gens loqueteux qui me regardent passer, tout hébétés.

Les mandarins se défient pourtant. Partout on a battu le gong pour annoncer notre passage. On a placardé des affiches. On a dit aux gens, dans ce style imagé qui est ma foi préférable à notre baragouin administratif des arrêtés préfectoraux, que je tuerais les imbéciles qui m'injurieraient et que ce serait bien fait. Les autorités ont sillonné le pays pour prévenir des incidents comme ceux que diverses missions anglaises viennent de faire surgir dans cette même contrée, et qui ont valu des coups de fusil à quelques pauvres diables. Je mets une certaine coquetterie à ce qu'il ne nous arrive rien, à nous. Quoi qu'il en soit, les mandarins ont une sainte peur. Je leur ai bien affirmé que je ne venais pas les ennuyer, que je connaissais leurs populations et que je n'userais pas de nos armes. Ils préfèrent multiplier les précautions. Si quelque malheureux semble me contempler trop ouvertement, les sbires qui veillent sur moi se précipitent pour l'avertir que les pires malheurs vont fondre sur lui ; il faut que j'intervienne pour que le zèle de ces gardiens sévères n'aille pas jusqu'à la bastonnade. Ces farouches guerriers fileraient du reste comme des lièvres à la moindre velléité de résistance.

Et je m'en vais, porté comme un bouddha dans une chasse. Nos fusils, roulés dans leurs étuis de toile huilée et tenus comme des cierges par des réguliers pouilleux, sont comme les accessoires, les emblèmes de ce culte de la frousse que <sup>p.537</sup> l'on prêche aux populations sur notre passage. Il n'est pas jusqu'à mon chien qui n'ait des allures d'une divinité protégée contre les profanations des museaux de chiens chinois. Mon pauvre chien ! il trotte, crotté,

ruisselant, respectueusement mené par un mandarin qui s'efforce pourtant de le maintenir sous son parapluie de papier. La pauvre bête lève sans cesse son nez à ma portière, et me demande ce que je peux bien fabriquer dans de pareils endroits et ce que signifie ce déplacement interminable.

Devant moi, j'ai vue sur trois mandarins militaires montés sur des chevaux hauts comme des bourriques, poilus comme des ours, anguleux comme des chevaux de bois. Ces cavaliers, perchés sur des selles qui dépassent les oreilles de leurs montures, ont l'aspect de paquets de linge, avec leurs genoux sous le menton, leurs informes bottes de soie à sextuples semelles de feutre engagées dans les étriers par le talon, comme il convient, puisque chez nous c'est par la pointe que nous les introduisons, et qu'en Chine tout se fait à l'envers ; ils arrondissent leur échine dans leur ample *mo-kouo* de soie, en essayant de s'abriter sous un parapluie géant, de papier huilé. Des feuilles de ce même papier protègent encore les genoux. Leur tête est surmontée du chapeau conique à franges rouges et de la queue en plumes de corbeau. Tout cet accoutrement repose sur un cheval lilliputien. C'est d'un drôle, cette caravane de mandarins en parapluies !

Devant eux, la file de leurs guerriers clapote dans la boue, le pantalon de calicot relevé jusqu'à l'entre-cuisse, les mains perdues dans des manches plus longues que le pantalon, une lune blanche sur le ventre, une lune blanche sur le dos, l'inséparable parapluie de papier dans la main droite, la lance large comme une faux, ou le terrible trident rouillé, tenu de la main gauche comme un instrument aratoire. D'autres encore, portant d'immenses étendards rouges, s'efforcent de se mettre au sec dans les plis du drapeau lamentablement mouillé et égouttant une eau rouge de sa cotonnade mal teinte. Puis, toujours pour faire le contraire, deux

trompettes ferment la marche, portant en bandoulière deux immenses trompes qui se coulissent en deux morceaux, et dont ils tirent des rugissements formidables à l'approche des habitations.

p.538 Souffrez, mon cher ami, que je vous quitte un instant pour relever ma direction, car il s'agit de ne pas perdre le nord.

... Je vous reviens, mon cher ami, après vingt-quatre heures. Pour changer, il repleut. Cela tantôt tombe moins, tantôt tombe plus, mais cela ne cesse pas une minute, et je demeure calfeutré, plié en deux dans ma boîte suspendue. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un voyage en chaise sur une route chinoise. Allons, j'ai le temps de vous conter cela avec tous les éléments sous les yeux et même sous une partie de mon individu qui n'a pas besoin d'y voir pour percevoir nettement toutes les impressions ; des impressions sur cuir !

D'abord la chaise. Une boîte carrée de la dimension d'un fauteuil plutôt étroit ; un siège construit suivant le confortable chinois, c'est-à-dire dur et à angle droit ; une toiture voûtée en toile huilée, deux fenêtres que les Chinois gardent soigneusement obstruée, et une portière qui se ferme par une autre toile également huilée. Un bon Chinois se clôture là dedans à y étouffer de manière à demeurer invisible ; mais, il est superflu de le dire, j'ouvre tout et j'y laisse pénétrer une partie des averses, pour ne pas perdre de vue le paysage. C'est très orné extérieurement et intérieurement. Le dessus est vert, la caisse bleue et le bas rouge. L'intérieur est garni d'une étoffe à fond rouge ; des papillons y voltigent sur des fleurs extraordinaires, et comme la toiture n'est pas précisément étanche, papillons et fleurs perdent peu à peu de leurs brillantes couleurs au profit de mes vêtements.

J'ai en face de moi un miroir dans lequel je puis contempler mes traits, comme on les verrait dans une onde ridée par le vent. D'un autre côté, j'ai un petit porte-bouquet en porcelaine ingénieusement incrusté dans une encoignure. Deux petits polissons de rideaux jaunes, en soie, font de ma portière ouverte un devant de théâtre de Guignol, où doit assez joliment s'encadrer ma barbe de sapeur.

Deux bambous qui ont dans les six mètres de longueur sont liés aux flancs de cette boîte. A chaque extrémité, deux cordes, joignant chaque brancard à une sorte de palonnier qui repose sur les épaules de deux coolies devant et de deux coolies derrière.

p.539 Vous commencez par vous introduire à reculons comme un cheval dans ses brancards. Vous finissez par rencontrer votre siège, et vous vous asseyez. On se précipite pour vous murer dans votre chaise de tous côtés. Si vous êtes comme moi, vous vous débattiez pour qu'on vous laisse de l'air, et vous ne parvenez à ce résultat que par des efforts vigoureux. Vous aurez beau faire d'ailleurs, à chaque rentrée dans votre cage ce sera la même cérémonie, il faudra reconquérir à la force du poignet votre droit à l'air et à la lumière.

A présent, on vous soulève, on vous balance pour assujettir le brancard sur les épaules. Si votre chaise a été mal équilibrée, vous serez versé tout d'un côté et vous vous raidirez sur la jambe droite ou sur la gauche pour vous maintenir dans la verticale. Vous voilà parti, doucement balancé de haut en bas, grâce à la flexibilité des brancards de bambou.

Lorsque la route grimpera, vous vous en irez la tête en bas les pieds en l'air ; lorsque l'on descendra des escaliers comme ceux que je ne quitte guère, vous vous crisperez, vous vous arc-bouterez des genoux et des pieds aux parois de votre boîte pour ne pas

passer par la portière. Vous ne pourrez vous permettre un mouvement sans faire hurler vos porteurs, et sans détruire votre propre équilibre.

Comme vous reposez sur les épaules de quatre hommes, chacun d'eux peut vous procurer par sa chute une manière différente d'arriver à terre ; votre cage étant d'ailleurs pourvue de six faces, vous avez à votre disposition six côtés différents pour vous aplatir. Si vous connaissez les charmes d'une journée passée en chemin de fer dans un compartiment de troisième classe, vous pouvez juger de l'état où l'on peut être mis par des journées de portage sur les grimpettes où je me promène actuellement. Mais on s'habitue à tout ; on arrive même à écrire comme je le fais, à tracer une carte au compas et à manœuvrer des instruments de précision. J'ai organisé une installation qui, lorsque je suis assis dans ma boîte, me fait un bureau, au moyen d'une planche rabattue à la hauteur de la poitrine et qui me permet d'écrire sans avoir à me pencher. J'ai là-dessus, arrimés comme sur un bateau, ma boussole et quelques autres instruments de route.

p.540 Quand on est pourvu d'un esprit observateur, on se distrait en étudiant son attelage de bêtes humaines.

— Pan-Ko ! — appelle un de mes hommes qui veut changer d'épaule.

— Pan-Ko ! — chantonnent les autres, et on vous secoue pour vous changer de côté.

— Houor-Ti-Jen ! — prévient l'homme de tête, — la route est glissante !

— Ouen-Ti-Tsaï ! — répondent ceux de derrière, — nous le savons !



Et vous êtes bercé par ces appels sans cesse répétés. C'est l'échange continu des « Pan-Ko » sur le ton élevé, des « Pan-Ko » sur le ton bas, des « Houor-Ti-Jen » et des « Ouen-Ti-Tsaï ».

Il y a le coolie philosophe, qui répond par le « Que veux- tu bien que cela me fasse ! » à tout ce que son camarade de collier lui annonce, et il déclame en chinois emphatique :

« Que la route soit bonne ou qu'elle soit mauvaise ; qu'elle monte ou qu'elle descende, etc. » et il énumère tous les états du terrain et de l'atmosphère, en les accompagnant du « Je m'en f... ! » chinois (Pou-Hang-Kan !).

Il y a le coolie facétieux, qui accueille l'avis de son collègue en en lançant une bien bonne ; calembour ou calembredaine, comme en échangeant les joueurs de loto dans nos cafés.

J'ai un coolie poète qui est inspiré par les beautés de la nature. Sa dernière poésie est composée sur lui-même ; voici ce poème de chemineau chinois :

« Qui ne se souvient du temps heureux de sa jeunesse ?

Moi, je suis une fleur qui a poussé dans un vase d'or ;  
mais, sur le chemin, chaque passant en a cueilli une  
feuille, et maintenant il ne me reste rien.

L'idée ne se développe pas plus longtemps et le poète laisse à ses auditeurs le soin de méditer sur sa pensée. Et il faut voir « la fleur », et la respirer, hélas !

24 août. — La pluie, et toujours la pluie ! Nous avançons dans une espèce de fissure, la route a repris dans un terrain déchiré, d'une sauvagerie farouche. Un torrent bondit au-dessous du sentier sur lequel nous serpentons. L'ondée ne <sup>p.541</sup> cesse pas. L'eau vient de partout ; il en tombe des paquets sur la toiture de la chaise, du

haut des rochers. Il en vient par le bas en éclaboussures ; on passe sous des cascades. Ce qui tient lieu de route est un vrai borbier. Les coolies pataugent, ne tiennent pas debout, et cependant ces malheureux marchent malgré tout.

Et les bagages ! Je vous assure, mon cher ami, que c'est encore une impression charmante de voir son bien se promener sous un déluge pareil. J'ai rencontré, en détresse un peu partout, mes caisses que mes porteurs ont déposées n'importe où pour s'abriter, et qui gisent dans des mares. Je vois passer mon lit, protégé contre ce déluge par une toile huilée sur laquelle il s'est formé des petits lacs. Je me demande ce qui se passe là-dessous et dans quoi je coucherai ce soir. Dans une éponge, probablement.

En traversant un hameau, je trouve ma malle d'uniforme abandonnée sur un tas de fumier. Et un fumier chinois, il faut voir cela ! On cherche les hommes. On les trouve réfugiés dans un bouge ; c'est encore par précaution qu'ils ont placé ma caisse en lieu élevé, pour qu'elle ne trempe pas dans l'eau.

25 août. — Nous avons couché dans un trou inouï. En France, on ne mettrait pas les porcs dans le taudis où j'ai dressé mon lit. J'y ai pourtant couché plus au sec que je n'osais l'espérer.

La pluie a fait rage toute la nuit ; elle fouette les vitres de papier, elle les troue ; elle pénètre par les interstices de la muraille faite de branchages de chênes avec leurs feuilles. Nous sommes à plus de dix-huit cents mètres d'altitude ; le thermomètre est tombé à onze degrés ; d'une excavation creusée dans le sol et surmontée d'une espèce de margelle en terre, dans laquelle on essaie de brûler une houille sulfureuse, il s'échappe une fumée asphyxiante mais sans chaleur, qui s'en va comme elle peut, par tous les trous ; les

coolies, vêtus de restes de loques, sont gelés ; on les entend tousser lamentablement.

La pluie ne cesse pas, elle tombe fine, toute droite ; la voilà encore installée pour toute la journée, il faut se faire à cette <sup>p.542</sup> idée. Nous voici sur ce qu'on appelle un plateau ; quel drôle de plateau ! Il est fait d'une multitude de cuvettes juxtaposées, des cuvettes sans écoulement dont les eaux filtrent sous le sol. Beaucoup sont percées d'un trou central, un entonnoir, abîme où s'engouffrent les eaux. On ne sort de l'une de ces cuvettes que pour tomber dans la suivante ; il en est de larges, d'étroites, toutes sont escarpées. On n'en sort qu'à la force du jarret, et sur ce plateau on ascensionne autant qu'en montagne.

Encore vingt kilomètres dans les jambes et nous voici sur les bords d'une faille à pic, au fond de laquelle bouillonne le Vou-Kiang-Ho. Du haut d'une terrasse sur laquelle est édifié un village d'au moins dix maisons de boue, on cracherait dans la rivière ; quand on a descendu les escaliers qui y conduisent, le baromètre accuse une dépression de quatre cents mètres. On dégringole sur des marches raides, où coule un véritable torrent. Un de mes porteurs glisse dans un tournant et s'abat ; le poids de la chaise le cogne sur la roche formidablement, et l'homme reste un moment étendu, étourdi. Ces gens-là sont durs comme fer ; il se relève peu après, un de ses camarades lui fait des pinçons le long du cou, et puis il reprend sa place au brancard et l'on continue. En face, c'est la même muraille, peut-être plus abrupte. Nous la grimpons à pied, mon mandarin d'escorte s'arrête, n'en pouvant plus ; je le dépasse ; alors il se relève et se remet à prendre de l'avance, mais un peu au-dessus je le retrouve affalé et il me regarde passer d'un air navrant sans pouvoir continuer. Encore un qui a perdu la face devant ses gens. Les « Phang-Kouéi » sont décidément plus forts.

De sa vie de mandarin il n'avait fait une pareille route ; et ces diables de l'ouest ont de singulières idées de descendre de chaise dans des endroits pareils. Les coolies n'en disent pas autant. Au-dessus, on reprend sa route à travers les mêmes cuvettes. Et il pleut !!!

26 août. — Eh bien, il pleut toujours.

27 août. — De l'eau et encore de l'eau, sans interruption. Je passe une nuit blanche dans une auberge qui, au premier <sup>p.543</sup> abord, me séduisait par un certain air de confortable. La fille de l'aubergiste du Lao-Pan— « la vieille planche », comme on dit ici — se marie le lendemain. Un tas de femmes lui tiennent compagnie dans cette veillée des armes. On jacasse, on rit, on se raconte des histoires, et ce que cela jacasse, des femmes chinoises ! Puis la mariée se souvient que les rites exigent qu'elle regrette la maison paternelle, qu'elle pleure sa famille, et, sans transition, elle se lamente sur un ton de convention, comme elle se livrerait à une besogne domestique ; puis, lorsqu'elle a suffisamment exprimé son regret, elle reprend part à la conversation et aux rires. Un peu plus tard, elle recommencera à geindre en mesure. Ah non ! en voilà assez ; il faut qu'on me flanque la paix ; et j'y vais d'une crosse de fusil dans la cloison. Cet accompagnement domine le chant et même l'éteint. Mais voici que les gens grimpent sur les poutres de ma charpente pour voir ce qui se passe. Je cherche à les déloger en les aspergeant d'eau. Peine perdue ! Je fais mine de saisir mon flingot. Cette démonstration met les curieux en déroute. Je vais dormir.

Ah ouiche ! Dans la maison à côté il y a un mort, et il faut lui marquer les veilles en lui tirant chaque fois trois pétards. Dans l'intervalle, tous les chiens du village échangent leurs impressions à

pleines gueules sur cette canonnade nocturne. Et ils en ont à se dire ! Enfin, vers une heure du matin, j'entends un bruit de trompette et de tam-tam. La famille du marié vient chercher sa femme. La fiancée, qui entend le signal du supplice, se met à geindre furieusement. J'entre en rage, je reprends la démolition de la cloison d'un côté, je fais une sortie de l'autre, je flanque en déroute les musiciens et la musique, je coupe le sifflet à la trompette, la mère du fiancé file, avec son pépin, aussi vite que ses petits pieds de bouc le lui permettent, en s'enfonçant dans le fumier. Enfin, voilà la noce en débandade dans la rizière ; la chaise nuptiale rouge, couleur de l'hyménée, reste abandonnée de ses porteurs, comme un caisson démonté sur un champ de bataille. Mais voilà que mes propres coolies, qui, eux, dormiraient dans un tambour battant la charge, et qui ont fait leur nuit, commencent à s'agiter ; ils refont les charges pour la route, et je ne peux pourtant pas laisser détruire mes <sup>p.544</sup> propres bagages pour me conserver une heure de sommeil. Je m'en vais furibond et peu disposé à admirer la belle nature ; d'ailleurs il pleut, cela n'a pas cessé encore de toute la nuit ; voilà le septième jour.

28 août. — Il a plu.

29 août. — Il a replu.

30 août. — Cela continue, et nous sommes dans des paquets de nuages. Le baromètre accuse un peu plus de deux mille mètres d'altitude. On marche dans un crachin d'eau fouettant dans toutes les directions, on avance presque sans y voir. Puis, sans que rien l'ait pu annoncer, nous voici sur le bord d'une autre faille pareille à celle du Vou-Kiang-Ho. Il n'y a plus qu'à descendre par des lacets courts qui se répètent interminablement. Au dessous, on entend

gronder l'eau. Enfin, au bout de trois cent cinquante à quatre cents mètres d'escaliers, on approche du fond et on y trouve un hameau. Où est la rivière ? eh bien, elle coule, ou mieux elle chute plus bas encore, sous le village même. Elle vient de se payer une promenade souterraine et s'élanche à l'air libre avec fracas. On franchit ce pont naturel, on regrimpe une espèce de tour Eiffel naturelle, et, en haut, on rentre dans les nuages. Encore quinze kilomètres parcourus sous un arrosoir, au fond d'une petite plaine. Une ligne de créneaux et une tour pointue : c'est Pit-Sié, la ville terrible, me disent mes gens. Nous allons voir cela.

Cela commence par des récriminations bruyantes des coolies ; des sbires pouilleux, coiffés d'un plumet de crins rouges à moitié chauve, nous font abandonner la route au bout de laquelle on distingue une porte, pour engager mon convoi sur des talus de rizières ; on serpente dans les cultures, et les coolies ronchonnet avec vigueur, contre ce supplément de trajet qui a pour but de nous faire contourner la plaine inondée et de nous conduire à la porte Nord. Là nous apprenons que, cette désolante pluie, qui pourrait toutes les récoltes, étant amenée par le vent du Sud, on a fermé la porte du Sud pour lui interdire l'entrée de la ville. Excessivement ingénieux, <sup>p.545</sup> n'est-ce pas, pour protéger la campagne. Cette mesure administrative nous procure au moins le plaisir d'admirer les remparts sur la moitié de leur circuit, et nous passons en revue une bonne cinquantaine de cercueils, habités par des gens morts du choléra. Vous pensez bien qu'on ne peut pas enterrer comme cela de bons Chinois dans la terre humide, et alors que certains ne sont pas à portée du logis indiqué par le sorcier. On attendra la saison sèche, en les laissant sous la pluie. Et le choléra mijote là dedans, dans un bouillon de culture dont la sauce s'allonge tous les jours.

Nous suivons un faubourg misérable : une population horrible nous regarde passer, sans donner de signes d'hostilité. C'est ici que le Captain du Royal-lancier aurait été attaqué et obligé de se servir de ses armes. On nous installe dans une demeure préparée par les mandarins ; j'occupe un compartiment au-dessus duquel on a collé un papier rouge indiquant que c'est la chambre mandarinale de l'Est. Beauvais s'introduit dans la chambre mandarinale de l'Ouest.

Au-dessous de nos fenêtres coule une petite rivière ; de l'autre côté, des champs de maïs et quelques arbres. La foule accourue pour nous voir envahit les maïs ; ce qui amène des discussions avec les propriétaires. On grimpe dans les arbres pour plonger des regards indiscrets dans nos appartements mandarinaux, des branches cassent, des paquets de gens tombent. On rit, on crie. Puis mon domestique passe la revue de mes fusils. A la vue de mon arsenal, les gens se figurent que je vais commencer la fusillade. C'est une débandade générale dans les maïs. Les sbires de mandarins se précipitent, rassurent la population, qui revient, mais, comme à présent on redoute la familiarité, on établit un campement sur l'autre rive. Et il faut voir cela, l'établissement d'un campement chinois ! Enfin on arrive à dresser deux tentes. Ce résultat obtenu, les soldats piquent en terre une douzaine de drapeaux que la pluie rend lamentables, puis chacun d'eux s'en va vaquer à ses occupations en ville. Cela s'appelle une garde. Ensuite on nous apporte les cadeaux des mandarins. Objets de politesse, comme il est dit sur la carte d'envoi. Ces objets de politesse comprennent une chèvre noire, — l'envoyé du préfet nous informe que son patron ne l'a pas encore <sup>p.546</sup> payée, si nous l'acceptons on réglera, sinon on renverra l'animal à son propriétaire ; au moins de cette façon on sait ce que l'on a à faire. A côté de la chèvre, huit ailes de poulets (c'est-à-dire quatre poulets), quatre ailes de canards, cent œufs de conserve, un paquet de farine et un jambon.

Nous prenons quatre ailes de poulets. Nos gens raflent les œufs et nous gratifions les porteurs du « Vou-Li » du double de la valeur de ces objets de politesse ; tout le monde est en règle avec ladite politesse.

31 août. — La pluie !

1er septembre. — L'horrible pluie !

2 septembre, — L'abominable pluie ! Et des rochers ; toujours des rochers, un entassement de pics encore plus formidables.

3 septembre. — Arrivés noyés, pour coucher dans une auberge, au milieu de tous nos gens. Ah ! ici, c'est bien la Chine, sans aucune compromission avec l'Europe. Et ce qu'on nous regarde ! Les dames de l'auberge se dandinent sur leurs pieds, mettons de chèvre, pour être gracieux. Ces pieds sont emmitouflés, ligotés dans quelque chose qui ressemble à un vieux torchon hors d'usage. Mais, elles ont des petits pieds, et ce que cela les relève ! Elles tournent autour de nous les yeux distendus et les paupières bridées, bouches bées, têtes cocasses terminées par la coiffure en queue de pie, les cheveux tordus autour d'un attirail d'épingles en argent. Elles clapotent, montées sur leurs échasses naturelles, dans les bouses de l'étable et de la porcherie. Deux foyers en terre battue plantés au milieu de l'unique pièce sont bondés de charbon de terre répandant une lueur de forge et une odeur de soufre. MM. les coolies, entassés autour de ces feux, se grattent en se séchant, et leurs haillons vaporisent des parfums ! Mon cuisinier cantonnais me prépare mon repas : imperturbable au milieu de cette cohue, il fabrique ses sauces sous les yeux de tout un public sidéré par tant de raffinements culinaires. On distribue des coups de botte à un chien, on butte dans un cochon qui <sup>p.547</sup> proteste.



Et au milieu de tout cela on se fait des grâces avec les mandarins envoyés à ma rencontre, avec un cérémonial de cour.

4 septembre. — Sous une pluie battante voici rangée dans la boue une armée nouvelle de guerriers. Je crois bien qu'ils sont, d'un degré, encore plus loqueteux que les précédents ; beaucoup n'ont pas même d'uniforme. Quelques-uns seulement sont armés de fusils à mèche du plus récent modèle. Mais tous ont de bonnes balles, je vous assure ! La partie la plus efficace de leur armement consiste en un vaste parapluie de papier huilé ; cet engin ne possède généralement plus que la moitié ou même que le quart de sa surface, mais, en le manœuvrant adroitement, on s'abrite encore très bien sous ces moitiés de riflards. Les entrées de clowns dans les cirques, avec un parapluie qui n'a plus que les baleines, n'ont rien de ridicule ici ; elles ne feraient rire personne.

Cette force armée nous est dépêchée par le préfet de Ouéi-Ning. Un peu plus loin, nous trouvons le préfet lui-même qui s'est de sa personne porté au-devant de nous à plus de quinze kilomètres de sa capitale. Très bien, le préfet de Ouéi-Ning. Un Mandchou qui connaît le Yang-Vou, le protocole européen, comme pas un.

Il nous a fait préparer un logement dans une pagode. Il y pleut un peu partout, mais, à part ce léger désagrément, tout le reste est fort bien.

5 septembre. — Repos et visites. Impossible de songer à circuler dans Ouéi-Ning autrement qu'en chaise, on entrerait dans la fange jusqu'aux genoux. C'est plus sale que partout ailleurs. D'un certain confluent de rues qui se termine par un escalier, c'est une véritable cascade de vidange. On ferait tourner un moulin ! Que de force perdue, et aussi que d'engrais mal employés ! Le préfet est de plus

en plus aimable. Décidément, il est ferré sur les usages européens : il nous fait servir le thé dans des tasses en tôle émaillée. La voilà bien, la civilisation ! Pour mon compte je préférerais la porcelaine de Chine. Ce que cette innovation a dû soulever de polémiques dans la préfecture de Ouéi-Ning ! p.548

6 septembre. — Il ne se peut pas que cette pluie continue. Je vais attendre ici ; — par exemple, ce n'est pas gai, et il fait un froid de loup.

7 septembre, 8 septembre, 9 septembre, 10 septembre, 11 septembre. — La pluie ne cesse pas, elle tombe sans répit. Mes coolies sont gelés, ils préfèrent marcher. Plusieurs sont morts à Ouéi-Ning, dont un du choléra. J'en laisse encore une quinzaine qui ne peuvent plus suivre ; heureusement les porteurs ne manquent pas. Nous reprendrons la route demain.

12 septembre. — Le temps ne change pas, la route, ici, est épouvantable, ou, à mieux parler il n'y en a plus. On passe où l'on peut ; ce qui restait de loin en loin de voie pavée s'en va vers le Sse-Tchouen, et nous filons au sud sur le Yun-Nan.

13 septembre. — La pluie toujours, sur des pentes détrempées. Vers midi, une dernière descente à pic, une faille comme les précédentes, et nous sommes près d'une des sources de mon fameux Hong-Chouéi-Kiang, que j'ai dû abandonner au Kouang-Si. Il roule des eaux rouges, enflé par ces dix-sept jours de pluies ininterrompues.

De l'autre côté, sur la rive droite, c'est le sol du Yun-Nan.

Tout change presque instantanément, pays et habitants. D'un côté, le rocher à peu près nu ; de l'autre, la glaise rouge, plaquée,

sur les arêtes et les pentes des montagnes. Les gens ont une autre tournure ; les femmes, coiffées d'une espèce de turban, découvrent avec une aimable impudeur des poitrines que l'on aimerait plus blanches.

On constate immédiatement que le service des ponts et chaussées du Yun-Nan est inférieur à celui du Kouéi-Tchéou. Ici on emprunte le lit des torrents ; on circule dans les rivières. J'imagine qu'elles sont parfois à sec, mais actuellement les hommes sont dans l'eau jusqu'aux genoux. On va tant qu'on peut, dans un courant violent qui ne facilite guère la marche, et tout à coup on se trouve dans un cul-de-sac d'où l'on sort par des grimpettes à pic, sur la glaise glissante.

Les coolies peinent affreusement ; ils s'accrochent aux <sup>p.549</sup> herbes, aux fougères, pour se maintenir. Certains se font remplacer à leurs frais, pour gravir une pente d'une extrême raideur. Ce n'est vraiment pas un métier. Il faut avoir passé par un chemin pareil pour imaginer ce que peuvent faire des coolies chinois. Au sommet, un de mes porteurs s'arrête, il s'étend sous la pluie, incapable de continuer. Heureusement pour mon bagage, un indigène qui porte du bois consent à prendre sa place.

La nuit nous prend au milieu de la descente. Il ne faut pas songer à demeurer en chaise ; les hommes s'abattent à chaque pas. On n'y voit pas, et tout ce qu'ils peuvent faire sera d'amener la chaise vide à l'étape. Nous voilà à tâtons, cherchant la piste du pied, enfonçant jusqu'au ventre dans des fondrières. Il est onze heures du soir lorsque nous arrivons, trempés, boueux, dans le bouge où nous devons passer la nuit. Les bagages sont en débandade sur la route ; il est plus de minuit lorsque le dernier panier a rejoint.

13 septembre. — Encore la pluie. Plus de la moitié de nos quarante kilomètres se fait dans les rivières : c'est la bonne ; l'autre moitié se fait dans la boue.

Voici le vingt et unième jour de ce déluge, et mes hommes sont dans un état ! Pour ces malheureux, par surcroît, la nourriture est rare, les villages sont espacés de plus de dix ou douze kilomètres, et quels villages ! des trous d'une dizaine de huttes, habités par une population dont moitié sont goitreux. Mes hommes mangent des fruits verts, pêches ou poires, et du maïs rôti ; ils ne trouvent ni riz, ni viande ; la plupart sont atteints de dysenterie.

Nous arrivons à Lai-Ping-Pou ; une arrivée aux flambeaux. J'ai eu soin de faire avertir les notables du village, et ils m'ont envoyé des hommes porteurs de troncs de genévriers, tordus comme une corde, très résineux, et qui brûlent avec fracas malgré la pluie fouettante. Je vous assure que la scène ne manquait pas de caractère.

Nous n'étions pas d'ailleurs au bout de nos peines une fois parvenus au gîte. Un de nos hommes manque, c'est le domestique de Beauvais. Il a pu s'égarer dans la nuit. Mais mon Ting-Tchaï découvre que le bagage qu'il portait est là, mais <sup>p.550</sup> la caisse est vide. Pas de doute, l'homme a filé, et il a pris soin de se munir à nos dépens. On ouvre les malles, et Beauvais constate qu'il lui a emporté un millier de piastres, plus deux mille francs, toute sa provision d'argent. Il n'y a rien à faire qu'à passer philosophiquement cette somme à la colonne des pertes. Notre voleur a déjà repassé la frontière du Kouéi-Tchéou ; il y est en sûreté : les mandarins d'une province ne peuvent rien dans la province voisine, et les poursuites de la justice ne dépassent pas la circonscription du magistrat qui n'a même aucune relation, aucune communication avec le voisin dans la même province.

Heureusement j'ai de quoi faire face à nos dépenses communes jusqu'à Yun-Nan-Fou, où nous pourrons refaire de l'argent.

14 septembre. — Nous nous levons encore avec la pluie. Route à peu près plate, presque uniquement dans les rivières. On passe d'un embranchement dans l'autre, circulant entre de grands saules, dont les branches accrochent les chaises. Il n'y a pas à dire, c'est la grande route. Malgré tout on avance rapidement dans cette eau courante. Le fond au moins en est solide et les coolies trouvent un point d'appui. Nous pourrons arriver avant la nuit à Sinen-Ouéi.

A quelques kilomètres de cette préfecture, on quitte la route d'eau pour prendre celle de boue. Ah ! le beau borbier ! une tranchée d'environ deux mètres de profondeur au-dessous des cultures, et, là dedans, le délayage de plus de vingt jours de pluie. Les coolies s'enlisent, ils font des exercices d'acrobates pour se maintenir en équilibre sur le haut de la berge dont le talus agrémenté d'épines a dans les 90 centimètres de large. Dans le fond, on voit passer de temps à autre un char à buffles. Le buffle est dans la boue jusqu'au poitrail, il nage autant qu'il marche et, quant à sa charrette, on la devine au remous de la vase. Le conducteur suit son véhicule du haut de la berge, excitant sa bête et lui lançant des pierres lorsqu'elle s'arrête embourbée dans un passage plus profondément défoncé. N'oubliez jamais que c'est la grande route.

15 septembre.— Nous séjournons à Sinen-Ouéi pour visiter les mandarins qui se sont rendus à notre rencontre aux portes <sup>p.551</sup> de la ville. Il semble que le temps se rétablit : le soleil montre un bout de son disque, je me précipite sur mon sextant pour prendre une hauteur ; il n'y avait pas à attendre ; la pluie recommence

aussitôt ; en un instant, la rue de Sinen-Ouéi est transformée en rivière.

Ce n'est pas folichon, Sinen-Ouéi. Toute la population est dans l'unique rue pour nous voir. Le costume des femmes est assez curieux, la coiffure surtout. Une bande de toile blanche bordée de broderies bleues couvre la tête à la façon des femmes napolitaines. Un tablier à bavette brodé dans le haut change complètement l'aspect du vêtement chinois. Mais toutes sont perchées sur ces infâmes béquilles entourées de chiffons sales que représentent les petits pieds déformés. Il faut, pour continuer à nommer cela le beau sexe, y mettre une dose de galanterie vraiment excessive. Les messieurs n'offrent, eux, aucune différence à noter. Qu'ils soient Chinois du Kouéi-Tchéou ou du Yun-Nan, Miao-Tseu, Tchong-Kia ou Iolo, ils sont tous pareils sous le même costume, laids et loqueteux.

16 septembre. — On le paie, le coup de soleil d'hier ! Ce n'est plus la pluie continue, mais une succession d'averses en ouragan. Et toujours la route dans la boue entre des pentes ravinées, nues, de terre rouge. Je couche dans un assez gros village. C'est jour de marché et, malgré les ondées, il y a bien deux à trois mille individus, grouillant dans cinquante centimètres de boue. D'où ces gens-là peuvent-ils sortir ? On ne voit rien dans la campagne. Mes soldats, sur la promesse de cent sapèques par tête, réussissent à m'amener deux femmes iolo qui consentent à poser devant mes objectifs tenus à l'abri sous un parapluie. Elles viennent de plus de quinze kilomètres dans la montagne. L'une d'elles tient un poulet, et c'est pour négocier ce volatile au marché qu'elle a fait ce chemin.

17 septembre. — Pluie et boue entre de hautes chaînes. Couché dans un trou infect, d'une douzaine de mesures. On nous loge dans la pagode, une espèce de cave en contrebas ; mon lit est élevé au-

dessus de l'eau, il faudrait des bottes <sup>p.552</sup> d'égoutier pour l'atteindre. Je préfère coucher en plein air, et je fais hisser mon campement au-dessus de la porte dans une manière de clocheton.

18 septembre. — Ce n'est pas encore cette journée qui séchera nos malheureux bagages.

Ils sont lamentables à voir. Il y pousse des mousses. Ce qui devrait être la route est inabordable. Les coolies prennent maintenant au travers des mamelons, dans des bois de genévriers. On heurte, on accroche. Je dédouble cette étape, il n'est plus possible de faire trente kilomètres semblables. Nous stoppons dans un trou pareil à celui de la veille. La pagode est peut-être encore plus inondée que celle de la veille, mais elle possède quelque chose comme un étage. Beauvais déloge le bonze d'un coin où son lit a peine à se loger. Moi, je me place sous la protection d'un gros Bouddha, dans un recoin de l'autel, au milieu de toiles d'araignées pour le moins centenaires, qui me font une épaisse moustiquaire. Cette pagode est en même temps un dépôt de cercueils. J'en compte vingt-trois sur lesquels nos caisses se mettent au sec. Cinq de ces meubles sont habités par des gens décédés hors de leur domicile ; ils attendent là très patiemment, durant des années, que leurs parents viennent les chercher et les transportent dans leur tombeau de famille.

19 septembre. — Encore une journée entière passée sous les averses.

20 septembre.— De l'eau, et puis du soleil ; peu de soleil, en vérité mais il est trop rare pour qu'on ne le note pas. Évidemment il nous fera payer cette courte visite. Et, avant le soir, c'est une série presque ininterrompue d'ondées. On traverse un pays d'une rare

pauvreté, en serpentant au milieu des mamelons sur lesquels il ne pousse que des pins rabougris et des genévriers tordus.

En sortant de cette brousse on découvre tout à coup, au-dessous de soi, une plaine ou mieux une sorte de grand couloir plat. Dans cette plaine, il se livre en ce moment une véritable bataille de nuages. Leurs grosses masses noires, p.553 séparées par des échappées d'une lumière étrange, se heurtent, poussées dans tous les sens par des sautes de vent d'une étonnante brusquerie, et lancent par place des paquets d'eau en trombe, semblables à des volées de mitraille. C'est un coin de nature d'un aspect saisissant, un décor de féerie avec des effets de lumière changeante, frappant brusquement des portions de lac, presque aussitôt replongées dans une ombre épaisse, ou découpant les silhouettes bizarres des tours chinoises, les contours singuliers des lourdes toitures qui surmontent les portes, et les files de vieux créneaux encerclant la citadelle de Cha-Gui-Tchéou, entre des hauteurs nues et dentelées comme une scie.

Nous faisons notre entrée dans Cha-Gui sous une pluie cinglante, par des rues boueuses, au milieu d'une foule considérable qui se comprime sous les auvents des boutiques. Cette ville rappelle toutes les autres. La rue toujours courbe, qui va invariablement de la porte Nord à la porte Sud, est composée d'un alignement de boutiques misérables, la voie n'est qu'un égout puant.

Notre logis est cependant fort passable, dans un ancien yamen transformé en auberge et exploité par un ex-mandarin. Je trouve à acheter ici quelques bijoux de femmes, des bracelets et des pendants d'oreilles excessivement chargés, le tout d'une argenterie tellement faible de titre, que le prix d'achat se trouve être le poids du métal diminué d'un dixième. Cette transaction offre un bel



exemple des commodités monétaires de ce pays, où l'argent monnayé n'a plus cours que pour son poids apprécié, suivant la balance de chacun, et pour un titre laissé également à une appréciation fantaisiste. On ne se sépare pas de sa balance. Moi-même je possède la mienne. Une fois d'accord sur le prix de ma bijouterie, il a fallu convenir de la qualité de l'argent que je donnerais en paiement. Il existe à peu près autant d'espèces d'argent que de localités. Pourtant on reconnaît généralement que le métal de Sse-Tchouen est le meilleur, le plus pur. Quel moyen a-t-on de le vérifier à première vue ? Quelle garantie offre la marque qu'il porte et qui est celle d'un changeur ou d'un négociant très quelconque ? Mystère. Mais enfin, c'est ainsi. Et, pour n'avoir pas de difficultés, je me suis muni d'argent de <sup>p.554</sup> Tchong-King. Il se présente en lingots de la forme d'une moitié d'œuf d'oie ; le poids est de dix taëls en moyenne, soit environ trente-cinq francs.

Sur la face plane, on lit le cachet du fabricant. La partie convexe est criblée de coups de poinçons donnés par les précédents propriétaires. C'est dans ce lingot que l'on taille, que l'on charcute comme l'on peut, pour payer les petites sommes. Maintenant, — circonstance excessivement avantageuse, — dès qu'un de ces lingots est découpé, il perd aussitôt sa valeur privilégiée ; il devient du « Koai-Che-Yin », de la grenaille d'argent, qui n'est plus acceptée que pour un titre absolument inférieur. Le mieux est donc de changer tout de suite une partie de numéraire contre cette espèce de petite monnaie faite de rognures de métal, de toutes formes et de toutes dimensions. C'est là une première occasion de perdre au change, sur le poids de ce que l'on donne et sur celui de ce que l'on reçoit en échange, le banquier faisant très naturellement usage de deux balances distinctes, pour chacune de ces opérations. Dans presque toutes les villes que l'on traverse, on trouve l'obligation de changer à nouveau contre du métal ayant cours sur

la place ; enfin, il faut encore, pour une foule de choses, se procurer des sapèques d'un nouveau change, nouvelle pesée, nouveaux cours, contre une monnaie que j'ai vu varier de six mille sapèques à neuf cents pour un taël d'argent d'environ quatre francs. Si l'on se tire d'affaire avec une perte au change de vingt pour cent, on doit s'estimer fort heureux.

Donc, les bijoux que je convoitais sont pesés ainsi que mon argent avec ma propre balance, d'abord par mon homme à moi, et ensuite par le vendeur. Et il ne faudrait pas croire que ce fut là une opération simple. Chacun tire la ficelle à sa manière, sur cette espèce de balance romaine, faite d'une tige d'os ou de bois, graduée. Enfin, on se met d'accord. Vous pensez que l'affaire est conclue ? Ah mais non ! On remporte le tout chez le marchand, et là, on recommence les pesées avec son propre instrument. Au bout d'une heure ou deux, vos gens reviennent : les balances diffèrent. Alors, devant cette difficulté, chacun allume sa pipe et on discute. Puis, on reprend les balances, on repèse. On découvre que les choses <sup>p.555</sup> n'ont pas changé. On refume, on rediscute, et les balances ne se mettent toujours pas d'accord. Alors on prend le parti d'aller peser chez un tiers. Et l'on s'en va par la ville, en quête de nouvelles balances, qui donnent tort aux deux premières. Enfin, on vous propose, — si les choses s'arrangent bien, — à la fin du jour, lorsque l'heure du repas vient influencer sur les discussions, une cote toujours mal taillée pour vous. Vous perdez encore quelques fractions de taël, votre marchand a dépensé sa journée entière, mais il ne lui vient pas à l'idée de rechercher s'il a manqué quelque autre occasion de vente, ou si son travail n'a pas été interrompu fâcheusement : il a grappillé quelques sapèques indûment, et c'est le résultat qui le satisfait le mieux.

21 septembre. — Je décide de faire un détour pour visiter la préfecture de Kii-Tsing-Fou, qui se trouve en dehors de la route.

De Cha-Gui à Kii-Tsing la distance est courte. Le temps semble vouloir nous favoriser : le soleil se montre, et nous abattons rapidement les vingt-cinq kilomètres sur des sentiers au travers des rizières, en longeant les lacs. Sur les bords on commence à voir de nombreuses aigrettes et de grands marabouts. Nous sommes à Kii-Tsing pour le déjeuner. Là encore la porte du Sud est fermée au vent du Sud, et aussi aux voyageurs qui viennent de ce côté. Les mandarins ont cependant la gracieuseté de la faire ouvrir pour notre passage. Nous occupons une assez belle pagode, pleine de statues en plâtre, de divinités variées, abritées sous deux hangars longeant une cour centrale. Il y a là notamment des dieux de la Richesse qui sont tout costumés pour le carnaval. Les murs du fond sont en entier couverts de bas-reliefs représentant les tortures de l'enfer ; il y en a pour toutes les spécialités. Les femmes adultères y sont particulièrement maltraitées. Celles qui viennent visiter ce monument s'en retournent convaincues qu'elles seront plus tard punies par où elles ont péché ; il n'y a pas moyen de s'y tromper.

J'étais plongé dans un océan de réflexions philosophiques autour de nos divinités chinoises, lorsqu'on me remet une lettre, en anglais, de deux missionnaires protestants établis à <sup>p.556</sup> Kii-Tsing ; ils nous faisaient connaître leur nom et nous demandaient si nous parlions leur langue, car ils ne connaissaient pas un mot de français. J'imaginai bien que dans leur désir de nous voir il y avait plus de curiosité que d'autre chose, et je répondis que je n'entendais pas un traître mot d'anglais. Je voulais me donner le temps d'examiner l'affaire. Je n'avais pas encore vu les missionnaires catholiques, et je craignais que les méthodistes ne cherchassent à faire perdre la face à notre mission. Je m'arrangeai

donc pour les éviter le premier jour, et je n'hésitai pas à envoyer de nuit un courrier au missionnaire français, qui habite à une dizaine de kilomètres de là, pour qu'il vînt me retrouver. Mais les méthodistes ne se tinrent pas pour battus : ils m'envoyèrent, pour forcer ma porte, un gigot de mouton, un cuissot de chevreuil et un pain de beurre. Refuser leur cadeau était une grosse impolitesse ; mais je pouvais n'en prendre qu'une partie, ce qui sauvait la face de ces gens trop polis. J'acceptai le morceau de beurre, et l'envoyé repartit navré, avec les deux gigots et une lettre dans laquelle ses patrons devaient découvrir le sentiment de délicatesse qui me portait à ne pas faire manger par leur concurrent catholique les douceurs rares qu'ils m'envoyaient.

Malheureusement, un orage épouvantable survint : je n'osais plus compter sur la venue de notre missionnaire. Ah ! nous le payons, le coup de soleil de la journée. La chambre de mon compagnon, qui était en contrebas, avait trente centimètres d'eau en un instant. Il fut obligé de se réfugier auprès des bouddhas, dans la partie affectée aux cérémonies. Chez moi, après avoir en vain déplacé mon lit, je pris le parti de coucher sous mes toiles huilées. Et cela tomba ainsi toute la nuit, sans grande décroissance même le lendemain, et avec un accompagnement de tonnerre furieux. Tout était noyé, et les mandarins ont bien dû se repentir de nous avoir ouvert la porte du Sud. Le préfet, que nous vîmes dans la journée, nous dit que ce temps terrible était une calamité dont il redoutait beaucoup les suites. Les prières publiques, les sacrifices restaient sans effet. Il craignait que la population ne fût tentée d'accuser ses fonctionnaires de n'avoir pas l'oreille des dieux pour cause d'immoralité, dans ces cas, la foule envahit <sup>p.557</sup> leurs yamens sans qu'ils osent protester ; leur chaise officielle est portée par les rues, occupée par un chien ou un cochon et accompagnée d'inscriptions injurieuses. Il arrive aussi que les dieux eux-mêmes

sont mis en pénitence, collés aux arrêts par arrêté des mandarins ou par décrets de l'Empereur sur rapports officiels.

Hourrah ! voilà le brave Père Badin qui m'arrive à cheval, ayant fait ses dix kilomètres sous des cataractes et passé des torrents dans l'eau jusqu'au ventre. J'étais désormais à l'abri de Luther. Dieu en soit loué ! Il n'avait pas encore vu beaucoup d'Européens dans ces parages, le Père Badin ! J'étais le premier Français traversant sa mission depuis qu'il l'administre, et il serait venu au-devant de nous contre tous les éléments. Je dois vous révéler qu'il consumma sans scrupules le beurre réformé.

23 septembre. — Toujours la pluie. Un pays montagneux, difficile, stérile et désert. Quelques hameaux à demi ruinés de loin en loin, où demeurent quelques familles de goitreux. Des enfants de cinq à six ans ont déjà des goitres énormes. Les hommes, les femmes, montrent des chapelets de protubérances dont la masse est plus volumineuse que la tête. Partout, depuis le Kouang-Si, on rencontre des goitres nombreux ; mais au Yun-Nan, une grande partie de la population est atteinte de cette infirmité et, en certains endroits, il n'y a pour ainsi dire plus d'exceptions. On trouve en outre une quantité de nains, difformes, avec des têtes grimaçantes.

24 septembre. — Des averses encore. C'est navrant. On marche sans avancer dans une glaise collante. Villages toujours aussi misérables, et gens aussi affreux. Pas de mouvement sur les routes, aucun portage. Rien, si ce n'est quelques blocs de sel dans des hottes.

25 septembre. — L'éternelle pluie !

26 septembre. — !!

27 septembre !!! — Même pays. Même population de miséreux et de crétins. A la fin de la journée, on parcourt des <sup>p.558</sup> mamelons d'où les rochers émergent comme les dents d'une herse ; les chaises ont le plus grand mal à circuler. Il faut sans cesse les élever à bout de bras, les incliner sur le côté, pour les insinuer entre deux pierres, éviter des arêtes proéminentes. Que l'on imagine la situation du monsieur enfermé dans cette cage que l'on verse ainsi dans tous les sens. Enfin, tout au bout, on voit briller une ligne d'eau. C'est l'une des cornes du grand lac de Yunnan-Sen.

28 septembre.— Ouf ! C'est la fin ! Encore quelques kilomètres seulement. C'est le trente-neuvième jour de route depuis le départ de Kouéi-Yang, et c'est le trente-quatrième jour de pluie. Jamais je n'avais vu une telle série au Tonkin et au Kouang-Si, et rien n'indique que nous en verrons prochainement le terme. J'arrête ici cette sorte de journal de marche, commencé d'abord sans préméditation. Je me prépare à entrer dans la capitale du Yun-nan, ce qui m'émeut beaucoup moins que la pensée d'y trouver, avec ma correspondance qui court après moi depuis six mois, quelques nouvelles du pays.

@

# AU YUNNAN

## I

@

Yunnan-Sen, le 25 octobre 1899.

Mon cher ami,

p.449 Je ne vous ferai pas aujourd'hui une peinture colorée de la capitale du Yunnan. Elle ne m'apparaît encore qu'au travers d'un fort brouillard. Après les trente jours de mon pèlerinage sous la pluie, j'ai eu durant ces trois premières semaines de mon séjour à contempler surtout la chute des averses. Ce n'est pas, je vous l'assure, un temps propice pour battre les « boulevards » d'une ville chinoise.

Je m'étais habitué à nommer la capitale du Yunnan, Yunnan-Fou ; c'est Yunnan-Sen qu'il faut dire ; « Sen » indique le siège d'un gouvernement provincial ; le « Fou » n'est que le chef-lieu d'une préfecture.

C'est une ville de quatre-vingt mille habitants environ, se composant d'une enceinte murée, en tous points semblable à celles que je vous ai précédemment décrites, affectant à peu près la forme d'un carré d'environ mille mètres de côté. Les portes, surmontées de pavillons en bois, à quatre étages et à quadruple toiture, sont plus monumentales que celles que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les autres provinces. Sur trois faces, des faubourgs enserrant la muraille ; celui de la porte du Sud, le plus important, se prolonge durant plus d'un kilomètre le long p.450 de la route commerciale de Mong-Tseu et du Tonkin. Seule la porte du Nord débouche directement dans les rochers.

Les rues ressemblent à toutes les rues chinoises : même dédale de couloirs aboutissant aux deux artères qui joignent les portes ;



mêmes ordures, mêmes odeurs nauséabondes. Les habitants me paraissent encore plus déguenillés ; certainement Yunnan-Sen ne vaut pas Kouéi-Yang.

On n'est pas autrement impressionné par l'activité du commerce. Décidément il faut en rabattre des illusions que l'on s'est forgées sur la valeur intrinsèque de cette terre promise du Yunnan. Cette capitale est plutôt une ville agricole. Un bon tiers de sa superficie, la partie basse de la cité, au niveau de la plaine qui prolonge le lac, est couverte de rizières *intra muros* d'une fertilité exceptionnelle. C'est qu'aussi elles bénéficient d'une fumure de premier ordre. On pratique ici le tout à la rizière, par un système très simple qui consiste dans l'utilisation de la seule pente naturelle des rues. En ce moment, grâce aux pluies, cette canalisation économique fonctionne avec une fâcheuse intensité. J'attendrai le retour du soleil pour vous présenter Yunnan-Sen baignée dans la lumière éclatante de son ciel d'hiver.

Notre arrivée n'a pas eu le caractère imposant de nos entrées dans les villes du Kouang-Si et du Kouéi-Tchéou. Pour la population, le manque de chaleur et d'empressement tenait bien certainement à l'état de l'atmosphère, car j'ai eu depuis à vérifier que les gens sont aussi curieux et badauds que partout ailleurs ; mais, chez les autorités, la fraîcheur de l'accueil avait sûrement des causes plus complexes.

Pas aimables pour une sapèque, les mandarins du Yunnan ! Dès le passage de la frontière, nous avons ressenti ce revirement des sentiments officiels, et nous avons trouvé une hostilité croissante, à mesure que nous avançons vers la capitale.

Avant même de quitter Kouéi-Yang, il nous était revenu quelques bruits peu engageants sur les dispositions du Yunnan vis-à-vis des étrangers. Des récits couraient sur la visite du gouverneur

général de l'Indo-Chine au vice-roi chinois. M. Doumer aurait été reçu avec un dédain fort injurieux. Puis nous apprenions les attaques de Mong-Tseu, l'incendie <sup>p.451</sup> de la douane et de notre consulat, enfin l'agression dirigée à Yunnan-Sen contre la mission de M. Guillemoto, qui avait été expulsé violemment de la pagode où on l'avait d'abord laissé s'établir.

Lorsque nous arrivâmes aux portes de Yunnan-Sen, la froideur que nous avions constatée sur tout le parcours de la province prit nettement le caractère de la grossièreté.

J'étais annoncé par une lettre spéciale du Tsong-li-Yamen ; le gouverneur du Kouéi-Tchéou avait fort gracieusement prévenu son collègue de mon arrivée ; je m'étais fait précéder, de deux jours, par une lettre personnelle au vice-roi, ne lui marquant que de l'amabilité ; le matin même de notre entrée à Yunnan-Sen, un de mes ting-tchaï avait pris les devants, porteur de mes cartes pour chacun des hauts mandarins et chargé de s'enquérir de mon logement ; or, aux portes de la ville, je ne trouvai pas le moindre envoyé pour me guider, pas la moindre carte de la plus infime de autorités, pas de réponse non plus à ma lettre au vice-roi. Mon ting-tchaï revint très déconfit. Il avait été reçu insolemment dans tous les yamen et l'on refusait de m'indiquer un logement. Je le renvoyai avertir les autorités de ma présence et demander de me faire diriger sur le logement qui devait m'être réservé. Mon homme ne tarda pas à revenir l'oreille basse : on l'avait éconduit partout ; on lui avait même refusé la carte rouge qui est le récépissé obligatoire de toute communication portée. Enfin, on me faisait dire grossièrement que l'on ne s'occupait pas de moi, et que je pourrais me loger comme il me conviendrait. C'en était trop. Je ne pouvais demeurer, sans inconvénient, arrêté dans un carrefour de ville chinoise, sans gîte aux approches de la nuit, bafoué par les

mandarins, en présence d'une population qui devait se croire autorisée elle-même à toutes les insolences par l'attitude de ses fonctionnaires. Ceux-ci méritaient une leçon.

Il existe dans toute ville chinoise, et même à chaque étape régulière d'une route mandarine, un yamen, ou un pavillon destiné à recevoir et à abriter tout voyageur officiel de quelque importance ; à défaut de ce bâtiment spécial, une pagode, ou bien le palais des examens est toujours mis à sa disposition. Je m'informai et je sus immédiatement que Yunnan-Sen <sup>p.452</sup> possédait une de ces demeures, le Houang-Houa-Kouan ou « Palais des fleurs jaunes ». Je n'ai aucune répugnance superstitieuse pour cette nuance et je me fis conduire à cette demeure symbolique. Aucun ordre n'ayant été donné, le concierge du monument n'avait pris aucune disposition ; il n'était même nullement préparé à me tirer le cordon. Je chargeai mes gens de ce soin. La pointe était sans doute vermoulue, car elle sortit de ses gonds. Les Génies, à l'air rébarbatif, gardiens de l'entrée, peinturlurés sur chaque vantail, tournèrent en grinçant, élevant une protestation platonique contre cette irruption dans l'immeuble, et je m'installai tranquillement dans ce domicile, dépourvu d'ailleurs de fleurs jaunes, mais dont le délabrement favorisait une végétation intensive de toutes espèces de champignons.

De là j'envoyai aussitôt chez les diverses autorités, pour leur faire connaître qu'ayant usé de la faculté qu'ils m'avaient donnée de me loger à ma guise, faculté dont je les remerciais, j'avais choisi leur Houang-Houa-Kouan et que c'est en ce lieu que je recevrais avec bonheur les nouvelles que je faisais prendre de leur précieuse santé, en attendant qu'il me fut donné, par la suite, d'y recevoir leurs visites.

Cette fois les réponses de ces messieurs ne se firent pas attendre ; mon ting-tchai revient les mains pleines de papiers rouges et, de tous les points de la cité, des messagers surmontés du chapeau officiel à crins rouges accourent de toute la vitesse de leurs bottes de velours. Ils prétendent que je ne puis demeurer dans ce lieu, et que je dois renoncer à m'y établir. Je les prie d'affirmer à leurs chefs que je saurai au contraire m'en accommoder. Évidemment, dis-je, il y aurait des réparations urgentes ; cela pêche aussi par l'aménagement intérieur ; mais je m'en contenterai. Je ferai pratiquer moi-même quelques améliorations et je donnerai des conseils pour disposer dans l'avenir cet établissement suivant les règles du vrai confort. Ils demeurent ahuris de me voir attribuer à des attentions s'inspirant du souci de mes aises leurs invitations à évacuer le Houang-Houa-Kouan. Et plus ils insistent pour me faire comprendre qu'on me signifie purement et simplement mon congé, plus je me répands en remerciements, et en assurances que je m'arrangerai fort bien de ce gîte, dont mes gens <sup>p.453</sup> prennent d'ailleurs rapidement possession. Mon cuisinier a déjà préparé son foyer ; mes caisses s'ouvrent ; je me mets chez moi.

Les messagers repartent effarés, et annoncent que je m'installe ; puis ils reviennent me chanter un autre couplet. On n'ose m'expulser officiellement, mais on m'avise que je risque d'être dévalisé par les malfaiteurs et que je ne pourrai réclamer auprès des autorités ; elles ne me prêteront aucun appui si l'on me maltraite ou si je suis dévalisé. Je réponds encore qu'il n'y a pas à se mettre en peine à ce sujet, que j'ai tout ce qu'il faut pour me défendre et que les malfaiteurs seront bien reçus ; d'ailleurs, si les mandarins ne peuvent me donner une garde, je hisserai un drapeau sur un mât que je viens de découvrir, et je me mettrai sous la protection de mon pavillon. J'annonce en outre que je vais

télégraphier à Pékin à ce sujet. Le vice-roi réfléchit sans doute aux inconvénients de ce système, car dès le soir j'étais pourvu de deux gardes, l'une civile et l'autre militaire. Le simple envoi de mon télégramme à Pékin déterminait même le sous-préfet à me faire porter des sièges, et des ustensiles de cuisine.

Quelques jours après, les mandarins se faisaient annoncer par fournées. Mes cours ne désemplissaient pas de cortèges brillants et mes salons étaient pleins d'uniformes soyeux. Tous les boutons et toutes les plumes de paon de la capitale défilaient chez moi, pour me donner l'assurance que mon séjour à Yunnan-Sen excitait une joie générale : on espérait bien que je ne quitterais plus cette capitale, et l'on me répétait que je ne pouvais décemment habiter d'autre demeure que ce Houang-Houa-Kouan, la plus honorable résidence de toute la province.

Voilà, mon cher ami, un petit exemple de diplomatie chinoise. Mais ça n'était pas fini ! Les compliments de mes mandarins n'étaient qu'une feinte : ils n'acceptaient pas bénévolement de perdre ainsi la face devant leurs administrés, et ils tentèrent d'organiser une manifestation populaire en mon honneur. Cette fois, c'était les notables qui devaient manifester leur mécontentement : je devais avoir affaire aux fameux Chen-Sseu, qui, mobilisant toute la lie de leurs administrés, se chargeaient de m'expulser du Houang-Houa-Kouan. La chose <sup>p.454</sup> paraissait sérieuse, au point que le chef de la mission du chemin de fer, encore ému sans doute de l'agression qui l'avait expulsé de la pagode de Yuen-T'ong-Ssen, crut devoir me conseiller d'abandonner, de moi-même, une demeure qui m'était due et dans laquelle les mandarins eux-mêmes avaient affirmé mon droit de résidence. Il est vrai que les agents de l'Indo-Chine ne sont pas suffisamment expérimentés dans les choses chinoises ; ils ignorent

qu'avec des Chinois le moindre abandon d'un droit ou de simples prérogatives a toujours les plus fâcheuses conséquences.

Les missionnaires, mieux inspirés, m'engageaient au contraire très vivement à ne pas céder aux rodomontades des Chen-Sseu, sachant trop bien qu'une retraite, qui serait considérée comme une faiblesse de ma part, devait augmenter l'audace d'une foule, déjà fière de son premier succès et qui ensuite se tournerait à nouveau contre tous les Français et contre la mission catholique en particulier.

C'était exactement là mon avis. Il était grand temps de réagir. Après la réception un peu trop cavalière faite à M. Doumer, après les événements de Mong-Tseu et de Yunnan-Sen, il était absolument nécessaire de montrer la volonté de se faire respecter.

Je fis donc savoir au vice-roi qu'il ne me trouverait pas disposé à céder à ses intimidations et que sa populace, si elle se permettait d'envahir mon domicile, trouverait à qui parler. Et j'envoyai un nouveau télégramme à Pékin. Cette attitude bien nette me valut de nouvelles protestations d'amitié du vice-roi, de nouvelles visites de tous les mandarins, et l'expression nouvelle de l'espoir que je ne quitterais jamais le Houang-Houa-Kouan.

Si vous avez des graines de fleurs jaunes, envoyez-les-moi, j'ensemencerais mes jardins et j'aurai tout le temps d'assister à leur floraison sans craindre de voir la foule chinoise venir piétiner mes plates-bandes.

En tout cas, adressez-moi le plus tôt possible vos amitiés, au palais du Houang-Houa-Kouan, à Yunnan-Sen (par Lao-kay, Tonkin).

@

## II

@

Sur la route de Mong-Tseu, le 9 février 1900.

Mon cher ami,

Je vous avais écrit par un précédent courrier ; mais je viens d'apprendre que mes lettres ont été détruites dans l'incendie du poste de Long-Po à la frontière du Tonkin. C'était dans la nuit du 1er janvier. On y a si bien fêté la fin du siècle entre légionnaires qu'on a mis le feu au blockhaus. Mon malheureux courrier, qui attendait en ce lieu le passage du facteur, a été mis en miettes par l'explosion de trente mille cartouches.

Je vous y racontais mes premières négociations et les difficultés du début soit avec les autorités chinoises, soit avec les agents de la mission du chemin de fer. Je ne reviendrai pas sur ces détails. Il vous suffira de savoir qu'actuellement toutes choses paraissent mises au point. Du côté des mandarins, le frottement un peu sec au commencement s'est tout à fait adouci. Mon attitude lors de mon arrivée leur a montré que leurs plaisanteries ordinaires ne seraient pas de mise avec moi. En même temps, ils se sont rassurés sur mes intentions et ils commencent à penser que je n'ai pas pour mission de leur attirer des désagréments de parti pris.

Avec l'Indo-Chine, entente complète. Les agents de la mission technique ont été naturellement un peu agacés de l'arrivée d'un représentant du ministère des Affaires étrangères. Mais, grâce à la confiance que me témoigne le gouverneur général, l'accord a pu se faire très heureusement. Ça marchera comme sur des roulettes quand j'aurai reçu la bénédiction de M. Doumer et de M. Pichon que je vais rencontrer à Hanoï.

C'est une bien bonne idée qu'a eue M. Pichon de venir au Tonkin. On va pouvoir s'entendre entre représentants des Affaires étrangères et des Colonies sur la ligne de conduite à suivre au Yunnan. J'apporte beaucoup d'éléments d'appréciation que je soumettrai aux deux grands chefs et j'espère pouvoir revenir bientôt muni d'instructions précises et investi d'attributions bien définies. Je me charge du reste.

p.456 En attendant que j'aie retrouvé à Hanoï un peu de la vie civilisée que j'ai abandonnée il y a dix-huit mois, me voilà de nouveau roulant sur les routes de Chine, et j'en ai bien encore pour une quinzaine de jours avant d'avoir achevé le dernier arc de cercle que je trace pour la troisième fois, en l'élargissant à chaque voyage, du Tonkin au Tonkin.

Cette fois je vais seul. J'ai laissé Beauvais en faction à Yunnan-Sen et je voyage sans interprète, me débrouillant avec un peu de chinois, un peu d'annamite, un peu d'anglais, de français, de nègre et surtout beaucoup de gestes, parmi mes gens ramassés dans toutes les provinces et frottés à toutes les nationalités européennes qui circulent en Chine.

Parfois même, c'est mon espagnol qui me tire d'affaire avec un serviteur qui a retenu quelques mots de portugais entendus à Macao.

Et de l'étroite fenêtre de ma chaise je regarde filer le ruban rocailleux de ma mandarine de route, faite de dalles aplanies par la seule nature, au hasard de l'arrachement, et semées avec la plus large insouciance des joints. Là-dessus marche, glisse et trébuché la file des pitoyables haridelles décharnées et saignantes qui transportent le grrrand commerce de la province.



La route coupe d'abord une plaine couverte de rizières irriguées fort intelligemment par un système de canalisation savant et croulant à la fois. On traverse ici l'une des parties fertiles du Yunnan, en bordure du Grand lac. Mais on ne se douterait guère de cette richesse à l'inspection des citoyens et des citoyennes que j'ai sous les yeux. Toujours la pouillierie et l'ordure ! Les dames, vêtues de blouses dans le genre des blouses russes, généralement rouges quand les trous et les taches laissent apparaître la couleur, sont occupées dans les champs à manœuvrer des sortes de cuillers à pot, emmanchées d'un long bâton. Elles distribuent gracieusement, mais parcimonieusement, à chaque plant de pavot, une cuillerée d'un odorant bouillon d'engrais humain, tandis que d'autres y ajoutent un fumier plus consistant, fourni par les buffles, qu'elles tirent délicatement entre le pouce et l'index de grands seaux de bois apportés par leurs époux. C'est de là que va sortir, sous forme d'opium, tout le bonheur chinois ! En <sup>p.457</sup> attendant, on empoisonne les passants par les narines avant de les intoxiquer par la drogue cultivée d'aussi nauséabonde façon.

A cette époque, le vent s'établit au fixe. Il souffle avec force en bise aigre. Tout est incliné dans sa direction, les arbres et les plantes. On dirait une nature chavirée. J'ai le museau coupé ; mes joues se fendillent, mes mains sont comme des râpes.

13 février.

Voyons, je ne veux pas vous laisser sous l'impression de mes jolies campagnardes et de leurs odorants travaux.

J'ai donné, le premier jour, un furieux coup de pied sur la route plate de la plaine de Yunnan-Sen. J'ai abandonné ma chaise et j'ai « fait la route » Tsao-Lou, comme disent mes porteurs, qui

n'avaient pas encore marché d'une telle allure et qui trottaient gaiement, heureux de porter une chaise vide.

J'ai franchi la ceinture montagneuse du Grand lac pour dégringoler plus bas sur un autre lac, le lac de Kiang-Tchouan, entouré d'une plaine pareille, battue du même vent. On longe une plage, on regrimpe une nouvelle falaise et on retombe encore plus bas sur un troisième lac. C'est le lac de Tong-Hay. Une jolie petite mer intérieure, avec des vagues battant des rochers, des falaises énormes, percées de grottes, couvertes de cactus gigantesques et d'une véritable forêt de figuiers de Barbarie.

De tous les pays que je viens de parcourir, depuis Canton, c'est un des plus beaux que j'ai traversés. Durant des heures, je me promène sur des rochers magnifiques en bordure du lac. Quels sites pour les casinos futurs ! Et je me félicite d'avoir vu cette nature vierge avant l'inévitable poteau indicateur qui guidera un jour les touristes vers ces cascades et ces grottes. C'est le lieu indiqué dans l'avenir pour les lunes de miel indo-chinoises. Si vous avez un voyage de noces en perspective, je puis vous retenir une jolie pagode, ou même une grotte naturelle. Vous ne pourriez trouver mieux pour aimer même légitimement.... Mais ne parlons pas de ce sujet ; c'est malsain dans ma situation ! De là on s'engage <sup>p.458</sup> dans une coulée ; on grimpe des pentes couvertes de camélias sauvages tout en fleurs en cette saison ; d'autres versants disparaissent sous des rhododendrons également en pleine floraison, puis on continue à descendre en suivant une gorge merveilleuse. Certains passages rappellent assez fidèlement notre route de la Grande-Chartreuse, avec moins de fraîcheur malheureusement. Des fougères admirables couvrent les rochers ; elles feraient la joie des botanistes, et j'en découvre une espèce qui ne doit pas être bien connue. Il semble que ce n'est plus la Chine.

Mais, hélas ! cette illusion ne dure pas. Tout à coup l'horizon s'élargit et, du haut d'une espèce de terrasse, la vue s'étend de nouveau sur un pays aride, poussiéreux à l'excès. Au bas de cette plate-forme on est revenu dans le bassin de la rivière de Canton. Là, coule un dernier affluent du Si-Kiang ; c'est le dernier bras de mon fameux Hong-Chouéi-Kiang, quitté à Liéou-Fou, dont j'ai retrouvé une branche à la frontière du Kouéi-Tchéou, traversé une autre au Yunnan, à Keï-Tsing-Fou, et auquel je coupe aujourd'hui le dernier membre.

Un interminable et pittoresque pont de bois d'au moins trois cent cinquante à quatre cents mètres nous porte au delà des grèves sur lesquelles s'étale la rivière durant les pluies et, de l'autre côté, la transformation s'opère sans transition. C'est la désolation.

De loin en loin apparaissent quelques villages musulmans en ruine. Ce ne sont que des murs de terre éboulés, parmi lesquels une maison sur dix, se distinguant à peine des ruines qui l'entourent, contient encore quelques habitants qui ne sont que des aubergistes, logeant les muletiers. Ces chaumières n'ont pour toiture qu'une terrasse de boue battue, sur des branchages. Le sol, les habitations et les habitants, tout est de même teinte jaunâtre et rien ne tranche sur cette étendue dépourvue d'arbres où tout est desséché et limé par le vent.

L'aspect est le même jusqu'à Mong-Tseu où l'on retrouve la rizière, autour d'un lac marécageux qui s'arrête au pied de la ceinture de hauts sommets, derrière lesquels coule le fleuve Rouge.

Là s'arrête le beau ciel d'hiver, sans nuages, du Yunnan. p.459  
Derrière cet énorme rempart montagneux qui domine le fleuve tonkinois, règne une brume épaisse qui ne disparaît jamais ; région redoutée des gens du Haut Pays, qui ne dépassent pas Mong-Tseu sans terreur. Les caravanes y rompent charge et laissent aux

indigènes de la contrée le soin d'achever le transport jusqu'au fleuve, à Man-Hao. Et encore ceux-ci s'arrangent-ils pour toucher seulement la rive et regagner les hauteurs dans la même journée, en évitant même d'abreuver leurs animaux de l'eau du Song-Koï.

Donc, adieu au ciel pur. De l'autre côté de la falaise, c'est le crachin tonkinois de cette saison. Je le connais bien et je ne me réjouis pas autrement de refaire sa connaissance.

18 février.

Pour le moment, je me laisse glisser sur les flots chocolat du fleuve Rouge entre deux murailles de verdure. C'est à présent la brousse intense, impénétrable de la forêt vierge. Il y en a comme cela dans les quatre cents kilomètres avant de déboucher dans le Delta. Nous reprendrons la conversation à Hanoï.

@

### III

@

Entre Laokay et Mong-Tseu, Vendredi, 13 avril 1900.

Mon cher ami,

J'ai quitté Hanoï sans avoir pu tenir ma promesse de vous écrire. J'ai accompagné M. et Madame Pichon dans les diverses excursions que M. Doumer a fait faire à ses hôtes à travers la capitale et les environs ; j'ai pris part en outre à de nombreuses palabres entre le gouverneur général et notre ministre à Pékin. Il ne m'est guère resté de temps pour la littérature.

M. Doumer, qui a l'habitude de monter à cheval à quatre heures du matin, quelque temps qu'il fasse, nous a menés à la vapeur à travers les principales attractions indo-chinoises. Cela n'avait rien de nouveau pour moi. Vous me <sup>p.460</sup> permettez donc de ne pas m'attarder à des descriptions qui ont d'ailleurs traîné partout.

Maintenant, je rentre à Yunnan-Sen et j'ai depuis huit jours repris ma vie de voyageur, qui me laisse décidément plus de loisirs pour vous écrire.

Imaginez un cigare un peu long et plutôt blond ; évidez-le par la pensée, de façon à ne lui conserver que ses feuilles d'enveloppe ; celles-ci, au lieu de tabac, proviennent de lataniers (*palma latania*, en latin). Placez ce cigare sur l'eau, ce qui est la manière tonkinoise de le traiter. C'est là dedans que je vis actuellement. On n'y tient pas debout ; la station assise est tolérable, si on n'en abuse pas ; la position normale est l'horizontale. Avec le soleil qui tape là-dessus, on jouit, à l'intérieur, d'une température qui, pour continuer ma comparaison, n'est pas de beaucoup inférieure à celle d'un cigare allumé. On a même droit à la fumée, grâce à la cuisine qui se pratique à l'un des bouts. On brûlerait sous chacun de mes yeux le

cigare le plus démocratique, que je ne pourrais produire de plus abondantes larmes.

Vous croyez peut-être que c'est un bateau que je vous monte. Je le voudrais bien. Ce n'est qu'une pirogue qui me remonte. Elle fait un peu d'eau, ma pirogue, ce qui entretient une bonne humidité. Tant qu'on se contente du bain de pieds, cela va très bien, on ne s'en inquiète guère, c'est d'ordonnance ; quand on est menacé du bain de siège, ce que tout Chinois s'interdit radicalement, un de mes bateliers se décide à restituer à la rivière l'excédent de liquide en l'expulsant avec une tasse à thé hors de service.

Ce qu'il y a de vraiment bien dans mon aménagement, c'est mon lit. Un lit en bois de fer et en argent massif. Il y a pour deux cent mille francs d'argent dans mon sommier non élastique. Vous pensez que je vous en conte ? Calculez : quatre-vingt mille piastres à 2 fr. 50 c. C'est là-dessus que je couche, que je dors et que je veille surtout, puisque, grâce au général, dont les desseins sont aussi insondables que ceux de la Providence, je me suis mis en roule sans escorte, ayant dû me priver du concours des légionnaires que le ministère m'avait autorisé à emmener. J'avais demandé pour pénétrer en Chine des hommes sans uniformes ; or il paraît <sup>p.461</sup> que si leurs vestes avaient été pourvues de boutons de corne au lieu d'être ornées de boutons de cuivre, suivant l'ordonnance, il y aurait eu, au point de vue militaire, un véritable scandale. Ne pouvant sans inconvénients franchir la frontière avec une troupe en armes, il m'a fallu renoncer à la protection nécessaire, et voilà comment je m'en vais sur les fleuves et routes de Chine avec deux cent mille francs en bel argent dans mon gousset, en des endroits où l'on coupait le cou pour moins que cela, il n'y a pas encore très longtemps.

Donc, étendu sur ma couche métallique, je me promène une fois de plus sur les eaux rouges du Song-Koï, au fond d'une faille qui se rétrécit et se creuse à mesure que l'on remonte le cours ; et, du fond de mon cylindre de feuilles où je suis étendu, je contemple les tableaux que découpe l'orifice de mon embarcation, sur des coins de forêt vierge ; j'aperçois des torrents de végétation intense, formés par les lianes qui recouvrent tout comme d'une nappe, et qui, par place, semblent des cascades bondissant d'arbre en arbre, du haut de pentes verticales, jusque dans le lit du fleuve. D'arbres, on ne distingue plus aucune forme. De place en place, une cime émerge comme une épave. Dans les parties desséchées ou flétries par les incendies d'herbes, on dirait un immense filet étendu sur le sol, ou des toiles d'araignées fantastiques jetées sur des montagnes entières recouvrant les arbres sans interruption. Là-dessous règne la fièvre.

D'habitants, on n'en voit pas sur les rives. Dans l'intérieur, sur les sommets, vivent en groupes peu nombreux les familles de Thos, de Taïs, de Man, de Méos, de Noun, de Long-Jenn, de Tou-Jenn, de Muong, etc., etc. ; chaos de races indéchiffrable même pour les pontifes de l'ethnographie. Il n'existe probablement que des sujets isolés les uns des autres, vivant dans un rayon étroit et sans communications, au milieu d'une nature impénétrable, et se distinguant sans doute les uns des autres comme les gens de Paimpol se distinguent de ceux de Ploërmel par des détails de la coiffure, des femmes et des idiotismes de leur langage. De quel berceau sont sortis ces groupes, quels mélanges ont-ils pu subir durant les grandes commotions politiques que l'on ne connaît encore guère, pendant les périodes de conquête chinoise, c'est là un <sup>p.462</sup> problème qui a trop d'inconnues pour pouvoir être résolu avec quelque exactitude. Pour le moment, ces gens vaguement réunis en tribus, sous l'autorité nominale de chefs héréditaires, ne

se mélangent pas entre eux, et ne se dispersent pas non plus. — Pardon de ce cours d'ethnographie. C'est un peu à moi que je parle en ce moment ; chaque fois que je rencontre ces individus, je me demande sur quoi on s'appuie pour leur attribuer une origine sur laquelle il n'existe aucun document et que ces indigènes ne soupçonnent même pas, n'ayant pas de manuscrits, pas d'écriture et pas de légendes d'où l'on puisse tirer une indication. Il n'y a que leur langue qui pourrait donner des renseignements de quelque valeur, et par le rapprochement des diverses études on pourrait parvenir à une classification, mais ces études sont à faire.

Les animaux ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le penser, sous cette brousse. Sur les rives on voit bien rarement quelque gibier. Il y a cependant du chevreuil et du cerf pour la nourriture du tigre et de la panthère, mais allez donc le dénicher au travers de branchages d'épines et de feuillages pareils ! Les oiseaux seuls circulent avec aisance dans ces bocages. Les coqs sauvages chantent au matin et parfois passent d'une rive à l'autre avec leurs poules. J'en ai précisément fusillé un, à balle, tandis qu'il faisait le joli cœur entre deux jeunes cocottes sur un banc de grève, et je vois mon cuisinier qui le prépare, avec une belle insouciance des prescriptions de l'Église pour ce jour de Vendredi-Saint. Je tâcherai de corriger cela en ajoutant à mon menu un plat de poisson pêché à la dynamite. C'est un peu sauvage, ce genre de pêche, mais, ici, j'espère me faire pardonner par les fervents de l'hameçon.

A propos de dynamite, le petit mandarineau qui m'accompagne m'en dit une bien bonne, en me regardant préparer ma cartouche :

— C'est une médecine terrible, prononce-t-il.

Comme en Chine tous les produits de la chimie sont qualifiés médecine, je ne m'étonne pas. Il continue :



— On en avait donné à un de mes amis pour prendre du poisson et il lui est arrivé malheur.

— Ah ! dis-je, il a fait éclater la cartouche dans ses mains et il a été écrabouillé ?

— Non, elle n'a pas éclaté, mais mon ami en a mangé et il a eu d'affreuses <sup>p.463</sup> coliques dont il est mort.

Voilà comme ils sont en Chine ! Cet idiot croyait que cette pâte jaunâtre était un gâteau, probablement très goûté par le poisson, et il en a avalé. Je fais remarquer à mon compagnon chinois que si la drogue avait éclaté, cela eût pu être bien plus drôle : il rit comme une petite folle et il m'apprend que l'on se fait dans ce pays des farces très amusantes dans cet ordre d'idées. En introduisant sournoisement des feuilles d'une certaine plante dans une pipe à eau, le fumeur aspire sa fumée sans s'apercevoir de rien et puis, au bout de peu de temps, il se trouve chargé comme un Hotchkiss et se met à tirer des salves répétées d'une façon irrésistible sans pouvoir s'arrêter, à la satisfaction des auditeurs. On sait rire en Chine.

Vous connaîtrez tout l'emploi de ma journée lorsque vous saurez que mon explosif m'a rapporté une espèce de monstre moustachu presque aussi long que moi et un certain nombre de carpes de rapides. C'est la pêche miraculeuse. Et maintenant il ne me reste plus pour aujourd'hui qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Mercredi 18.

Je vous souhaitais une bonne nuit, l'autre soir ; j'espère que vous n'aurez pas de peine à en passer de meilleure que celle dont je viens d'être gratifié. Tudieu ! quel remue-ménage, quel boucan et quelle saucée ! Nous étions arrivés tard au bas du plus sérieux des rapides, peu avant Mang-Hao, le San-Po-Kio-Ta-T'an ; j'avais

déjà la satisfaction d'apprendre que deux jours auparavant, quarante mille autres piastres, envoyées à Mong-Tseu et qui m'avaient devancé, étaient allées au fond de l'eau ; la jonque crevée sur une roche était encore là pour montrer comment on peut s'arranger sur ces cailloux. Enfin on a pu repêcher les caisses d'argent. Nous nous arrangeâmes pour passer la nuit au-dessous du rapide, l'heure étant trop avancée pour le franchir. On s'abrite comme on peut contre un courant, très violent déjà. Ces pirogues grées en cordages de rotin n'ont pas même d'ancre ; elles s'amarrent, au milieu des roches, en empilant des tas de gros galets sur leur cordes. Vous imaginez combien c'est pratique et avec quelle rapidité <sup>p.464</sup> on peut appareiller dans un cas pressant. Cela ne tient pas lorsqu'il le faudrait, mais on ne peut pas s'en aller quand il serait urgent de filer. Tous les avantages ! C'est dans ce mouillage exquis que nous subissons un orage épouvantable, le premier de la saison et qui chauffait depuis quinze jours. Je vous assure qu'il était à point ; et malgré les inconvénients du moment, j'aime assez de tels spectacles dans des endroits pareils. Le Song-Koï débouche ici d'un tournant aigu, entre des hauteurs, droites comme des murailles, qui se dressent sur chaque rive, couvertes de la brousse que je vous dépeignais l'autre jour et dont le pied, déchiré par les crues, n'est qu'un entassement de roches. C'est dans cette prodigieuse crevasse que bondit le San-Po-Ta-T'an avec un bruit terrible.

Le ciel est bourré de nuages d'un noir d'encre, faisant tache sur les lueurs rouges d'un soleil couchant qui embrase les crêtes après nous avoir chauffés tout le jour à 40° dans notre pailotte. Sous cette lumière rasante, le lieu a quelque chose de terriblement farouche. La nuit vient, une nuit opaque, pas un brin de vent, un air étouffant et une énervante tension électrique. Puis c'est une débauche d'éclairs qui se multiplient durant deux heures et finissent

par devenir indiscontinus, illuminant de splendides décors. À l'orchestre, le rapide était encore seul à jouer son air ; mais, tout à coup, un sifflement aigu, sans modulation préparatoire, éclate dans l'air ; une trombe de vent fait voler les branches des arbres et vibrer les cordes de lianes. Mes pirogues valsent sur le courant d'une façon inquiétante ; leurs bateliers accumulent de nouveaux cailloux sur les cordages de rotin. Une moitié de ma paillote s'envole. Enfin une mitraille de grêlons, gros comme des œufs, hache le reste de mon abri de feuillage ! Mes hommes, malgré leurs chapeaux de bambou, ne peuvent tenir dehors ; plusieurs sont contusionnés ; ils lâchent avec ensemble leurs cordes, cessant d'empiler les pierres, pour se réfugier sous le reste des toitures, dans les pirogues qui se remplissent, à vue d'œil, d'eau et de grêlons. C'est alors un tintamarre de coups de tonnerre, de crépitements et de bouillonnements, vraiment splendide. Mes serviteurs effrayés pleurent comme des veaux et mes bateliers ne songent qu'à s'abriter de la grêle. Ce n'est qu'à coups de <sup>p.465</sup> trique que je les contraints à vider l'eau, car nous sommes menacés de couler. Je prêche d'exemple moi-même, tout nu, et, en utilisant tous mes ustensiles de cuisine, de toilette, mes assiettes en fer émaillé, nous étalons à peine l'entrée de l'eau. Heureusement que le vent s'est calmé assez pour n'avoir pas à veiller aux amarres. Mais, après la grêle, ce sont des torrents de pluie ; le fleuve monte d'un bon mètre en quelques instants, et la nuit s'achève à vider la pirogue où nous sommes dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Tout y est frais, je vous assure. Heureusement, l'argent ne redoute pas l'humidité, mes caisses de provisions sont doublées de zinc, mes malles sont étanches, mes appareils de photographie et mes armes sont toujours en lieu sûr ; en somme, peu de mal. Mais se coucher, il n'y faut plus songer, mon lit est submergé. Le lendemain, le ciel est splendide ; un soleil, trop chaud pour moi, sèche au contraire

tout notre attirail en quelques heures, et la crue qui a élevé le niveau sur le rapide le rend moins pénible à franchir.

Au delà, l'ouragan laisse des traces navrantes, le fleuve charrie des tas de choses. Je compte dix-sept jonques le ventre en l'air sur les rochers ; les miennes y seraient sûrement échouées, si je n'avais été là pour décider mes gens à se dégorger, par des arguments frappants. Des caisses de tabac, de thé défilent sans cesse à la queue-leu-leu, des filés de coton retournent à la mer. Les équipages naufragés sont campés sous leurs voiles, en face de leurs épaves, et là chacun fume dans une belle insouciance de la cargaison. Il pleuvait : on s'est abrité ; on coulait, et alors on a pris sa pipe et sa provision de riz et on s'est mis à sec. On rafistolera la pirogue avec un bout de planche. Et pendant ce temps je défile avec mes quatre-vingts caisses d'argent devant des gens et même sous la conduite de gens qui avaient une bien belle occasion de s'enrichir à peu de risques !

Horrible détail ! Mon monstre fluvial contenait deux doigts humains dont l'un était encore orné d'une bague de laiton. Mes bateliers n'ont nullement été gênés par cette découverte, mais ils ont déclaré que l'explosion de ma cartouche avait chagriné un dragon et que c'était lui qui, certainement, avait déchaîné les éléments. S'ils avaient pu se douter que <sup>p.466</sup> j'avais précisément choisi un vendredi saint et un 13 pour les mettre en route !!

@

## IV

@

Entre Mong-Tseu et Yunnan-Sen, 2 avril 1900.

Mon cher ami,

Que voulez-vous bien que l'on fasse lorsqu'on va bercé, comme je le suis, dans une chaise, balancé sur deux bambous, du mouvement lentement cadencé de quatre porteurs, alors qu'un soleil de plomb tombe sur la toiture de toile de ma boîte ambulante dans laquelle il règne une température de four ? Regarder se former les gouttes de sueur sur la nuque de mes Chinois, et les suivre ensuite, dans leur glissement serpentin, le long de ces échines nues, est une occupation qui ne retient pas longtemps l'esprit ; alors, on rêve, on passe en revue tous les souvenirs, on revit le passé, on imagine un avenir, on bat la campagne en épuisant toutes les idées. Dans la solitude où j'erre, depuis que j'ai repris ma route, vivant dans ce monde étrange, avec les sensations aiguës que procure un immense isolement, je me reporte vers les amis. On voudrait pouvoir échanger ses idées, on éprouve le besoin de dépenser de l'affection, on souffre de ne pouvoir causer et on se sent pris de la rage d'écrire. C'est vous que je choisis aujourd'hui comme tête de Turc. Tant pis pour vous ! Vous avez commis l'imprudence de paraître goûter les élucubrations qui me sont inspirées par ma vie errante ; donc vous êtes mon public. Rendez-moi le service de m'écouter ; imaginez que vous avez rencontré un raseur, ça se trouve même en Chine. Puis votre supplice pourra d'autant mieux s'abrégé que vous aurez la faculté de jeter mon gribouillage au panier quand il vous ennuiera. Il faut savoir faire quelque chose pour les amis ; donc laissez-moi bavarder, puisque cela me fait plaisir. Rien ne dispose au métier de songe-creux, dans la situation de colis à laquelle je suis condamné, comme ce pays,

toujours semblable, toujours aussi monotone, impressionnant d'étrangeté tout d'abord, mais où rien, pendant des <sup>p.467</sup> jours, ne vient réveiller de l'assoupissement où l'on est plongé par le défilé de choses sans variétés. C'est sans cesse le terrain ondulé, poussiéreux, aride, encerclé de hauteurs dénudées, rocheuses, dures et grises. Tout est gris, tout est terreux ; une campagne toute bossuée par les tombes, simples buttes de terre, parfois surmontées d'une pierre carrée et toutes orientées comme le sont les tombes musulmanes. De loin en loin, une ruine de village, des cases éboulées, des murs de terre usés par la pluie, limés par le vent, sortent du sol sans y mettre une tache de couleur. La révolte des Tai-Ping a sévi ici avec une terrible fureur. La rébellion d'abord, la répression ensuite ont jeté une désolation effroyable sur ce pays où la vie ne peut déjà subsister que par l'effort et la ténacité de ses habitants. On voit, de temps à autre, passer sur ce désert les caravanes de bidets écorchés, menés par leurs ma-fou pouilleux ; des groupes de voyageurs, cavaliers risibles, huchés sur des biques lilliputiennes, embarrassées de grelots ; pittoresques et comiques, ces gens empaquetés sur des bâts et s'abritant sous leurs pépins de coton et de papier. Quelles singulières silhouettes équestres ! Et puis, au bout de ces plaines de poussière, on arrive au bas d'une muraille de roches, on grimpe dans des gorges, on peine sur des escaliers et l'on redégringole sur une autre plaine, également déserte et poudreuse, on retrouve des ruines, on recroise des caravanes, et cela se succède jusqu'à l'arrivée, à la nuit, dans un village détruit, où, parmi les restes de maisons éboulées, ont été restaurées, comme on restaure en Chine, quelques auberges toutes d'un modèle identique, qui abritent chaque nuit, dans un entassement confus, les gens, les bêtes et les charges. Vous connaissez maintenant ces scènes de halte dans les hôtelleries chinoises, je ne vous les dépeins plus, bien que, pour le voyageur

qui peut apprécier les nuances, celles-ci, uniquement fréquentées par les caravanes de chevaux, aient un aspect différent. Je laisse d'ailleurs de côté mes descriptions pour aujourd'hui, j'ai l'esprit tourné vers d'autres sujets plus graves.

Les informations qui me parviennent m'inspirent quelques soucis. Ce n'est pas à Mong-Tseu seulement que la situation manque de sécurité ; l'état général de la province devient <sup>p.468</sup> menaçant. Rien ne se dessine encore nettement, mais je flaire quelque chose. Les manœuvres militaires, les convocations des derniers bans de la milice sont trop anormales pour que nous n'y prenions pas garde.

Les mandarins ont plutôt à redouter ces armements de la population, qui se retournent souvent contre eux : que peuvent donc bien signifier toutes ces mesures, si elles ne sont dirigées contre nous ? Il souffle sur cette province un vent belliqueux qui demande à être attentivement surveillé. Je ne rencontre que des gens rapportant des villes des fusils liés en paquets sur la croupe des chevaux, des escopettes primitives, bien peu redoutables en vérité, mais qui donnent à ces imbéciles l'illusion d'un armement efficace et qui peut exciter leur audace.

Beauvais m'a annoncé un remaniement général dans le gouvernement provincial. Le vice-roi et son Fan-Taï, avec lesquels j'avais établi des relations suffisantes, ont disparu depuis mon départ. Leurs successeurs, me dit-on, ne parlent que de pourfendre les Diables de l'Ouest. J'ai peur de les voir lancer ce peuple stupide dans une voie qui nous obligerait à dépasser nos intentions. À mesure que je parcours davantage cette contrée, que je sillonne ces rochers, je me persuade davantage que, si nous avons le devoir d'en ouvrir la porte au Tonkin, de nous réserver à nous aussi notre passage vers le Yang-Tseu, de mettre ce climat sain et réparateur à

la portée des organismes affaiblis de nos compatriotes de l'Indo-Chine, ce doit être vraiment au prix des moindres sacrifices. Nous voulons et nous devons être pacifiques, — car la guerre ruinerait radicalement ce pays qui ne s'est pas encore relevé des désastres de la rébellion et des répressions de Li-Hung-Tchang, et j'ai peur que l'aveuglement des mandarins ne déchaîne des complications.

Aussi ai-je pris quelques précautions. Je vous ai dit très souvent qu'en Chine il était nécessaire de bien faire saillir ses biceps pour n'avoir pas à jouer du poing, et qu'il suffit de montrer ses armes pour être certain de n'avoir pas à les utiliser. J'apporte donc avec moi les fusils nécessaires pour nous organiser au besoin en corps de défense, car nous sommes bien en l'air à Yunnan-Sen ; nous n'y pouvons <sup>p.469</sup> demeurer désarmés ; les missionnaires eux-mêmes en reconnaissent la nécessité, et beaucoup me demandent quelques munitions.

Vous le voyez, mon cher ami, je ne suis pas sans préoccupations et il me tarde d'avoir rejoint mon poste. N'allez pas croire, d'après le début de cette lettre, que je veux vous apitoyer sur mes fatigues et mes privations. J'ai été rarement aussi heureux. Je me porte à merveille, et, suivant l'image de mon ancien préfet de Long-Tchéou, je suis comme le canard mandarin qui barbotte parmi les plantes aquatiques. Je roule par monts et par vaux, j'emplis mes yeux, j'amasse des souvenirs, j'assiste aux derniers moments d'un monde qui disparaît, et j'enfonce les premiers jalons d'une ère nouvelle. Je déteste la vie toute faite ; or ici j'ai la satisfaction de me l'arranger à chaque minute, en même temps qu'il s'y ajoute cette obligation d'exercer son instinct de la conservation, ce qui, selon moi, augmente la valeur que l'on peut attacher à sa peau, alors que, sans courir de grands risques, il est cependant nécessaire de veiller sur elle.

@



## V

@

Yunnan-Sen, 21 mai 1900.

Lorsque je vous ai laissé, la dernière fois, épistolièrement parlant, mollement bercé dans ma chaise, sous une chaleur de plomb, je côtoyais les grands lacs, et, tel Hippolyte, je suivais tout pensif le chemin qui conduit à Yunnan-Sen. Je prévoyais en effet les événements que je vais vous narrer.

Vous savez déjà par ma précédente lettre combien j'étais frappé du changement qui s'opérait dans la province, de l'attitude hostile de la population. Il était évident que des événements graves allaient se précipiter. J'étais surpris de la quantité de fusils circulant sur les routes.

Tous les gens revenant du marché étaient porteurs d'armes fabriquées à l'arsenal de Yunnan-Sen et distribuées par les soins des mandarins. Je ne rencontrai cependant aucun encombre jusqu'aux portes de la capitale.

J'étais attendu à une dizaine de lis de la ville par Beauvais <sup>p.470</sup> qui dès les premiers mots confirmait mes craintes. Les choses n'allaient décidément pas, et mon compagnon était fort heureux que nous possédions enfin les moyens de défense que j'apportais. La démonstration de leur utilité allait nous être faite dans peu d'instant.

J'avais pris pour mon retour et pour l'entrée de mon convoi toutes les précautions. Le vice-roi en avait été avisé plusieurs jours à l'avance par lettre de mon chancelier, et il avait répondu que des ordres étaient donnés aux bureaux du Likin, autrement dit de l'octroi, de laisser pénétrer librement mes bagages. Dès Mong-Tseu déjà j'avais fait savoir par le Tao-Taï de cette ville que j'apportais

les fusils nécessaires à la défense personnelle de mes nationaux, ainsi que c'est le droit absolu de toutes les colonies européennes dans toute ville de l'Empire ; aucune protestation n'avait été soulevée. Sous la porte même de la fortification, je recevais la carte et les compliments du vice-roi ; aucun projet hostile ne transpirait.

Aussi ne fus-je pas peu surpris lorsque, quelques instants après ma rentrée dans ma demeure, l'on m'annonça que mon convoi, que j'avais encore par surcroît de précaution fait serrer à proximité de ma chaise, était retenu par les agents du Likin de la porte Sud. Je crus tout d'abord à une simple erreur et je dépêchai l'un de mes ting-tchaï muni de ma carte réclamer mes bagages. On les lui refusa. Mon lettré, envoyé aussitôt pour porter mes représentations, ne put que me faire prévenir en hâte que l'on se préparait à séquestrer mes caisses, déjà déchargées dans le bureau du Likin, et que l'on se mettait en devoir de les briser.

Je compris aussitôt la fourberie des mandarins. Un coup avait été préparé, qui devait nous priver de nos armes. Le Likin obéissait bien évidemment à des ordres secrets, donnés en dépit des assurances formelles prodiguées à M. Beauvais. J'eus tout de suite le sentiment que nous allions tomber dans un guet-apens, et je ne m'attardai pas aux négociations et aux notes officielles. Il fallait qu'à tout prix nous rentrions en possession de ces caisses et, pour agir efficacement, il n'y avait pas une minute à perdre. Je sais d'ailleurs qu'une résolution prompte déconcerte les arrangements chinois. Je pris avec moi M. Beauvais et M. Fries, un jeune administrateur de <sup>p.471</sup> l'Indo-Chine, et, sans souci du protocole chinois, nous partîmes sans chaises, à pied, ostensiblement ornés de nos revolvers. Nous traversâmes toute la ville, puis le faubourg du Sud où la foule s'agitait déjà auprès du Likin. Notre arrivée n'était certainement pas prévue ; elle jeta la stupeur parmi la foule.

Heureusement nous venions à temps, mes caisses étaient encore là et les chevaux de bât ne s'étaient pas éloignés.

J'interpellai vivement le chef du bureau, je lui fis remarquer qu'il avait même détourné deux valises diplomatiques qui ne devaient pas me quitter un instant, ainsi que des caisses d'argent. Je lui rappelai les instructions du vice-roi en le prévenant que je demanderais une punition sévère de sa conduite. Je ne reçus de lui que des réponses ironiques, et d'ailleurs, ajoutait-il, il agissait en vertu d'ordres. La foule envahissait les cours, il était nécessaire de procéder rapidement. Je commandai à mes deux compagnons de mettre en mains leurs revolvers et, pendant qu'assisté de M. Beauvais, nous maintenions en respect les gabelous et la populace, M. Fries, surveillant les muletiers, faisait rapidement recharger les animaux sans qu'aucune tentative fût faite pour y mettre obstacle. Puis, encadrant notre convoi, nous le ramenâmes au travers de la foule déconcertée par cette promptitude. Nous étions dès lors en possession des armes qui allaient nous devenir si utiles. On avait espéré nous prendre sans défense, et à présent nous avons toutes nos griffes.

La diplomatie pouvait alors reprendre ses droits. J'écrivis au vice-roi pour me plaindre de ses douaniers. Il me fit répondre verbalement que le chef du Likin s'était comporté d'une façon grossière et qu'il le punirait. Il devait le punir, en effet, mais pour un motif absolument contraire, ainsi que je l'appris. Aussi je réclamai une communication écrite.

Celle-ci tardant à venir, j'adressai une seconde lettre à S. E. Ting pour exiger la punition promise.

J'attendis deux jours une réponse qui se produisit sous la forme d'un long factum, rédigé par le bureau des affaires européennes. J'étais alors accusé d'avoir violé les traités, en introduisant des

quantités considérables d'armes destinées à faire la guerre. J'étais allé les reprendre de vive force à la tête de plusieurs centaines d'hommes armés. Enfin on me <sup>p.472</sup> sommait de faire reporter mes bagages au bureau des affaires européennes qui se chargerait de les faire reconduire sous escorte au Tonkin.

Je renvoyai cette lettre à S. E. Ting, en lui faisant connaître que je venais animé de sentiments amicaux, que j'avais pour mission de l'assurer des intentions pacifiques de la France, de notre unique désir de nouer des relations cordiales et de ne traiter que des questions favorables aux intérêts économiques des deux pays, que dans ces conditions, et pour lui donner une nouvelle preuve de conciliation, je voulais bien ne pas tenir compte des prétentions exprimées dans sa lettre et que je la lui faisais remettre pour qu'il puisse l'annuler. J'ajoutai qu'il pouvait être assuré que les armes que j'avais apportées étaient uniquement destinées à la défense personnelle de chacun de nos nationaux.

Je ne reçus plus aucune réponse, mais la population commença à s'agiter. Les mandarins organisaient des réunions de notables, ils y parlaient contre les Européens, on échauffait les assemblées, on promettait le départ des étrangers, l'échec du chemin de fer, etc., on affichait à la porte du Fan-Tai et même du vice-roi des placards qui informaient la population que nous étions sommés de remettre toutes les armes que nous possédions ; on disait dans les réunions que l'on nous avait donné un délai de quarante-huit heures pour nous mettre à la merci du vice-roi, après quoi on pourrait violer nos domiciles et nous massacrer. Alors, ainsi excitée par les autorités, la population tout entière se répandit dans les pagodes, et l'on concerta des plans d'attaque. Des placards couvrirent la ville, invitant les patriotes à nous massacrer en commençant d'abord par

les missionnaires catholiques et les chrétiens ; de ces placards furent apposés sur ma propre porte.

Je fis appeler monseigneur Escoffier, évêque de Yunnan-Sen, et je lui demandai ce qu'il fallait penser de cette situation. Il me répondit qu'il jugeait la situation excessivement grave, car c'était là un mouvement mené par les mandarins. Il savait que des fusils étaient encore distribués en grand nombre et que les soldats eux-mêmes marcheraient sûrement contre nous. Je pensai qu'il était prudent de grouper tous nos nationaux et je les appelai dans ma demeure. Les deux <sup>p.473</sup> évêques, monseigneur Fenouil et son coadjuteur monseigneur Escoffier, furent d'avis de se réfugier également auprès de moi avec tous les missionnaires. Une attaque, d'après leurs informations, était certaine pour la soirée de ce jour.

Cependant, les mandarins ne donnent nullement signe de vie ; ils président ouvertement des réunions et remettent des armes. Un certain neveu de Li-Hung-Tchang, arrivé depuis peu et qui ne parle que d'exterminer les Européens, entre même en lutte contre le vice-roi qu'il trouve trop mou. Il fait distribuer de la chair de cochon aux patriotes ; ce qui, paraît-il, est un signe de la gravité de la situation. Enfin j'ai la certitude qu'on nous attaquera le soir.

Tout le monde est rassemblé chez moi, ma maison est organisée pour la défense et, à six heures du soir, au lieu de pouvoir enlever individuellement les Européens, isolés aux quatre coins de la ville, on les trouve réunis dans un seul poste, l'arme au bras, une baïonnette au bout et regardant vers tous les points où l'on pourrait se glisser chez eux.

Ici, un topo du Fort François.

Au milieu de la ville murée de Yunnan-Sen, dans un bas-fonds terminé par un marécage, se pressent des maisons serrées,

entrelacées, formant un labyrinthe de ruelles tortueuses, puantes, où coulent des ordures sur des pentes glissantes. C'est là qu'est édifiée ma demeure ; elle s'étend comme un long boyau, coupé de cours étroites et de bâtiments incommodes. D'un côté, ayant vue et prise de parfum sur le marais, j'ai mon pavillon particulier à un étage ; derrière, un mur de soutènement entoure une petite éminence surplombée de quinze mètres par un groupe de maisons. Des pierres que l'on me lance, pas une n'est perdue. Ajoutez que toutes mes constructions sont en bois, et vous aurez une idée de la force stratégique de ma position.

Pourtant, nous sachant groupés dans ce trou, on n'ose venir nous y attaquer. Les projets qui devaient s'exécuter le soir même sont remis à une date ultérieure. On attend même l'arrivée du maréchal Fong et de ses braves. Mais on nous entoure, on se réunit, on s'excite, on hurle, on affiche des placards. Les mandarins ne donnent pas signe de vie, ne prennent aucune mesure pour nous protéger. On décide de <sup>p.474</sup> nous incendier, ce qui était facile. On prépare des bottes d'herbes sèches et de bûchettes de bois pour nous les lancer. Nous sommes nuit et jour à nos postes, et, chaque fois qu'une tête paraît, un de nos fusils s'aligne dans sa direction. Ces lâches n'ont même pas le courage de lancer leurs matières incendiaires. Des pierres seules nous arrivent, décrivant une parabole de tir plongeant par-dessus les murailles.

Vraiment, tout mon monde est très bien. Personne ne s'abandonne. Pas un air tragique ; il règne même une gaieté extraordinaire. Pas un incident drôle de cette situation qui ne soit immédiatement relevé avec cocasserie. Les missionnaires sont armés, le jeune évêque lui-même a un flingot, nous faisons leur apprentissage militaire, et il y a de ce fait des scènes à pouffer de rire. Mais il y a mieux que du calme, c'est une discipline absolue à suivre

mes avis. Je m'efforce de maintenir aux événements une tournure qui n'engage pas le gouvernement dans une aventure, mais d'autre part, un seul indice de faiblesse, et nous serions perdus. Dans ce cas, ce serait encore la complication qui se présenterait comme conséquence. C'est une situation d'équilibriste peu commode.

Nous passons ainsi neuf jours. Fong-Kong-Pao est près d'arriver avec ses hommes ; c'est la brute qui a dirigé la guerre du Tonkin et qui est fort capable de nous faire massacrer contre tous les ordres qu'il pourrait recevoir. Je vois que les mandarins laissent faire et que, si Fong nous attaque, ils seront heureux de pouvoir se laver les mains. D'autre part, nous ne pouvons vivre indéfiniment dans de pareilles conditions. Je mets le vice-roi en demeure, ou de nous protéger efficacement ou de nous faire partir pour le Tonkin, le rendant responsable de l'un comme de l'autre. Je lui fais savoir que je suis résolu, si sa population m'attaque, à tirer dessus jusqu'à épuisement de cartouches et à mettre le feu à tout le quartier.

Le lendemain, la réponse écrite que je réclamais du vice-roi ne m'étant pas parvenue, je lui fis encore savoir qu'à défaut de cette lettre que j'exigeais, me donnant formellement l'assurance qu'il pouvait nous protéger, nous serions obligés de quitter la ville avec nos seuls moyens.

Je reçus enfin cette lettre ; il y était dit que mes apports <sup>p.475</sup> de fusils avaient irrité la population, mais qu'il me priait de ne pas partir « à la légère », qu'il allait donner des ordres pour calmer les habitants, mais que le mieux était que je rendisse nos armes.

Les missionnaires eux-mêmes m'assuraient que si je cétais à ces prétentions, nous serions alors en plus grand danger, et que nous ne devions de ne pas être attaqués qu'à l'existence de ces armes que l'on voyait entre nos mains, et à la conviction que la population se formait que nous nous défendrions d'une manière terrible.

Je répondis au vice-roi, en lui affirmant une fois de plus que nous ne possédions que le nombre de fusils nécessaire à la défense de chacun de nous. Je le priai de détromper la population, et j'ajoutai que, pour lui faciliter sa tâche, je consentais à ce qu'il envoyât un délégué s'assurer que je n'avais aucune provision d'armes, qui put jeter de l'inquiétude ou faire croire à des desseins cachés.

Je lui fis même savoir que je ne m'opposerais pas à une visite des notables. Cette offre ne fut suivie d'aucun effet ; le vice-roi m'écrivit que je pourrais avoir caché des caisses que l'on ne découvrirait pas, et que la population soupçonnerait toujours nos projets.

17 mai.

La journée d'avant-hier fut menaçante, mais, les agresseurs nous sachant résolus et dans des dispositions de défense qui rendaient un assaut périlleux, nous n'eûmes à subir que quelques pierres lancées de nuit. La journée suivante fut plus calme. Des placards excitaient encore les habitants, mais l'on reculait la date des opérations que l'on voulait tenter contre nous. Cependant dans l'intervalle les ministres protestants anglais étaient venus nous trouver ; ils demandaient que, bien que sujets anglais, je voulusse bien les recevoir avec leur famille, car ils étaient eux-mêmes menacés. Ils ajoutaient que ce mouvement n'avait nullement été suscité par les affaires du chemin de fer, mais que c'était là la résultante d'un état d'esprit entretenu par les mandarins et qui devait faire explosion. Je m'empressai d'offrir mon hospitalité à ces missionnaires.

19 mai.

p.476 Le calme se rétablit ; quelques placards sont encore apposés, mais il est bien certain que l'agitation s'éteint sur l'ordre des mandarins.



L'un des généraux chinois me fait savoir que le vice-roi serait désireux de terminer cette affaire pourvu qu'on lui laissât la possibilité de se sauver la face devant la population. Il ajoute que s'il avait réellement su que mes caisses contenaient peu d'armes, il aurait pris lui-même des mesures pour les faire transporter par ses soins et sans inquiéter la population.

J'attendrai de savoir par quels moyens S. E. Ting désire se sauver la face. Il est certain qu'il a monté la foule à un point tel qu'il est lui-même victime de ses excitations. Son yamen a été assailli par des bandes qui viennent à présent lui reprocher sa faiblesse envers les Européens. Il a dû paraître en uniforme, dans sa grande salle officielle, et recevoir les représentations des meneurs qui l'ont sommé de les laisser agir seuls, s'il ne pouvait débarrasser la province des étrangers. Sa situation n'est certainement pas facile, à côté du neveu de Li-Hung-Tchang, qui continue à faire de la popularité.

Si les esprits s'apaisent, c'est uniquement à nos fusils que nous le devons.

20 mai.

L'état de la ville me semble assez tranquille pour que nous puissions nous séparer. Chacun rentre chez soi, je puis reprendre mes promenades à cheval quotidiennes dans la campagne.

@

## VI

@

Yunnan-Sen, 30 mai.

Mon cher ami,

Allons, voilà le plus gros de l'alerte passé !

Je vous ai conté par le menu les incidents de ces derniers jours. Vous recevrez, sans doute, à la fois, mes deux missives.

Je voudrais bien, par cet exemple, arriver à démontrer qu'il ne faut, avec les Chinois, qu'un peu de fermeté, et les bien p.477 convaincre que l'on est résolu à ne pas leur céder. Pourtant, je vous assure que nous venons de voir des gens désireux d'avoir notre peau et, s'ils n'avaient pas senti une quarantaine de fusils bien emmanchés, ils nous auraient très sûrement envahis.

Mais quels imbéciles que ces mandarins du Yunnan ! Ils s'étaient réellement figuré qu'ils allaient se débarrasser de nous par leurs vieux et stupides procédés. Ils pensaient que nous allions filer, pris de peur, et qu'ils seraient à jamais débarrassés des affaires européennes, et alors finies les négociations, enterré le chemin de fer, envolés les diables étrangers ; ils pourraient rechinoiser tout à leur aise.

Le vice-roi a osé télégraphier au Tsong-ly-Yamen que j'avais pris d'assaut son Likin à la tête de trois cents hommes armés et que j'avais fait feu sur ses paisibles gabelous. M. Pichon me télégraphie qu'on l'invite avec le plus grand sérieux à discuter sur ces mensonges idiots qui ne viendraient pas à l'esprit d'un enfant. Où aurais-je pris trois cents hommes ! Hélas ! c'est évidemment fâcheux pour la valeur chinoise, mais il n'a fallu pour reconquérir nos armes que l'apparition imprévue de trois Français et

l'application d'une forte semelle dans le haut-de-chausses d'un préfet des gabelles.

Il faudra pourtant que l'on se déshabitue un jour de traiter ce monde comme une puissance organisée. Les Anglais nous en donnent l'exemple dans le nord de cette même province. Mon collègue Litton et quelques officiers anglais qui opèrent la délimitation de la frontière birmane ayant été malmenés, les troupes anglaises ont très simplement pénétré sur le territoire chinois et, d'après ce qui m'a été rapporté de Ta-Li, elles ont fusillé deux à trois cents individus.

Notre conduite, à nous, devrait au moins démontrer aux mandarins que nous n'avons aucune arrière-pensée d'invasion. Ils ont eu de quoi acquérir la persuasion que je ne cherche pas à faire naître un prétexte d'intervention militaire ; car si nous avions voulu l'affaire, c'était simple : une gâchette à presser et l'action était engagée. J'aurais eu, même en la pressant, cette détente, une excuse majeure.

Il me semble que nous pourrions profiter de cette bonne fortune, et faire comprendre à la Chine qu'elle n'échappera <sup>p.478</sup> pas à ses engagements, mais je le répéterai encore, il faut qu'elle sente la force. Montrons de la force pour n'avoir pas la nécessité d'en user.

Toutefois je ne me berce pas de beaucoup d'espoir. On a trop remué les passions, trop excité à la haine de l'étranger, ces temps derniers. Et ce mouvement est dirigé de haut. On prêche la croisade contre le chemin de fer dans des régions qu'il ne doit nullement toucher. On me dit qu'à Tchao-Tong on aiguise des armes. De Pékin même, il arrive des encouragements de la cour. Les mandarins qui se montrent les plus hostiles sont récompensés. On promet des boutons, des grades, etc. Le Tao-Taï de Mong-Tseu

a même eu l'audace, à notre frontière même, de donner ce sujet de composition « littéraire » aux candidats à la licence : « des meilleurs moyens de chasser les étrangers, et notamment de reconquérir le Tonkin en jetant les Français à la mer ».

Certainement un orage chauffe. Je viens de subir une première secousse, il faut s'attendre à d'autres si l'on ne réagit pas rapidement.

Allons, mon cher ami, au revoir jusqu'à la prochaine prise d'armes. Nous sommes tous convaincus ici, civils, hommes d'armes et gens d'église, que nous aurons à monter de nouvelles factions et à reprendre nos postes d'incendie avant qu'il soit longtemps.

Je vous présente, photographiquement, mon bataillon. Je n'avais pas encore commandé une troupe aussi panachée.

Affectueusement...

A. François.

Tenez, mes prédictions ne tarderont pas à recevoir confirmation. On me porte à l'instant mon sac de dépêches, violé sur l'ordre des mandarins. Le porteur a été maltraité. C'est charmant.

@

## VII

@

Yunnan-Sen, 14 juin.

p.082 Voyons, mon cher ami, que j'utilise maintenant les loisirs de mon espèce de captivité pour vous rapporter la suite de mes aventures. Je continue mon journal. Vous ne semblez pas fatigué de ce genre de littérature et cette fois j'ai, pour vous distraire, de l'amusant, du tragique et des choses qui peuvent devenir grosses de conséquences politiques.

Pour le moment, je suis séparé du reste des humains. Je ne sais rien de ce qui se passe dans le monde au delà des murailles qui m'abritent (???). En dedans de ces murailles, j'ignore même quels projets sont conçus contre moi. Je suis fixé sur l'esprit qui préside à leur élaboration, mais c'est surtout des moyens que l'on se dispose à employer que j'aimerais à être instruit.

En vous disant récemment mes craintes d'avoir à reprendre les armes, je ne pensais cependant pas que les événements fussent aussi proches. Nous n'avons pas eu plus d'une semaine de répit. Cette fois, c'est de Pékin que me sont venus les avertissements alarmants. M. Pichon me télégraphiait, le 4 juin, que la situation dans le nord devenait au moins aussi menaçante qu'au Yunnan. Les troubles gagnaient jusqu'à l'intérieur de p.083 la capitale ; il prévoyait la rupture de ses communications avec moi et il me faisait juge de la conduite à tenir pour la sécurité de nos nationaux. C'est la révolte générale, semble-t-il. Ces nouvelles ne parviennent encore ici que sous forme de vagues rumeurs, mais lorsque l'on saura positivement que le gouvernement est sans autorité, qu'il se montre impuissant à protéger les légations, ou qu'il est peut-être même complice, nous n'aurons plus rien à attendre des mandarins.

Ceux-ci se préoccupent déjà d'assurer leur fuite ; les questions de chemins de fer leur importent peu, vous pouvez le penser.

Déjà, de Mong-Tseu, notre agent m'avisait que la situation est assez critique. Là, on est plus informé des affaires du nord, et notre consulat est de nouveau menacé d'attaque et d'incendie.

Je sentais bien que la position devenait intenable et qu'il fallait songer à assurer la retraite comme m'y engageait M. Pichon ; mais je voulais faire bien préciser les choses par le vice-roi, et ne pas être conduit à quitter le poste sans que les raisons en fussent bien accusées. Je fis donc demander à S. E. Ting des explications à ce sujet. Je lui disais que je connaissais fort bien les difficultés politiques contre lesquelles il allait avoir à lutter si la révolte gagnait sa province comme il le redoutait, et je l'assurais que mon rôle n'était pas d'ajouter à ces difficultés. Je lui demandais, en outre, s'il était en état de maintenir l'ordre et quelles dispositions il prenait pour sauvegarder nos établissements et nos nationaux.

J'en reçus d'abord une réponse verbale, fort aimable. Il me remerciait par l'organe de son chef d'état-major de mes bons sentiments et m'annonçait une communication officielle à bref délai.

Quel ne fut pas mon étonnement de voir arriver, le lendemain, un long papier au bout duquel se trouvait un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan dans trois jours. Ceux qui tenteront de comprendre quelque chose à la politique chinoise auront vraiment du temps à perdre ! A quoi ce fourbe de vice-roi a-t-il obéi ? Peut-être que, enchanté au fond de nous voir partir, ayant sans doute lui-même des informations de Pékin qui lui faisaient souhaiter de n'avoir pas, au milieu de difficultés politiques graves, l'embarras de notre présence, il <sup>p.084</sup> a voulu se donner vis-à-vis de sa population le bénéfice d'une attitude énergique à l'égard des diables de l'ouest et en profiter pour reprendre un peu d'autorité ?

Je lui fis connaître en réponse à sa lettre que nous partirions tous le surlendemain ; qu'il eût à nous faire escorter et à prendre ensuite charge de nos maisons durant notre absence.

De ce moment, on voit reparaître l'amabilité et l'empressement. Ce n'est qu'allées et venues de mandarins. On cherche pour nous des moyens de transport, on vient dresser des listes de ce que nous laissons ; le préfet lui-même y préside, flanqué de son sous-préfet et d'une armée de scribouillards. On se salue, on se resalue, on se congratule, on consomme des cuves de thé ! On échange des compliments, des regrets de se quitter. A chaque visite on se perd dans des considérations nuageuses sur la fraternité des peuples, les bienfaits du chemin de fer ; on coupe ces idées élevées par des interrogations sur le prix de sa culotte ou de son chapeau, et puis on repart sur les besoins que les nations ont de se pénétrer. Oh ! que le pied vous démange ! Enfin, puisque c'est ainsi que l'on est convenu de procéder, je refrène mes envies, mais il faudra que vous m'assuriez que c'est bien de la diplomatie que je pratique là. Quant à son utilité, ne vous donnez pas la peine de me l'expliquer.

Mais il y a mieux encore. Ces gens qui nous sommaient, hier, de quitter leur affreux pays dans les trois jours, ne veulent plus nous laisser partir sans nous donner un dîner d'adieu. Je refuse, bien entendu, cette politesse, trop sujette à caution, et dont la conséquence pratique était de nous retarder de vingt-quatre heures. Je déclare que, mes bagages étant prêts, je ne disposais plus que de mon costume de route, qui m'interdisait de me rendre à de telles solennités. Qu'à cela ne tienne, m'objecte-t-on, le dîner aura lieu chez vous ; nous enverrons nos cuisiniers et tout le service à votre demeure. Et comme je déclinais encore cette invitation d'un nouveau genre, on m'avoua que je ne pouvais

compter sur les moyens de transport promis. La véritable raison était que l'on avait besoin de nous retenir une journée de plus. Force nous fut donc de subir ces agapes chinoises, dans l'espoir de ne pas retarder davantage le départ, et nous dûmes goûter encore une fois aux ailerons de requin, aux matelotes de queues de lézards, aux salmis de peaux de pattes de canards, aux fritures de cervelles de poissons, aux champignons d'arbres, aux prunes confites dans du vinaigre alternant avec des bols de lait aux noyaux d'abricots. Il nous fallut picorer des pépins de citrouilles et ingurgiter des tasses d'eau-de-vie de riz chauffée au bain-marie. Et tout cela en écoutant des inepties écœurantes et d'horripilantes protestations d'amitié.

Ceci remit au 10 juin notre mise en route. Le matin de ce jour, le préfet et le sous-préfet et tous leurs lettrés sont chez moi dès l'aube. Ils achèvent de coller leurs papiers et d'apposer leurs cachets. A tout moment un de ces bureaucrates célestes vient mendier un objet convoité. « Oh ! oui, prends ! pourvu que tu en finisses. » Enfin ! ma maison est complètement sous scellés. Il n'est pas une ouverture, un interstice quelconque qui ne soit orné de deux bandes de papier-soie entre-croisées, couvertes de cachets cabalistiques ; des troupes de pouilleux ont déjà envahi les coins demeurés libres ; l'aspect européen de ma maison réparée à neuf a disparu en quelques minutes ; les murs sont déjà noircis par les feux allumés ; les loques et la crasse s'accumulent immédiatement, on s'enlise dans les crachats. Oh ! l'ignoble Chine !

Tous nos bagages sont à la débandade dans nos cours, on ne peut circuler et il tombe une pluie féroce ! Pour ajouter à l'encombrement, les muletiers apportent les bâts de leurs animaux, mais ils s'en vont sans paraître disposés à charger leurs bêtes.



Nous devions partir à six heures et la matinée se passe sans que la garde promise, ni son chef, le général Sou <sup>2</sup> aient paru.

Tout ce temps était encore mis à profit par les mandarins pour tenter de séparer les missionnaires de nous, leur persuader qu'ils ne devaient pas partir, qu'ils n'avaient rien à redouter. Le vice-roi faisait agir sur le vieil évêque, il lui envoyait des chrétiens chargés de pleurer à ses genoux pour le retenir, il rassemblait lui-même les catholiques de la ville dans son yamen, les exhortait à ne pas permettre le départ <sup>p.086</sup> de leurs missionnaires, à se mettre en travers de la route, à briser même la chaise de leur évêque et à le ramener malgré lui à son évêché. Chacun d'eux sait trop bien que ce ne sont là que des fourberies et que l'on voudrait avant tout conserver des otages ; aussi tous résistent à ces sollicitations et tiennent à partir.

Il faut pourtant en finir ! Je fais des représentations vives, et les mandarins, comprenant enfin que leurs fumisteries sont sans résultat, envoient vers deux heures et demie les chevaux tout à l'heure introuvables. Sou se présente également suivi de ses hommes. Je constate qu'ils sont surtout armés de parapluies, au lieu des fameux fusils à répétition que l'on m'avait annoncés. Ces guerriers, couverts de papier huilé, paraissent surtout préoccupés de s'abriter des averses. Ils ont cependant derrière leurs chapeaux les queues d'écureuil d'ordonnance, insignes de service. Voilà bien l'appareil du départ. Tout semble indiquer que nous allons nous mettre en route.

Eh bien, tout cela est de la farce. Après nous avoir mis en demeure de quitter la province, on craint les conséquences de cette mesure. On veut maintenant que nous restions et, pour être plus sûr de ne pas nous voir nous éloigner, on va nous retenir par la force.

<sup>2</sup> Homonyme du général en chef du Kouang-Si.

Les marques d'amitié qu'on nous a prodiguées et qui nous ont retardés n'avaient d'autre but que de permettre de battre le rappel dans la populace, d'armer la garde nationale et de la poster sur notre route. On nous fera assassiner au besoin. Tout est prévu, on a même choisi la victime expiatoire. Le chef de notre escorte, le général Sou, n'est pas prévenu de ce que l'on trame et c'est lui qu'on offrira au besoin en holocauste à la France pour n'avoir pas su nous protéger, tandis qu'on se tournera vers le peuple en lui disant : « Voilà comment nous traitons les Européens ». Depuis cinquante ans, les Chinois jouent la même comédie, et on ne se lasse pas en Europe.

Au dernier moment, les muletiers réclament une avance de paie inusitée. Je préfère ne pas soulever de nouvelles discussions. Je paye et enfin, à trois heures, le convoi s'écoule par la ville, précédant nos chaises.

Je tiens à marcher en tête ; mon fusil est entre mes jambes <sup>p.087</sup> et mon revolver sous la main ; chacun de nous est ainsi équipé et nous commençons à enfile la ruelle au milieu d'une foule compacte.

Je n'avais pas fait trois cents mètres, et la file de nos vingt et une chaises n'avait pas encore eu le temps de se déployer, que le général Sou accourait effaré vers moi, me pressant de rentrer dans notre enceinte. Il annonce qu'il y a des troubles à la porte du Sud que nous devons franchir et que nous ne pouvons songer à continuer.

Force nous est de retourner sur nos pas. Les coolies ramènent précipitamment nos chaises, et s'enfuient, non sans voler ce qui est à leur portée. Notre convoi a été pillé en un clin d'œil, nos caisses sont éventrées dans la boue. Il ne nous reste rien.

Presque aussitôt la butte qui domine ma maison se couvre d'une populace qui tente de nous envahir et qui nous crible, de haut, de pierres énormes. Nous sommes vite sur la défensive. Chacun de nous prend son poste avec le plus grand calme. Nous ajustons les assaillants qui filent comme des lièvres. Sou arrive sur nos talons et ses soldats se placent dans les environs de notre logis ; la plupart sont sans armes, mais les nôtres, que l'on sait derrière, inspirent la prudence aux assaillants qui se répandent de préférence contre celles de nos maisons qui sont évacuées.

Nous revoyons le préfet qui n'a pas abandonné son amabilité obséquieuse. Il veut immédiatement parler de réparations et il m'invite à quitter le réduit que nous avons préparé pour la résistance, afin, dit-il, d'aller m'entretenir dans mon pavillon particulier qui est précisément le plus attaqué en ce moment. Un de mes lettrés, qui s'est montré, ma foi, fort dévoué, me supplie de ne pas m'écarter de mes compagnons. Il sait que le plan est formé de m'enlever ainsi que Beauvais. La promesse a été faite de nous livrer à la populace, dans des cages. Je réponds à cette aimable invitation en montrant au préfet ma carabine, et je lui dis textuellement, en lui faisant admirer une jolie cartouche à balle nickelée :

— Regarde, mon ami, comme ceci est « beau à voir » (suivant l'expression chinoise, *ting-Hao-Kan*), Eh bien ! chacun de ces joujous peut percer au moins le ventre de trois de tes Chinois. Si ta canaille <sup>p.088</sup> arrive à portée et si tu ne sais pas la faire disparaître, je te jure que tu assisteras à quelque chose de bien, sans compter que je mets le feu à tout le quartier avoisinant !

Et comme chacun renchérisait sur les mérites de son flingot en riant et sans nulle apparence de trouble, le pauvre homme en est resté médusé.

Pendant cette conversation, la foule, hurlant furieusement, se précipite dans une habitation que nous avions occupée ; nous entendons craquer les bois, on perçoit le bruit d'une avalanche de tuiles, des coups frappés dans les cloisons qui cèdent. D'autres bandes se ruent sur l'évêché à l'autre bout de la ville ; en moins de vingt minutes, paraît-il, il ne restait rien. Pas un objet n'est oublié ; les uns emportent même les planches, on déménage le bois à brûler, et jusqu'au fumier ! La mission avait précisément une forte réserve d'argent, plus de quarante mille francs ! Les caisses contenant les lingots sont éventrées et des batailles terribles se livrent autour. Des gens se fendent la tête pour s'arracher des sacs. On nous prévient que les ornements d'église, les calices, la crosse de l'évêque, enfin tous les objets du culte sont traînés dans les rues, sans qu'aucune autorité intervienne. Ces bandits ne laissent rien ; ils emmènent les animaux qui ont quelque valeur et brisent sur les pierres la tête des malheureux chiens des missionnaires. De là, la masse se rue sur la maison d'un Chinois, intendant de l'évêque ; on y prend encore une douzaine de mille francs, et on n'y laisse pas un morceau de bois. De notre basse fosse, nous entendons les hurlements et nous pouvons reconnaître de quel côté se portent les assaillants. Chez l'intendant, on tente à deux reprises de mettre le feu, mais les voisins l'éteignent, craignant pour eux. La cure centrale subit le même sort, on n'en laisse que les piliers. Là, les mandarins eux-mêmes disent aux pillards : prenez tout, mais n'incendiez pas. Les maisons de nos employés chinois sont toutes dévastées. La nuit est venue, nous mangeons en hâte les provisions restant du déjeuner, pour reprendre au plus tôt notre poste de combat. Tout à coup une lueur immense éclaire notre trou. Un incendie formidable vient d'être allumé et nous pouvons être certain par l'emplacement du foyer que c'est l'évêché qui brûle ; les

p.089

flammèches viennent tomber jusque chez nous, poussées par le vent. Le quartier brûle en même temps.

À ce moment, les autorités prennent peur. Elles ne peuvent plus tenir la population. Le vice-roi apprend que toutes les bandes rassemblées marchent sur nous avec l'intention de nous incendier. À présent, elles sont emportées par leurs succès, les gens sont ivres et il est à craindre que la seule vue de nos fusils ne les retienne pas.

Alors seulement les autorités, envoient des mandarins militaires porteurs des planchettes d'ordre, apportant l'autorisation de tirer sur la foule, qu'on entend tout proche et dont la clameur grandit autour de nous.

J'invite tout mon monde au plus grand sang-froid ; je donne pour instructions de nous tenir dans une cour, la moins menacée par les incendies, assez bien placée pour nous permettre d'enfiler les points d'accès par notre feu ; je commande de laisser piller nos habitations et de ne tirer que si nous avons à défendre notre vie. Malgré le désir de chacun, et de moi tout le premier, de mitrailler ces canailles, je fais savoir au général Sou que nous n'interviendrons personnellement qu'à la dernière extrémité, si ses soldats faiblissent. Il en est heureux, car il craignait fort que nous ne commettions quelque erreur et que ses hommes ayant à redouter une méprise de notre part ne lâchent pied.

Vrai, à ce moment, la scène est émouvante. Une lueur immense embrase toute la ville, les contours des pagodes se dessinent crûment sur ce fond, des fusées d'étincelles montent en gerbes, un bourdonnement étrange se prolonge jusque dans les lointains ; à nos portes, des rugissements, des cris suraigus ; sur nos murs les silhouettes bizarres des soldats chinois avec leurs tridents, leur lances et tout l'antique armement. Et dans notre trou, éclairé par

l'incendie, vingt et un Français dans les costumes les plus divers, certains avec des moitiés d'uniformes, d'autres en tenue de chasse, les missionnaires, barbus comme des sapeurs, pourvus d'un crin qui n'a pas vu le rasoir depuis dix, vingt et trente ans, en robes chinoises relevées pour la circonstance comme des capotes de fantassins. Chacun a l'arme à la main, baïonnette au canon, prêt à faire feu dans la direction prévue. Tout à coup la <sup>p.089</sup> fusillade éclate à notre porte et gagne tout autour ; un cordon de détonation nous encercle. Ce sont les réguliers qui tirent... à blanc ! La masse des assaillants, d'abord étonnée, s'aperçoit vite qu'elle n'a rien à redouter ; elle redouble d'audace ; l'ordre de tirer à balles est enfin donnée. Oui ! mais les hommes n'ont pas de balles, il faut en quérir !

Les sonneurs de trompe du vice-roi parcourent les rues en poussant des mugissements lugubres et mettent une note de plus dans cette scène tragique. Rien de saisissant comme ces appels de trompe dominant le brouhaha confus d'une populace de cinquante mille individus hurlant comme des bêtes fauves. Ces sonneries annoncent que le tir va devenir meurtrier. Les soldats ont, en effet, reçu quelques cartouches, et les balles commencent à siffler. Le moment nous paraît proche d'entrer en ligne pour appuyer les « braves » du général Sou, Nous armons et on fait aux conscrits les dernières recommandations de prudence pour ne pas nous entre-fusiller.

Mais cette canaille est tellement lâche que quelques projectiles écornant les murs de terre ont suffi pour la faire reculer. Après cette attente énervante, c'est une véritable déception de remettre l'arme au pied et de ne pas livrer bataille. Avec quel bonheur on eût chargé !

La foule s'éloigne, intimidée, et va piller un autre quartier.

Dès lors, on peut prendre un peu de repos et, assis sur nos caisses au milieu de nos chaises dont les brancards entrecroisés forment une barricade, nous devisons. Nous avons sous les yeux un de ces quatrièmes actes d'opéra sur lesquels le rideau tombe, avec les décors embrasés, les clameurs des choristes, les bruits de foule, la fusillade, les éclats des cuivres et des cloches remplacés par des trompes et les gongs. Seulement ici tout est réel. Et quel décor que celui de cette cour chinoise où nous nous tenons, entre nos bâtiments d'habitation à toits retroussés ! Le vieil évêque, avec l'insouciance de ses quatre-vingts ans, assis sur un bât de mulet, obéissant impassiblement à nos avis, sa croix au bout de sa chaîne pendue sur sa poitrine, et son anneau pastoral, lançant les reflets des flammes qui dévorent l'évêché, son œuvre à lui, le pauvre homme qui a quitté la France en 1846, et que ces événements, si j'arrive à ramener mon monde au Tonkin, p.091 conduiront peut-être à revoir une terre française qu'il croyait avoir quittée pour jamais. Et l'autre évêque, transformé en soldat, dans le rang avec ses missionnaires, attentifs à suivre nos commandements. Et nos groupes à nous, coiffés de larges feutres qui nous font ressembler aux Boers que nous montrent les journaux illustrés.

La nuit s'achève ainsi, les uns tirant de tout ceci la quintessence philosophique, les autres saisissant le côté comique, d'autres les conséquences pratiques. Certains se livrent aux douceurs du calembour. Un jeune s'écrie :

— Tout de même, si nos familles nous voyaient !

Pour moi, je n'ai pas ce dernier souci et je puis contempler tout cela avec la plus parfaite sérénité. Je vous l'ai, je crois, déjà écrit dans une autre circonstance. Pour moi, l'idéal consiste à vivre à ma guise, dans la plus complète indépendance, et à ne pas m'enliser dans la banalité. Vivre d'action, et puis, le moment venu, souffler

ma chandelle en souhaitant le bonsoir à la compagnie. Aussi, malgré le poids des responsabilités qui pèsent sur moi en ce moment, je ne donnerais pas ma place pour un empire. Elle pourrait d'ailleurs valoir un empire, ma place, si j'écoutais certaines suggestions. Je ne suis pas très loin de la situation de Francis Garnier, et, sans les considérations que vous savez... !! Mais j'ai la conscience que le cadeau serait un peu lourd pour mon pays, et, comme je ne tiens pas à devenir un héros de feuilleton, je laisse de côté le plaisir tout personnel que je prendrais à mener une aventure de ce genre, pour me maintenir l'*agent correct*.

C'était tentant, pourtant ! une simple pression de l'index sur une gâchette, une petite charge à la baïonnette, pour se donner de l'air, sur des gens qui voulaient notre tête, et cela y était. C'est là ce qui m'amuse précisément, d'avoir tenu et, ma foi, de tenir probablement encore cette situation, et tout ce qui en découlerait, au bout de mon index.

J'ai passé dans cette nuit du 10 juin 1900 des minutes inoubliables. Pendant que la populace déchaînée hurlait à dix mètres de nous, je ne me suis jamais senti plus de calme et de liberté dans mes jugements. L'état d'esprit de mes compagnons était également excellent : tous montraient courage, p.092 fermeté et bonne humeur. J'avais pris la résolution de ne faire feu que lorsqu'il deviendrait trop stupide de se laisser massacrer sans se faire au moins une bonne litière de ces brigands. Au moment critique, j'avais prévenu mes compagnons que le premier coup de feu ne devait être tiré que par moi. J'ajoutai avec le plus grand sérieux que la politique du gouvernement devait être avant tout pacifique et que la conquête du Yunnan ne pouvait se faire que par des procédés économiques et avec des sentiments amicaux. L'effet de cette déclaration dans un moment comme celui-là eut un succès



fou. Un rire homérique me répondit. Je ne vous répéterai pas les quolibets qui partirent en fusée, déchaînés par cet appel à l'économie de nos cartouches et à la pratique de l'amour fraternel. Les missionnaires eux-mêmes se tenaient les côtes. Les soldats chinois préposés à la garde de nos portes n'y comprenaient rien. Ils se demandaient ce que nous pouvions bien avoir dans le corps pour être aussi hilares, alors qu'eux... tremblaient dans leurs culottes.

Le général Sou en secouait son plumet de crins et sa queue de paon.

— Il ne faut pas rire comme cela, ne cessait-il de répéter.

— Mais si ! mais si ! lui répondait-on ; pourquoi veux-tu, mon bon Sou, que nous nous fassions du mauvais sang ?

Maintenant encore c'est là un fait qui le dépasse ; il s'écrie constamment :

— Vous autres, Français, vous êtes étonnants ! Vous vous fâchez souvent pour un rien (le rien, pour lui, c'est la plus énorme fourberie), vous partez... — et il fait le geste qui indique l'éclatement d'une bombe ; — et puis, quand vous êtes en face de gens qui vont vous écrabouiller, vous riez et vous chantez !

Le brave Sou n'en reviendra jamais. Certains lui affirmaient que nous ne pouvions que rire de toute cette racaille,

— Quand tu voudras t'amuser un brin, tu nous laisseras faire ; en trois minutes, fini ! il n'en reste plus, tout le monde est mort !

Et il répondait :

— Le vice-roi devrait comprendre que j'ai raison, quand je lui certifie que j'ai à la fois protégé les Européens et les

Chinois, puisque, si je n'avais pas su vous protéger contre la population, vous auriez tiré vous-mêmes et qu'à présent il y aurait des milliers de morts.

Il a sur le cœur la punition du vice-roi qui lui a enlevé son bouton (naturellement pour se disculper lui-même), et p.093 il ajoute :

— C'est vraiment trop stupide de servir le gouvernement chinois, vous devriez bien me prendre avec vous au Tonkin.

Il a surtout peur des représailles de la population. Nous achevons la nuit étendus sur nos caisses, nos armes en mains, prêts à nous remettre en garde.

Au matin, le mouvement continue encore. Cette fois, ce sont les missionnaires anglais qui y passent. Je les avais prévenus cependant. Tout d'abord ils m'avaient demandé d'abriter leurs familles chez moi, et je leur avais offert mon hospitalité. Puis ils se sont laissés bernier par les mandarins qui leur ont affirmé que nous étions seuls menacés. Ils n'ont plus rien et ils ont été conduits dans le yamen du sous-préfet où ils doivent être bien ! Nous apprenons ensuite que le séminaire, qui se trouve à dix lis de la ville, en pleine campagne, a été brûlé : il n'en reste rien ; un pauvre vieux gardien chinois y a péri. Enfin les autorités, effrayées des proportions qu'elles ont donné elles-mêmes à ce mouvement, se décident à prendre quelques mesures ; on coupe quelques têtes, devant la mission, chez les protestants et à ma propre porte. Les hostilités cessent.

12 juin.

Nous pouvons organiser notre existence. Parqués dans nos cours et dépendances, notre temps s'écoule comme sur un paquebot.

Nous mettons tout en commun ; j'espère bien que les Chinois paieront tout : il n'y a même pas la possibilité de tenir des comptes. Il s'agit d'équiper certains d'entre nous, auxquels il reste tout juste la chemise et la veste de toile qu'ils portaient au moment du départ. Les missionnaires sont les plus dépourvus. Heureusement que je ne m'étais pas embarrassé au moment du départ des vêtements déjà fripés. Nous les avons retrouvés en partie et ils font notre bonheur.

13 juin.

Au bout de trois jours, les hauts mandarins commencent à se montrer. Les deux tao-tai provinciaux m'apportent leurs condoléances. Ils ont l'air plutôt ennuyé ; mais ils font encore des grâces auxquelles je coupe court. Ah non ! par exemple, en voilà assez ! Ils parlent déjà d'arranger l'affaire. p.094 Merci, mes bons mandarins, nous verrons cela d'un peu plus loin. Ils veulent des listes de nos pertes, soi-disant pour retrouver ce qu'on nous a volé.

— Vous pouvez conserver tout, je ne reprendrai rien de ce qui a été sali et détérioré par votre immonde peuple !

Je ne réclame que mes collections. Pour moi, c'est un désastre. De mes notes, plans, cartes, collections, clichés de deux ans de voyage, il ne me reste pas un atome.

On m'annonce que mon uniforme est retrouvé : il n'y manque qu'une manche. Gardez-la, mes amis ; à vous la première, leur dis-je, à moi la deuxième, et quant à la belle, on vous la jouera, je l'espère, sur un autre terrain.

Évidemment, ils redoutent que la frontière ne soit franchie après notre départ, et leur plan est de mettre obstacle à notre sortie.

Le vice-roi, qui aurait dû se rendre auprès de moi dès le premier moment, se dit empêché par une fluxion. Le fan-tai, neveu de Li-Hung-Tchang, a pris froid. Je m'enquiers des protestants anglais et l'on me répond sans broncher qu'ils sont tranquilles et que leurs maisons ne sont nullement touchées. Or, une heure plus tard, l'un de ces missionnaires m'envoyait un billet, me disant qu'ils sont douze réfugiés chez le sous-préfet, et qu'ils voudraient bien se joindre à nous, mais que les mandarins s'y refusent. Il me prie de leur envoyer ce que nous pourrions pour leurs femmes et leurs enfants. Ils sont dépourvus de tout, et ils m'expriment le désir de partir avec nous. Ils s'informent enfin si nos soldats doivent passer la frontière. C'est m'en demander réellement un peu trop ! Si les missionnaires anglais m'expriment le désir de me suivre, je pourvoirai à leurs besoins et je les hébergerai au Tonkin, mais je ne veux leur donner aucun conseil,

14 juin.

Visite du vice-roi. Je le reçois en tenue de route, cartouchière sur le ventre ; tous mes compagnons, qui sont répandus dans les cours, sont armés de pied en cap, et cela paraît l'intéresser. Je lui explique que mon uniforme étant en ce moment utilisé par ses administrés, il devra m'excuser de mon manque de tenue.

— C'est vrai, dit-il, mes mandarins n'ont pas su vous <sup>p.095</sup> protéger » (c'est un cliché).

— Oh ! pour cela, Excellence, pas d'inquiétude, et, frappant de la main mes cartouches,

— J'ai ce qu'il faut.

Il offre de faire rechercher nos bagages, mais je lui fais comprendre que nous n'accepterons rien ; ses mandarins ont invité eux-mêmes

la population à s'approprier notre bien et nous ne voudrions pas la désobliger par une restitution. On nous remboursera le tout.

— Si, pourtant, il est une pièce à laquelle je tenais beaucoup et que je vous serais reconnaissant de faire rechercher avec soin. C'est un diplôme signé de votre Empereur et qui venait de me parvenir en signe de bonne amitié.

Le vice-roi s'effondre !

— Comment, même une pièce venue du trône a été pillée !

— Oui, vos gens font bien les choses ; et tous les documents du gouvernement français ont été jetés dans la boue et lacérés.

Nouvelle grimace de désespoir, après quoi il me confie qu'il est débordé par les sociétés secrètes et que la politique lui donne bien des inquiétudes,

— C'est probablement dans un but politique que votre population a volé dix-huit mille piastres à la mission catholique, dévalisé jusqu'aux briques, aux arbres et aux fumiers du séminaire, etc., etc.

Alors Son Excellence est reprise de sa fluxion qui lui cause une gêne extrême à parler, mais je ne la laisse pas se retirer avant de lui dire nettement que je ne suis pas sa dupe. Il voudrait nous retenir ici dans une prison déguisée et il considère que, tant qu'il nous tiendra, il évitera la guerre. Je lui démontre qu'il ne m'intimidera pas plus à présent qu'autrefois et que la seule chance qu'il a de s'en tirer pacifiquement est de veiller sur notre prochain départ et d'assurer la rentrée de tous les Français sains et saufs au Tonkin. Il est prévenu que nous sommes résolus à nous défendre résolument, qu'il ne nous

retiendra pas vivants, car nous nous frayerons un chemin à coups de fusils et de baïonnettes, et alors sa tête et celles de tous ses mandarins répondront des nôtres. — Ce discours n'est guère de son goût. Il jure qu'il fait prendre toutes les précautions pour nous procurer un voyage sans incident. Soit ! Mais il faudra que ses dispositions ne nous retardent pas au delà de certaines limites.

En résumé, notre situation est la suivante : nous sommes enfermés dans les murailles d'une ville de quatre-vingt mille <sup>p.096</sup> habitants qui voudraient nous massacrer ; nous sommes protégés par des mandarins qui nous considèrent comme la sauvegarde de leurs propres têtes et qui flottent entre la crainte de la population si nous échappons et celle des représailles françaises si nous succombons. Nous avons six cents kilomètres à franchir à travers un pays que l'on a surexcité, et qui est travaillé par les sociétés secrètes. Il nous faut des moyens de transport, le vieil évêque ne peut marcher, non plus que quelques agents fatigués.

Je suis sans communication avec Pékin, et la ligne télégraphique qui nous relie au Tonkin est coupée. Je n'ai plus de chiffre pour dire au ministère ce que je voudrais. J'ai tenté d'envoyer un télégramme par Bahmo en rédigeant une dépêche en espagnol. Aucun lettré de l'entourage du vice-roi ne connaissait cette langue.

J'ai des émissaires sur la route du Tonkin qui essaient de porter des télégrammes au premier poste français. Mais ce n'est pas à deux pas. Mes lettres arriveront peut-être, au moins quelques-unes ; mais d'ici là, que se passera-t-il ?

15 juin.

J'apprends par les mandarins que le gouverneur de l'Indo-Chine a déjà massé des troupes à Lao-Kaï. La nouvelle commence à courir la ville, où elle produit une sensation des plus vives.

Ce n'est peut-être pas le moyen de nous tirer d'affaire.

16 juin.

La crainte de la guerre retourne bout pour bout les sentiments de la population ; celle-ci accuse à présent les mandarins de l'avoir excitée, d'avoir préparé le coup et d'avoir mis la province dans un mauvais pas. Les notables déplorent les excès des jours derniers. Le vice-roi ne sait plus où donner de la tête, il ne la sent décidément pas très solide sur ses épaules. C'est une contre-révolution qui semble se préparer et, si elle éclate, nous n'en serons pas en meilleure position ; quelle que soit, en effet, la raison qui soulève les masses chinoises, toujours la populace se tourne contre les Européens.

Il n'est plus douteux que les mandarins ne mettent obstacle <sup>p.097</sup> à notre départ. Ils nous gardent comme otages. Je n'en laisse rien percer devant mes compagnons qui, eux, commencent à se prendre aux cheveux pour des questions de popote. Tout est en commun, nos domestiques doivent faire un service général, ce qui n'empêche pas chacun d'intervenir chaque fois que l'un de ses gens est commandé pour l'intérêt public, d'où des discussions interminables. Et je suis encore tenu de trancher ces questions qui menacent de créer des différends graves. Je connais bien cet état d'esprit ; on est sans nouvelles, sans distractions, enfermés dans une enceinte, où l'on se coudoie, où l'on se croise, où l'on s'enjambe à tout moment de la journée. Alors on finit par ne plus pouvoir supporter son voisin, on s'attrape pour un objet déplacé, pour un chien, et même pour rien. Le premier jour d'une situation pareille, c'est splendide d'amabilité, d'empressement, de camaraderie ! mais ça ne peut pas durer.

C'est décidément bien la vie de bord avec ses gênes qui développent l'insociabilité. J'ai presque autant de soucis de ce côté que du côté chinois. Quelques prises d'armes de temps à autre seraient presque nécessaires. Pourvu que l'idée ne vienne pas à mes compagnons que nous sommes retenus ici dans une espèce de captivité. Je dépense des trésors d'imagination pour expliquer les retards mis à notre voyage. J'avais rapporté de Hanoï des jeux de cartes et un jacquet, que notre rentrée dans mon yamen a remis entre nos mains. Je fais faire des tournées de whist et des « boîtes », mais le whist n'est peut-être pas le calmant qu'il leur faudrait.

16 juin.

J'en suis encore à attendre la visite du fan-taï annoncée par le vice-roi. C'est avec lui que les conditions de notre départ doivent se discuter. En attendant, pour amuser le tapis, les tao-taï, préfet et sous-préfet se succèdent chez moi. Tous répètent la même chanson : notre éloignement sera la source de gros embarras pour l'autorité provinciale. Depuis plusieurs mois, une infiltration considérable s'est faite, dans la capitale, d'agitateurs venus du Sien-Tchouen. Et on me promet de couper des têtes. Or, je sais à quoi m'en tenir sur ce genre de comédie. Je sais bien qu'on saisira cette occasion pour <sup>p.098</sup> décapiter quelques gredins qui pourrissent depuis longtemps dans les prisons, et je ne veux pas me laisser berner en acceptant cette sorte de satisfaction ; je préfère me donner l'avantage de la grandeur d'âme, et j'insiste, au contraire, pour qu'il ne soit pas versé de sang trop précipitamment.

19 juin.

Notre existence n'a pas changé. Mes compagnons commencent à marquer quelque impatience, ils ne s'expliquent pas ces délais en effet inexplicables pour d'autres que Beauvais et moi qui



convertissons seuls avec les mandarins. Je ne puis pourtant pas leur dire que l'on négocie les têtes de certains de nous. Car c'est là le fond du débat engagé, en termes d'ailleurs charmants. On me dit fort clairement qu'en abandonnant, par exemple, les missionnaires, je réduirais bien les difficultés.

Les nouvelles du nord commencent à transpirer. Elles viennent par Mong-Tseu et par le Sien-Tchouen. De tous côtés, des massacres d'Européens sont annoncés et les patriotes yunnanais s'invitent à entrer dans le mouvement général et à ne pas se montrer inférieurs à ceux des autres provinces.

Vers le soir de ce jour, à ma profonde surprise, il m'est remis un télégramme. La ligne est rétablie comme par enchantement. La dépêche est signée Delcassé. Ma communication espagnole est parvenue et l'on s'occupe de nous à Paris. Mais j'apprends en même temps les gros événements de Pékin. La légation est coupée elle-même de ses communications et il n'existe plus de gouvernement chinois. Voilà qui est grave et qui tempère grandement ma joie de me sentir relié avec le monde civilisé. Le ministre a pris le seul moyen pratique dans la circonstance, il fait menacer le vice-roi du Yunnan par le représentant de la Chine. C'est là une corde dont je vais jouer vigoureusement. Ting est déjà informé ; car le fan-tai, invisible, qui remettait chaque jour sa venue, s'annonce pour le lendemain. Puisque le télégramme m'a été remis, c'est donc qu'il a produit quelque émotion, et je n'attendrai pas à demain, pour frapper l'esprit du vice-roi. Beauvais rédige lui-même, de son meilleur pinceau, une lettre officielle pour lui dire que sa tête et celle de <sup>p.099</sup> ses mandarins ne sont pas plus solides que les nôtres. Jamais un scribe chinois n'aurait osé lui débiter ce discours.

20 juin.

Je reçois le fan-tai dans le même appareil militaire que le vice-roi. Li est très embarrassé ; il laisse paraître un trouble profond ; ses mains tremblent visiblement et il hésite à chaque mot en débitant toute la série des platitudes que les autres nous ont déjà servies. Je le vois revenir sur la nécessité de garder au moins les missionnaires, mais je coupe court à ce scandaleux marchandage et je prie Beauvais de lui traduire, en termes aussi raides que possible, que je suis décidé à emmener tout mon monde sans la moindre exception et qu'à présent je ne souffre plus de délai. Nous partirons tous ensemble ou nous nous ferons tuer ensemble. C'est là un dilemme dans lequel je l'emprisonne. Je lui fais savoir que je n'ignore rien de la situation, ni des projets formés contre nous, ni de sa part personnelle de responsabilité. C'est donc convenu : pour nous retenir à présent, il faudra nous tuer. Je lui donne quarante-huit heures pour nos préparatifs et, lui relisant la dépêche du ministre, je lui notifie que si dans ce délai on n'est pas informé de notre sort à Paris, nos troupes passeront la frontière. Il voudrait encore parler des réparations, mais je lui déclare qu'il ne m'appartient même pas d'en déterminer le principe et que je veux réserver à mon gouvernement sa pleine liberté d'action. Il me supplie alors de retarder jusqu'au 28 de la lune, le 24 juin, afin de prendre ses mesures et, comme j'ai besoin moi-même de ce temps pour organiser notre colonne, j'adopte cette date.

Si vous aviez besoin de quelques exemples des habiles moyens dilatoires de cette fameuse diplomatie chinoise, je pourrais vous en fournir quelques beaux spécimens cueillis dans ces entretiens. Ainsi, tandis que l'on me proposait en somme de livrer une partie de mes nationaux, et que je répondais avec indignation, je me voyais sans transition demander si, en France comme en Chine, les

diverses provinces usaient de dialectes différents !! À un autre moment, alors que je venais de poser nettement cet ultimatum : « Ou notre retraite serait favorisée, ou bien j'aurais recours aux armes », on me <sup>p.100</sup> disait sur le ton du plus profond intérêt :

— Voilà bien longtemps qu'il ne pleut pas, ce temps est bien défavorable à l'agriculture ; aussi nous faisons des sacrifices ; mais vous qui avez des procédés extraordinaires en toutes choses, ne connaîtriez-vous pas un moyen de faire tomber la pluie ?

Comprenez-vous que l'on puisse devenir enragé, au moins sinophobe ?

23 juin.

Les trois jours précédents ont été dépensés, en outre de nos préparatifs, en assauts de gracieusetés avec les autorités. Nous n'avons vu venir que cadeaux et lettres de compliments. *Timeo Mandarinos*, etc. etc., d'autant plus qu'il me revient de singuliers bruits. Les protestants anglais enfermés chez le sous-préfet, et qui voudraient bien gagner la frontière avec nous, me font passer un billet pour me dire cependant leurs hésitations. On chuchote dans le yamen que nous serons attaqués demain à notre sortie. Le plan que l'on m'annonce par ailleurs est de s'efforcer de nous séparer, et d'en finir avec chacun de nous isolément. Il a dû venir des ordres de Pékin.

J'ai immédiatement fait renouveler aux autorités mes déclarations. Cette fois, nous sortirons pour ne plus rentrer, résolu à en découdre et certains d'être vengés.

Mes dispositions sont prises, notre colonne est organisée militairement. Avec les serviteurs annamites, elle comprend quarante-sept fusils. J'ai détruit les armes non utilisées, en brûlant

les crosses et en faussant les canons. J'exige que chacun porte deux cents cartouches, cent piastres en argent et un paquet de pharmacie. Nous nous mettrons en route à quatre heures du matin, alors que la populace cuve encore son opium. Je sens qu'il est grand temps de nous éloigner. La situation doit empirer dans le nord et chaque jour peut la rendre plus périlleuse pour nous. Les mandarins ne cessent de délibérer, et peut-être profiterai-je de leurs divisions.

Je confie ce courrier et quelques autres lettres à un émissaire sûr qui partira tout à l'heure pour le Tonkin.

Allons, mon cher ami, au revoir... ou adieu. Demain, à cette heure, je serai hors des murailles de Yunnan-Sen, en route pour Lao-Kaï, ou bien tout sera fini, car nous sommes résolus à passer coûte que coûte. Si nous sommes attaqués, nous <sup>p.101</sup> nous défendrons valeureusement, vous pouvez en être sûr, et, si nous avons le dessous, je me ferai sauter la tête moi-même pour ne pas tomber vivant aux mains de ces sauvages.

@

## VIII

@

Hanoï, 12 juillet 1900.

Mon cher ami,

Lorsque cette lettre vous parviendra, vous serez depuis un mois déjà rassuré sur notre sort. Aujourd'hui, grâce à l'amabilité de M. Doumer, je suis l'hôte du gouvernement général à Hanoï et le hasard me fait occuper la chambre même que j'habitais, il y a quatorze ans, auprès de mon excellent chef d'alors, M. Bihourd. De mes fenêtres je puis contempler les plantations que je faisais à cette époque pour créer les jardins actuels de cette résidence. Oh ! que tout cela a poussé ! Tudieu quelle vigueur ! Les boutures de ficus, rapportées de Hué en 1887, dans une minuscule caisse, sur le pont du *Pluvier*, forment un bois d'arbres de vingt mètres de haut, entrelaçant leurs racines aériennes qui pendent des hautes branches comme des chevelures dénouées, soudant leurs troncs et se communiquant leur sève réciproquement par des membranes phénoménales, des formes des plus capricieuses...

Excusez cet élan d'attendrissement en revoyant le lieu où je fis mon premier séjour sur la terre indo-chinoise. J'ai hâte de vous conter la fin de mon aventure chinoise.

Je me suis empressé de vous télégraphier de Long-Po, le premier poste français, notre heureuse arrivée au Tonkin. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie nous avons salué le drapeau de ce poste de Long-Po. Personnellement je poussai un soupir de soulagement ; dès ce moment je n'avais plus charge d'âmes. Aucun de mes nationaux ne manquait à l'appel ; chacun d'eux rentrait dans un état de santé suffisant et je n'avais plus à me préoccuper que de ma seule carcasse, — carcasse est le mot

propre. — Je rapporte une ossature complète, mais exigeant un rembourrage sérieux ; ces trois voyages exécutés coup sur coup n'ont pas, je vous l'assure, développé <sup>p.102</sup> chez moi la fâcheuse obésité, sans compter que toute ma machinerie interne réclame des réparations aussi urgentes que celles de l'unique vêtement que j'ai rapporté de Yunnan-Sen.

Il est d'usage en Chine, lorsqu'un mandarin quitte une ville emportant les regrets de ses administrés, que la population l'arrête à la porte et lui tire ses bottes. On veut sans doute lui marquer ainsi le désir qu'on aurait de le mettre dans l'impossibilité de s'éloigner ; et c'est pourquoi les fonctionnaires économes, qui ont conscience d'avoir fait le bonheur du peuple, ont soin de chausser leurs godillots les plus éculés en vue de l'honorifique dévalisation dont ils se sentent dignes. Il faut penser que j'emportais de Yunnan-Sen une fière dose de sympathie, puisque les citoyens de cette ville avaient, en outre de mes bottes, retenu les chaussettes, et toutes les pièces de mes vêtements, tant privés qu'officiels. Malgré la fierté que je ne saurais manquer d'en conserver, une manifestation aussi flatteuse ne laisse pas d'être assez gênante pour qui n'est pas mandarin chinois, et vous imaginerez difficilement les dépenses d'ingéniosité auxquelles j'ai dû me livrer pour parvenir au blanchissage d'une unique chemise durant trois semaines de marche lorsque l'on ne dispose que d'un reste de savon de toilette ! J'aurais été vraiment mis dans l'embarras par de nouvelles marques d'amitié qui m'eussent sans doute réduit à la nudité complète. — Mais, trêve de plaisanteries. Je vais vous donner très succinctement le récit de notre exode du Yunnan.

Au moment où je vous expédiais de Yunnan-Sen mon dernier courrier, des bruits peu rassurants circulaient sur les intentions de la population et sur les dispositions des mandarins. Les

missionnaires anglais enfermés chez le préfet recueillaient les rumeurs qui couraient dans le yamen et m'en avisaient confidentiellement. Après m'avoir demandé de les joindre à mes nationaux, ils hésitaient à partir maintenant qu'ils avaient connaissance d'attaques préparées sur notre route en trois points qu'ils indiquaient. De Mong-Tseu aussi, il m'était venu la veille des renseignements concordants, mais j'étais résolu à ne pas différer d'un seul jour notre mise en route. Je prévins encore les autorités que je n'ignorais rien de leurs menées, et que je m'ouvrirais le chemin par les armes le lendemain, si je rencontrais de l'opposition.

p.103 A neuf heures du soir, les moyens de transport promis n'étaient point arrivés, et le chef de notre escorte, Sou, était appelé subitement à une réunion nouvelle des mandarins. Dans la journée, il m'avait demandé d'un air assez singulier si je n'avais pas peur du lendemain.

Tous mes compagnons dormaient, car je ne les avais prévenus eux-mêmes de l'heure matinale de la sortie qu'au dernier moment, afin qu'aucune indiscretion ne fût commise par nos gens, et j'avais engagé chacun au repos, après avoir fait distribuer deux cents cartouches par homme, cent piastres et un paquet de pharmacie. C'était là un lourd bagage qui, malgré son poids, ne devait quitter aucun de nous dans aucune circonstance. Le reste de nos munitions non utilisables avait été enterré.

J'attendis Sou, n'augurant rien de bon des motifs de cette conférence nocturne des mandarins ; il ne revint qu'après deux heures du matin. Il paraissait soucieux. Je m'étonnai que les coolies et les chevaux qui devaient nous être envoyés dès la veille n'eussent point encore paru. Il me répondit qu'il n'y avait pas de temps de perdu, car le vice-roi avait décidé de ne pas nous mettre en route avant neuf heures. Je compris qu'il y avait encore du

nouveau et qu'il fallait redouter quelque fourberie. Aussitôt, je déclarai à Sou que dans une heure je me mettrais en marche. Je lui fis nettement entendre que, de ce moment, son sort était intimement lié au nôtre et que je ne le perdrais pas de vue. Un geste de ma carabine lui expliqua avec éloquence la suite de ma pensée. A ce discours, il m'avoua que des communications étaient venues de Pékin, et qu'en effet les retards du vice-roi étaient bien fâcheux ! d'autant plus dangereux même qu'il avait encore convoqué les gardes nationaux en armes pour huit heures du matin. Il n'y avait plus de doute, un autre guet-apens était organisé. J'insistai plus énergiquement pour le départ dans une heure, avant le réveil de la ville, et je revins sur la finale de mon précédent discours. Je le prévins que je marcherais tout derrière lui et qu'au moindre signe de résistance, soit encore que l'on voulût nous détourner de l'itinéraire que nous devons suivre normalement, je n'aurais plus aucune hésitation à user des armes. Devant cet argument, Sou se déclara <sup>p.104</sup> prêt à partir, me prévenant que nous éviterions alors la porte du Sud, où les gardes nationaux devaient se réunir, et que nous gagnerions la campagne par la porte de l'Est, pour contourner ensuite la fortification jusqu'à la jonction de la route de Mong-Tseu. Il ajouta qu'une fois en route, il m'apprendrait ce qui avait été décidé dans la réunion des autorités.

Les coolies, qui avaient été parqués dans le yamen de Sou, furent aussitôt amenés par ses soldats. Il fut convenu que le reste de notre misérable bagage ne serait pris par les chevaux de bât qu'à huit heures. Ils n'avaient, en effet, été commandés que pour ce moment, par les soins du préfet.

Le petit jour commençait à peine à poindre lorsque nous quittâmes notre demeure. On entrevoyait les gardes de Sou



formant la haie dans les rues adjacentes, et je suivais leur chef, ne le perdant pas de l'œil, la carabine prête. Nous nous enfonçâmes ainsi dans des ruelles noires, longeant la double file des maisons basses, hermétiquement closes, plongées dans un silence absolu. La cité était encore à ce point endormie que les porteurs de certains d'entre nous, non prévenus du changement d'itinéraire convenu entre Sou et moi, continuèrent leur chemin dans la nuit, jusqu'à la porte Sud, sans rencontrer le moindre rassemblement, et purent rejoindre sans encombre la porte Est, ouverte sur les ordres de Sou.

Je me sentis déjà plus à l'aise en débouchant de la voûte noire, de l'autre côté de la muraille. Nous pouvions être attaqués comme on nous l'avait prédit, mais là, au moins, nous avions l'espace devant nous, nous n'avions plus à redouter d'être assaillis dans ces coupe-gorges des ruelles chinoises, où l'on ne passe qu'en file indienne, pour venir aboutir — même après avoir déblayé heureusement le chemin — à une porte de forteresse que l'on eût fermée devant nous.

A quelque distance du faubourg, nous fîmes halte pour resserrer la colonne. Les quelques chaises qui s'étaient un instant séparées par l'erreur des coolies, dans la traversée de la ville, ralliaient et aucun de nos serviteurs indigènes ne manquait à l'appel.

Pendant que nous marchions au travers de l'interminable plaine des Tombeaux, un loup qui circulait entre les innombrables buttes de cette nécropole vint traverser notre route, <sup>p.105</sup> passant dans l'intervalle de mes propres coolies de chaise ; il s'arrêtait même sur le bord de la piste et semblait prendre intérêt à contempler notre défilé, si peu effrayé qu'il se laissa rendre, par mes chiens, évidemment trompés, les ordinaires politesses que l'on se rend entre chiens bien élevés. — Ajoutez encore ce caractère à ceux que

je vous ai déjà donné de ce pays de la fausseté : où finit le chien et où commence le loup ? On peut généraliser et appliquer la même question aux gens, en se demandant comment se distingue l'individu policé et sociable de la brute lâche et féroce aux allures débonnaires et obséquieuses dans ses habits de soie. Quand se convaincra-t-on, en Europe, qu'il faut en Chine avoir une arme toute prête pour le moment où le chien se révélera loup ! Je vous donne à méditer ces réflexions philosophiques, qui me sont venues à un moment et dans des lieux assez propices à ce genre d'études.

Puisque je vous ai entretenu de mes animaux, je vous apprendrai encore que notre colonne comprenait deux singes, deux spécimens rares que je destinais au Muséum. Mon cuisinier annamite, qui affectionnait ces animaux autant qu'il avait l'horreur des Célestes, n'avait pas voulu les abandonner aux atrocités de la foule qui avait écartelé de malheureux macaques dans nos autres établissements, et il les avait au dernier moment placés sur un cheval de bât. Ils auront donc une retraite assurée au Jardin des Plantes.

La première étape fut Tcheng-Kong-Hien, petite sous-préfecture dont les habitants sont réputés hostiles et qui nous était indiquée comme lieu de rassemblement des bandes qui devaient se mettre à notre poursuite. Il avait été tout d'abord arrêté que nous éviterions les villes et les gros bourgs ; mais, dès le premier jour, force nous était de négliger cette précaution. Nous étions trop nombreux pour que les simples villages pussent nous fournir les ressources nécessaires, surtout aux soldats de l'escorte. Voilà qui vous donnera une idée exacte de la richesse de la contrée. Quatre cents hommes — le yin commandé par Sou représente à peu près trois cents hommes — ne peuvent trouver à se nourrir ailleurs que dans les villes !

Nous aurions voulu mettre immédiatement un plus grand écart entre Yunnan-Sen et nous, mais les réguliers <sup>p.106</sup> marquaient à leur général une telle volonté de s'arrêter que celui-ci n'avait plus qu'à leur obéir ; — encore un trait de la discipline chinoise. Nous nous installâmes dans une pagode extérieure, étroitement groupés, et cette première journée s'écoula sans incidents.

Je ne vous referai pas un tableau de cette route déjà deux fois décrite et sur laquelle s'allonge comme un long serpent notre colonne pittoresque, panachée de soldats chinois chargés d'ustensiles les plus divers, embarrassés de leurs immenses étendards ; de Tonkinois aux chignons surmontés de chapeaux coniques et vêtus des vêtements hors de service abandonnés par leurs maîtres ; d'Européens en bérets, en sombreros, en casques, en vestons de velours, de flanelle ou de cotonnade, armés jusqu'aux dents, quelques-uns portant leurs cartouches en sautoir ; de missionnaires mi-partie costumés à la chinoise en robes longues, mi-partie accoutrés des restes de notre propre garde-robe. Tel qui s'en va militairement, l'arme sur l'épaule, balançant des galons de premier soldat sur des manches d'artilleur de marine, est le directeur du séminaire ; celui qui vient ensuite, le fusil à la bretelle, fumant fièrement sa pipe de merisier, est un évêque *in partibus infidelium* ; tous ont coupé la tresse de cheveux qu'ils avaient laissé grandir, sorte de livrée chinoise, devenue répugnante pour eux.

Le temps s'est maintenu au sec, heureusement. Chacun déjeune en marchant, à son heure, au hasard de l'appétit, mangeant les provisions préparées la veille et dont la distribution se fait au soir comme en campagne. Chaque jour le menu serait plus maigre et le gîte moins confortable, à mesure que l'on approche de la frontière. Les dispositions de la population sont moins bonnes également à mesure que l'on avance ; en plusieurs points on sent qu'elles

deviendraient aisément agressives, mais le porte-respect que nous avons tous à l'épaule calma instantanément les esprits.

Le passage délicat était dans les environs de Lin-Ngan-Fou. Mais je dois reconnaître que les mandarins de Mong-Tseu avaient pris des mesures et que nous trouvâmes un nouveau yin de soldats envoyés par le tao-taï.

A Mong-Tseu même, les forces qui avaient bien certainement une autre destination que celle de notre protection, p.107 nous attendaient. On voulait bien évidemment nous prouver que le passage de la frontière par les troupes de l'Indo-Chine ne se ferait pas sans résistance.

Nous défilâmes sur une longueur de plusieurs kilomètres devant une haie de soldats rangés en bordure de l'étroit chemin. Il y avait là près de deux mille hommes ; un immense étendard marquait chaque escouade de dix hommes. Vraiment, ce spectacle était bien curieux avec cette multitude de bannières éclatantes flottant au vent et ce cordon interminable de casaques aux bordures multicolores. Je comptai là huit cents fusils tout modernes en bon état et environ quatre cents autres de différents systèmes qui, dans ces terrains montagneux, pouvaient avoir quelque valeur. Le véritable but du voyage de Sou était de venir prendre le commandement de ces troupes auxquelles il amenait le renfort de son bataillon personnel. Il nous quitta à Mong-Tseu, et, sans nous attarder davantage, nous partîmes le lendemain. La route est particulièrement dure dans cette dernière partie du parcours, où l'on gravit péniblement, dans des gorges étranglées et sinueuses, pour franchir, à plus de deux mille mètres, le col de Peï-Ta-Tsi. Là, nous croisâmes les bandes de Mac et de Oueï, pirates cantonais aguerris qui ont longtemps fait le coup de feu contre nos soldats, et qui gardaient les seuls passages menant à ces crêtes inaccessibles

qui se dressent au-dessus de la vallée du fleuve Rouge, menaçantes pour notre Tonkin. Il n'y a qu'un avis parmi nous, une expédition difficile et sanglante eût été nécessaire pour venir à notre aide si j'eusse fait appel aux troupes de l'Indo-Chine, et vaincre la résistance des quatre ou cinq mille hommes embusqués dans ces coupe-gorges. Et quelles marches eussent été imposées à nos malheureux soldats, sur de pareils gradins, par cette température mortelle de juillet, lorsque précédemment, sur trois cents hommes franchissant la distance de Lao-Kaï à Long-Po, une soixantaine seulement parvenait en ce point, et pas dans un brillant état !

Depuis l'an passé, les Chinois préparaient la résistance ; il ne fallait pas songer à la marche rapide de quelques compagnies en cette saison, et c'est pourquoi, je vous le répète, je me sentais doublement soulagé en déposant mes nationaux <sup>p.108</sup> sains et saufs sur la rive française, sans avoir eu recours à une action militaire qui ne nous eût pas sauvés, et qui eût engagé le gouvernement fort loin.

Il est trop certain que la Chine a mérité un châtement exemplaire ; j'ai la conviction que l'exécution de nos conventions n'aura de garantie que par l'appui de la force, mais c'est au gouvernement qu'il appartient d'en décider l'emploi à son heure et sans la précipitation qui, dans les circonstances actuelles, eût été funeste.

Je vois à présent, par tout ce que j'apprends ici, que les affaires du Yunnan ne sont que la répercussion de celles du Nord. À la même date je recevais, comme les légations, un ultimatum d'avoir à quitter le Yunnan. On donnait vingt-quatre heures aux ministres pour gagner Tien-Tsin, et moi, j'avais trois jours pour sortir de ma province. Si je n'avais eu déjà les explications de Sou pour me fixer, je saurais à présent que les mandarins avaient encore résolu

le 24 juin d'empêcher notre départ, sur l'ordre de Pékin, arrivé le 23, et l'annonce de l'attaque des légations. C'était là le motif de cette délibération nocturne, où la question de notre massacre fut encore agitée, et la cause de la fourberie du vice-roi qui, en retardant notre départ jusqu'à neuf heures, voulait se donner le temps de préparer la population.

Je vis à présent dans l'angoisse, attendant anxieusement des nouvelles de mon malheureux ministre. Lorsque je le quittai à la fin de mars, sur le quai de Hanoï, c'est sur moi que se portaient ses inquiétudes. La situation de Pékin lui paraissait bien menaçante, mais qui aurait pu croire que les représentants inviolables du monde entier allaient être bombardés dans leurs demeures avec la complicité, sinon même sur l'ordre de la cour (n'en doutez pas), par des gens que l'on persévère en Europe à traiter en civilisés ?

@